

**De Montmartre
au Quartier
latin (Pages
perdues)**

Carco, Francis

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

F R A N C I S C A R C O

DE
MONTMARTRE
AU QUARTIER
LATIN



ÉDITIONS ALBIN MICHEL
PARIS — 22 RUE MUGGENS, 22 — PARIS

De Montmartre au Quartier Latin nous plonge au cœur du Paris littéraire et artistique d'avant la Grande Guerre : d'un côté, ceux de la Butte (Bruant, Lautrec, Degas, Picasso, Utrillo), de l'autre, les « Montparnos » (Apollinaire, Matisse, Derain, Paul Fort...). Ici comme là-haut, on paye ses consommations d'un croquis ou d'une chanson.

Viennent les années vingt. Certaines voix se sont tues. Apollinaire, grièvement blessé à la guerre, a été emporté par la grippe espagnole et Modigliani est mort dans la misère. Francis Carco, comme ses amis Max Jacob, Blaise Cendrars, Dorgelès ou Mac Orlan, a eu plus de chance : son talent commence à être reconnu, et l'écrivain se souvient des beaux jours où, dans sa mansarde du quai aux Fleurs, il n'avait pour toute richesse que quelques toiles de Modigliani, dont personne ne voulait...

Un savoureux recueil de souvenirs écrit en 1925 par Francis Carco, poète, romancier, et membre de l'Académie Goncourt dès 1937.

FRANCIS CARCO
de l'Académie Goncourt

DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN

ÉDITIONS SAURET
8 quai Antoine 1^{er}
Monaco

Sommaire

Couverture

Présentation

Page de titre

Dédicace

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

XVIII

Notes

Copyright d'origine

Achevé de numériser

à Pierre Benoît

I

Sans doute il y a loin, très loin, plus loin même peut-être qu'on ne le pense, de Montmartre au Quartier Latin mais, pour un homme de ma génération qui veut rassembler des souvenirs, il n'en trouvera pas de plus abondants ni divers qu'en ces lieux.

C'est que nous avons tous habité Montmartre ou les environs du Boul'Mich' vers 1910. Temps heureux ! Ils me dictent encore des vers, comme j'en écrivais, rue Racine, dans la petite chambre que la concierge de l'immeuble acceptait de tenir en ordre contre la chance de jouer au loto le règlement de son salaire. Je ne connaissais alors à Paris que cette concierge : une brave femme que la passion du jeu de loto a perdue. Grâce à sa protection, je donnais, en échange d'un dîner chaque fois, des leçons de français au Monsieur du second qui préparait un concours à la Préfecture de la Seine. Le Monsieur fut reçu et les dîners perdirent de leur providentielle exactitude. Les autres, je parle toujours des dîners, car ils avaient alors une importance pleine de hasards, tenaient du pique-nique, de la dînette ou, quelquefois, du faste étincelant des repas froids comme l'aube, dans les grands bars de la rive gauche. Les mauvais compagnons de cette période de ma vie n'étaient guère mieux lotis que moi. Ils attendaient l'heure famélique du petit jour pour pénétrer dans les maisons et se nourrir de croissants encore chauds et du lait qu'à chaque étage les fournisseurs déposaient près des portes. Certains de nous avaient bel appétit et devaient monter tous les étages. Ah ! les bonnes jambes qu'il était nécessaire de posséder pour ne pas se faire prendre ! J'ai couru comme les camarades et descendu des escaliers plus vite que je ne les avais gravis. Quand j'y pense, c'était presque un sport, et il nous empêchait de prendre de l'embonpoint...

Grâces soient rendues à la pratique d'une telle façon d'unir la course à pied et la plus libre fantaisie aux exigences d'un estomac de poète ! Car nous étions poètes. Poète en vers, poète en prose, qui n'est pas poète à cet âge où le souvenir de François Villon met comme une auréole au front de la bohème moderne ? Cela faisait deux auréoles avec celle qu'on voyait, à l'aurore, cerner d'un halo blême les toits des hautes bâtisses, sur le ciel de nos nuits. Nous n'en étions pas autrement fiers. Et pourtant qu'il est doux de se rappeler et presque attendrissant d'évoquer, plus tard, pour soi-même,

Et pour quelques amis,

l'espèce d'ivresse bue à toutes les fatigues et aux joies fortes de nos vingt ans ! Aujourd'hui, de la pièce où j'écris ces lignes, je vois en face, bordant la Seine, les quais où nous errions : le Pont-Neuf que nous arpentions, au retour des Halles ou de Montmartre, le commencement de la rue Dauphine. Entre les branches, après l'eau miroitante, un tel décor a l'air d'une apparition. Personne n'y longe plus les façades endormies. C'est un tableau étrange, et j'ai beau m'appliquer à regarder de la fenêtre si quelque chose de mon passé y survit, rien ne m'en donne l'immédiate sensation. Mon Dieu ! que d'eau a coulé sous le pont depuis notre jeunesse ! Que d'aubes flétries, que de jours, de semaines, de saisons, ont succédé aux aubes, aux jours, aux semaines, aux saisons !

Le fleuve est pareil à ma peine,

chantait Apollinaire...

Il ne s'écoule et ne tarit pas.

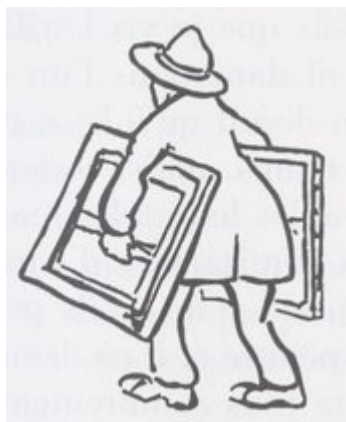
Seulement Guillaume Apollinaire est mort. Jean Pellerin est mort. André du Fresnois, qui habitait le quai des Grands-Augustins, est mort et Claudien a quitté le Quartier. Quant aux gais compagnons qui se nourrissaient hardiment de lait et de croissants volés, si je les rencontrais, ils ne me reconnaîtraient sans doute pas. Où peuvent-ils se trouver ? Dites-moi où ! Mais qui a jamais su répondre à pareille question ? Villon l'a vainement posée, un soir de deuil, à tous les échos de la ville. Pauvre Villon ! Lui-même, où est-il ?

Villon, qu'on chercherait céans,
N'est plus là, ni Verlaine

... ni tant d'autres qui rôdèrent où nous avons rôdé, dans les tavernes, les bars, les brasseries, sur ce Pont-Neuf désert, parmi ces rues étroites et zigzaguant comme des lézardes entre les maisons noires. Je ne remue que de la cendre avec mes souvenirs... une cendre légère que le vent de la nuit soulève et rend semblable à des fantômes tourbillonnants...

Or, si loin qu'il y ait de Montmartre au Quartier Latin, les mêmes fantômes y sont, partout, vivants et souriants et prêts à nous communiquer cette griserie amère qui nous vient du passé. Sans eux, l'idée d'écrire ce livre ne m'aurait guère tenté. Qu'aurais-je eu besoin de rédiger ici comme un itinéraire de nos anciennes folies et des lieux

où nous fréquentions ? Nous nous serions plutôt donné rendez-vous à la table de Frédéric ou chez Hubert le Magnanime. Nous serions allés l'un chez l'autre fumer une cigarette, bavarder, feuilleter quelques livres et nous sentir toujours en amitié. Il n'en faut pas plus dans la vie pour lui trouver du charme. Mais alors nous n'y pensions pas. Il nous semblait si naturel de vivre, d'être unis par les liens d'une affection sincère, de travailler ! Le temps pouvait nous séparer, ou les hasards, il suffisait d'une lettre, de l'envoi d'un volume, d'un écho dans la presse, d'un article rapprochant plusieurs noms. Nous faisons route ensemble. Et si, parfois, l'un ou l'autre de nous songeait à l'avenir, il y découvrait une raison d'être à tous, car tous étaient du même et quotidien voyage. Hélas ! voici ce qu'il en reste : des souvenirs, déjà ! des places vides. A la place de Frédéric, nous n'oserions plus nous asseoir comme naguère... A quoi bon ? Les jeunes gens qui nous ont succédé sont heureusement au complet. Puissent-ils l'être longtemps et ne pas avoir, avant l'âge, plus de tristesse que de plaisir à faire le compte de leurs amis !



II

La première fois que je vis Utrillo, ce n'est pas dans la rue ni dans dans l'un de ces bars où chacun va en disant qu'il l'y a rencontré. Cette légende a fait son temps, mais, comme elle reposait alors sur de déplorables habitudes, par trop ouvertement affichées, les admirateurs d'Utrillo donnent le pas à la légende sur le goût qu'ils prétendent avoir pour l'œuvre de ce peintre et n'en démordent plus. Or il n'est pas d'artiste plus sombrement évocateur du haut Montmartre, ni qui lui soit comparable par l'âpreté tragique de la vision, la couleur ramassée, le détail, l'atmosphère et ce langage direct et tourmenté qui nous trouble aussitôt qu'on l'entend. Non, ce n'est pas dans la rue, titubant et dépenaillé, qu'Utrillo m'apparut pour la première fois. Je fis sa connaissance, un soir d'hiver, sur la Butte, après de nombreux pourparlers, chez M.G. (qu'on appelle couramment le père G. à Montmartre), car M.G. avait alors la charge de garder Utrillo et de l'empêcher de mener au-dehors une existence désorbitée.

La chambre, meublée d'un lit, d'une chaise, d'une glace, d'un chevalet, donnait sur les escaliers de la rue du Mont-Cenis et une mauvaise lampe sans abat-jour en éclairait les murs.

— Monsieur Maurice ! appela le père G.

Il me présenta. Utrillo, de derrière son chevalet sur lequel il couvrait un carton de grandes lignes tracées à la règle, nous regardait.

— C'est un monsieur qui vient vous voir, expliqua le logeur.

Logeur, manager, élève d'Utrillo, M.G. cumulait ces fonctions de l'air le plus cérémonieux et le plus convaincu du monde.

Il répéta :

— C'est un monsieur...

— Oui, fit Utrillo.

M.G. me montra la chaise.

— Asseyez-vous monsieur, proposa-t-il, et, comme entre Utrillo et le fâcheux que je devais être pour lui en cet instant, la conversation tardait à s'établir, l'homme minauda :

— C'est bien gentil à vous de rendre visite à notre monsieur Maurice. Si vous saviez comme il travaille ! Et sagement, depuis qu'il est ici et qu'il veut bien ne plus sortir, vous ne le croiriez pas ! Même qu'il travaille de trop à mon avis. Ça lui donne soif de travailler ainsi... L'essence, le blanc de zinc, rien n'altère davantage.

— Oui, oui, ponctuait Utrillo.

Il avait posé son crayon et sa règle et un sourire craintif, mêlé de moquerie et de résignation, semblait figé sur son visage comme un tic douloureux. Quel sourire ! Je m'en souviendrai toute la vie. On eût dit d'un masque blême où les ellipses des yeux laissaient luire, par-dessous, un regard doux et tendre, presque un regard d'enfant ou de reclus que le pli de la bouche démentait aussitôt par l'amertume qu'il accusait. Non, ce n'était pas un sourire. Trop de contrainte s'y lisait, trop de machinale, de maniaque fixité, de gêne sournoise, de dissimulation.

— Eh bien ? demanda M.G. en s'approchant du chevalet qu'il désigna du même geste dont il m'avait montré la chaise, est-ce que nous pouvons jeter un coup d'œil sur votre peinture, monsieur Maurice ?

Utrillo s'écarta et je crus qu'il allait parler tellement l'expression de son visage devint mobile et anxieuse. Mais non, il se taisait. Il continuait de se taire et de sourire comme tout à l'heure. Cela ne l'intéressait pas. Nous pouvions jeter sur sa peinture « un petit coup d'œil », ainsi que l'avait demandé le logeur. Qu'est-ce que cela lui faisait ? Son travail ne lui appartenait pas. Il appartenait à M.G. en vertu de je ne sais quel arrangement, et M.G. aurait même pu ne pas apporter tant de formes à obtenir du peintre son consentement.

Cependant Utrillo nous surveillait de loin et la lampe projetait durement sur son front, ses joues jaunes et creuses, son œil noir couvant comme une houle, un éclat singulier. L'éclat sculptait les bosses du front, jusque sous les cheveux noirs et grasseyés, sa forme haute, intelligente, développée largement vers les tempes ; il dessinait la ferme arcade des sourcils, découpait d'un trait l'arête du nez, modelait dans une pâte d'ombre et de lumière le menton, le double ourlet des lèvres qu'une moustache brune et retombante laissait plus deviner que voir, étalait la maigreur des joues, en cernait les limites et détachait, derrière l'oreille, la ligne fuyante du cou. Qu'un tel tableau, traité brutalement, avait d'intense détresse dans la manière, de ferveur inutile, de signification, de réalisme ! Je ne pouvais en détacher les yeux. Et ce n'était pas qu'un portrait ordinaire que j'avais devant moi. C'était un portrait en pied, depuis les vieilles savates que chaussait Utrillo, son pantalon retenu autour du corps par une ficelle, sa chemise sans col, son veston plein de taches, jusqu'aux cheveux qu'il portait en arrière, rejetés par la main.

A le considérer, j'éprouvais comme un étonnement de le découvrir, en tout point, ressemblant à l'idée que je m'étais faite de lui par sa peinture. Quelque chose d'exalté et de pénible, de soumis, d'hostile à soi-même, de méfiant, de naturel et de confusément sensible et de narquois vivait autour de lui, l'entourait, le précédait. On n'aurait su

mieux l'exprimer par des paroles. M.G. pouvait se récrier d'admiration et me vanter le talent d'un tel peintre ! Il était bien question du talent d'Utrillo ! Ce n'était plus un peintre pour moi, mais un de ces hommes qui, quoi qu'ils traitent, dépassent aussitôt les moyens et les procédés pour appeler comme au secours et nous faire oublier qu'ils ont moins de mérite à aimer leur métier qu'à chercher à tuer en eux le double qui les habite et les traque sans répit.

Or, M.G. me décrivait complaisamment la vie que menait Utrillo chez lui et les soins incessants qu'il prodiguait à son étonnant pensionnaire. Les mots lui coulaient de la bouche comme une eau tiède, égale, intarissable. Mais de quel Utrillo parlait-il ? A l'entendre nommer celui qui était devant nous, j'eusse juré que M.G. pensait à l'autre et avait grand'peur que cet autre ne se substituât, un soir, au peu gênant M. Maurice dont il célébrait les louanges. Moi-même ce n'était plus M. Maurice qui m'occupait... M. Maurice ? Je n'étais pas habitué à ce prénom quand il désignait Utrillo. Comment un nom si sombre, si rude pouvait-il s'appliquer au même homme que celui qui répondait aux onctueux « Monsieur Maurice » du trop aimable M.G. ? Je ne pouvais m'y faire. D'autre part il me parut que M.G. évitait de dire : « Utrillo » pour me parler du peintre, et que celui-ci attendait je ne savais quelle occasion soudaine de bondir à l'appel de son nom.

A deux ou trois reprises, cette remarque me frappa et je n'en pus au juste rien conclure, car, enfin, entre Utrillo et son logeur, il fallait bien admettre qu'un pacte avait été scellé par une amitié réciproque et non pas un de ces marchés abominables où, pour rentrer dans ses débours, l'honorable M.G. prenait sur lui de séquestrer l'artiste. On ne séquestre plus les gens aujourd'hui, grâce à Dieu ! D'ailleurs, avant de me présenter à Utrillo tout à l'heure M.G. ne m'avait-il pas fait voir ses propres œuvres ? Une déconcertante influence du peintre de Montmartre s'y étalait. Murs lépreux, ciels livides, froides et mornes perspectives de banlieue, M.G. n'avait rien négligé pour essayer peut-être d'égaler son maître, ou tout au moins de mériter son encouragement.

Au dos des toiles, en effet, on lisait, de la grande écriture penchée d'Utrillo : Bien. Bien ou Passable, ou encore : Mes compliments à mon meilleur élève G.

Ce n'était pas rien que ces notes, et l'élève s'en montrait visiblement heureux.

— Seulement, me fit-il observer, moi, quelquefois, j'ajoute un effet de neige. C'est très drôle et pas malin du tout. Qu'est-ce que vous en pensez ?

Le savais-je ? J'étais venu chez M.G. voir un peintre et voilà que j'en avais trouvé deux sans découvrir celui que je cherchais. Où était-il ? Dans la chambre, il n'y avait qu'un très bizarre M. Maurice qui ne

nous disait rien et qu'un monsieur qui parlait tout le temps. Je finissais par ne plus rien comprendre. J'allais partir. Je m'en allais déjà. J'ouvrais la porte. M.G. me suivit.

— Alors, demanda-t-il, reviendrez-vous bientôt nous faire une petite visite ?

— Mais certainement, lui répondis-je.

— C'est M. Maurice qui en sera content !

— Je n'en doute pas.

L'aimable homme me considéra une seconde sans mot dire.

— Ainsi, fit-il ensuite en me reconduisant, il ne faut pas vous étonner des manières de monsieur Maurice ; il est toujours comme ça les premières fois, et puis dites-lui, sans vous gêner : monsieur Maurice. Ça vaut mieux... Parce que monsieur Maurice, ça lui rappelle des souvenirs du temps qu'il était gosse et commode à conduire. Je le connais, allez ! Et si je voulais le voir partir, mais là, d'un seul coup, à ne plus pouvoir le ramener, je n'aurais qu'à l'appeler Utrillo. Vous n'avez pas idée ! mais rien que le nom d'Utrillo, il irait boire, monsieur... et quel aria ! Ça serait tout à recommencer...

III

Max Jacob était plus discret ; il habitait, au 9 de la rue Ravignan, une espèce de resserre dans la cour où, pour seul ornement, les signes du zodiaque tracés à la craie verte et rose s'épalaient sur les murs et proposaient aux camarades un rébus enchanté.

J'avais fait sa connaissance chez le poète Edouard Gazanion qui me logeait alors et poussait si loin les lois de l'hospitalité qu'il ne s'absentait jamais de Paris sans marquer à la craie tous ses meubles dans l'ordre où je pourrais m'en séparer... et l'affliger le moins.

Max Jacob n'était point encore le saint homme du monastère de Saint-Benoist-sur-Loire. S'il nous entraînait quelquefois au Sacré-Cœur dans la chapelle de la Vierge où il s'agenouillait, se signait et tombait en extase, c'était les lendemains d'orgie, et le poète qui d'ordinaire l'accompagnait, en était sidéré.

C'est que Max s'occupait fort peu des bigotes qu'il avait pour voisines. Il priait à voix haute, suppliait la Vierge de l'aider à se vaincre, l'appelait Marie, tel qu'en songe, la tutoyait, lui narrait ses misères. Cela faisait scandale et son compagnon, le poète – qui est l'homme le plus poli du monde –, ne savait où se terrorer. Malgré son admiration pour Max il finissait par le lâcher, quitte à déclarer dans les bars à de jeunes personnes qui le prenaient pour un hurluberlu :

— Il n'y a pas une heure, mesdemoiselles, en compagnie de M. Max Jacob, je demandais à Notre-Dame la Vierge de veiller sur vos nuits.

— De quoi ?

Pendant ce temps notre ami descendait à petits pas la Butte et se rendait chez un pharmacien qui lui procurait de l'éther. C'était une habitude. Vêtu d'un long ciré doublé de rouge, à la manière des Bretons de Quimper, il gagnait alors sa resserre, se couchait, s'enivrait, voyait le Christ devant lui, l'entretenait familièrement de ses travaux auxquels Poiret et le couturier Doucet s'intéressaient également, et lui racontait mille histoires.

Ces nuits-là nous pouvions frapper à la porte, personne ne répondait, que la concierge ou de très vieilles dames courroucées qui, logeant sur la cour, se plaignaient de l'odeur qui venait de chez M. Max.

— Mais, ma chère, s'exclamaient-elles d'un étage à l'autre avec des gloussements, c'est un éthéromane !... On n'a pas idée !... Prendre

ainsi des poisons, des stupéfiants ! Se détruire !

— Pardon ! ripostait Max Jacob, le nez à sa fenêtre... De l'éther, chère madame ? Détrompez-vous... vous n'y êtes pas... dites : de l'abricotine.

— Oh ! par exemple !

— Pas autre chose, affirmait-il.

Et, d'un coup sec, il fermait son petit carreau et se plongeait dans ses occupations.

Pourtant la gentillesse de Max, ses façons distinguées, son empressement à rendre service, ses commérages le faisaient supporter dans l'immeuble. Si quelque pauvre femme du quartier, instruite de sa réputation, lui venait demander d'aller dire à son fils de revenir à la maison et de reprendre la vie commune, il coiffait un petit chapeau dur – qu'il ne mettait qu'en ces circonstances – et se précipitait. Il parvenait toujours à ramener le déserteur au foyer maternel. D'autres fois, une voisine arrivait en catimini chez lui et, sans souci de le gêner, le priait de « tirer les cartes ». Max abandonnait son travail, saisissait les tarots, et la petite pièce qu'il trouvait ensuite sous les feuillets d'un manuscrit, il la donnait dans la rue à « ses » pauvres.

Quel ami précieux et charmant a été Max pour moi ! Il m'escortait souvent la nuit à travers Paris et parlait des poètes. Je me souviens d'un conte qu'il publia dans une revue et qui commençait par ces mots : « Comme on s'était trompé de route, on dut recommencer l'enterrement... » Sa fantaisie transformait tout ; elle était naturellement gaie, spontanée, supérieure, et se jouait avec malignité des raisonnements les plus serrés pour les jeter à terre et composer, de leurs morceaux, de petits contes où l'on voyait comme dans des billes de verre mille reflets chatoyants. Grâce à lui, j'ai appris véritablement ce qu'est ou devrait être la vie pour un artiste et qu'il n'est rien dont on puisse se lasser. N'était-il point curieux de tout ? N'avait-il point toujours l'oreille prête à saisir les paroles des passants dans la rue, leurs réflexions, leurs plus secrètes pensées ? Il lisait clairement sur le visage des gens et leur physionomie, les pénétrait d'un simple coup d'œil puis, tirant de cette observation rapide et devineresse des conclusions toutes d'à-propos, improvisait de merveilleux récits. Il n'en était jamais à court. Tantôt c'était « la question des bonnes au Mexique », tantôt « Fantomas », tantôt la naissance de l'orphisme et quand, un soir, Frédéric, au Lapin Agile, lui présenta, pour y inscrire une phrase, le livre de bord, Max prit la plume et rédigea cet amusant petit poème :

9 heures du soir.

Trouver la rime à Frédéric,

Voilà le hic !
J'aime mieux attendre d'être ivre
Pour m'inscrire à bord de ton livre !

2 heures du matin.

A bord ! Piano A. Bord.
Livre de bord !
Paris, la mer qui pense, apporte
Ce soir au coin de ta porte,
O tavernier du quai des Brumes,
Sa gerbe d'écume.

L'agilité de son esprit, qu'il cultivait peut-être en cachette des amis, est tout entière dans ce petit poème, et aussi la façon de partir sur un mot pour donner à la phrase ce tour insaisissable qui lui prête tant d'attraits. Max était l'homme du mot qu'il présentait successivement dans tous les sens qu'il peut avoir, sous toutes ses faces, dans son volume, et par là, sans qu'on y pensât, il se rattachait au cubisme qu'il avait, avec Picasso, mis à la mode vers 1900, pour l'émerveillement des foules.

Mais que lui faisait le cubisme ? Il s'en amusait comme du reste et n'y tenait pas autrement. Il laissait à Apollinaire le soin d'en discuter avec ce sérieux bon enfant qui devait éblouir, à la terrasse du Café de Flore, tant d'étrangers lents à comprendre et convaincus avant d'avoir compris. Pour lui, c'était un jeu dès qu'il s'y appliquait et il en reculait aussitôt les limites jusqu'à l'absurde où sa fantaisie l'attendait. Alors que n'inventait pas Max Jacob pour stupéfier les gens ? Il racontait la fameuse histoire du losange que Picasso lui avait, un dimanche, montré en affirmant que c'était le portrait d'une maîtresse acariâtre. Ce losange amusa beaucoup Max et, pour parfaire la ressemblance, il compliqua les choses et provoqua la découverte du cube. Je n'invente rien. Max lui-même m'a narré le fait et le plus singulier n'est pas qu'il en fit cent potins, car il était bavard, mais qu'ayant l'air parfois d'approuver ses amis, il employât dans ses écrits la recette qui perdit tant de peintres et les mystifia.

C'était son grand plaisir, eût-on cru, de dérouter les hommes de bonne volonté, parce qu'ensuite il leur enseignait de s'élever au-dessus d'eux et de se connaître. Mais qui entendait cette leçon ? On ne suivait pas Max plus loin que l'étonnement où il vous plongeait et on lui en gardait rancune. Or, Max ne s'en souciait guère. Riche de sa seule fantaisie, il avait pour lui des disciples plus modestes qui, l'écoutant, faisaient profit de ses propos et en tiraient ce qu'ils pouvaient. D'humbles gens. De petites gens. C'était toute sa richesse. En effet, que

de fois ai-je vu Max, s'habillant pour aller dans le monde, enfiler un vieux pantalon trop large qu'il tenait de son père et nouer sur un raide plastron une de ces minces petites cravates noires qu'il avait dû trouver aussi dans la garde-robe paternelle de Quimper. Il en riait. Son petit miroir rond, qu'il me donna un jour contre une glace où l'on se voyait mieux, datait des temps anciens. Maclet pourrait le dire, qui partageait le logement de Max, couchait sur une chaise, et avait fréquemment recours à lui pour trousser des billets qui décidaient les amateurs.

On a toujours rencontré chez Max un peintre, car il aimait les arts et dessinait des personnages qu'il avait observés dans la rue. Lui-même peignait des gouaches, des aquarelles qu'on recherche à très juste titre aujourd'hui et qui l'aidaient à vivre. Salmon, qui a fait l'inventaire de la palette de Max, mentionne « des crayons dits chinois à un sou la pièce ; un Conté offert par un rapin de quinze ans, client du Lapin Agile, enthousiaste et généreux ; un crayon bleu de charpentier ; de la braise "supérieure au fusain des marchands de couleurs" et quelques pastels dans une gamme réservée d'ocres et de roses, de tous les bleus et d'un beau vert tendre. Le peintre acheta même un crayon vert, un peu gras, de l'espèce dite "Raphaël" ». Max possédait aussi un pinceau, quelques couleurs plates, du blanc d'argent en tube et une bouteille d'encre de Chine, plaisante avec son étiquette historiée de caractères intraduisibles et son ruban de soie jaune, comme ceux des paquets de cigares. A ce propos, il convient de noter la cendre des cigares, ceux de l'artiste et de ses hôtes, recueillie dans un godet de porcelaine.

« Enfin, sur le petit diable ronflant – le poêle à sécher les aquarelles –, du café bouillait, chauffait aussi longtemps que brûlait la lampe. Max Jacob en avait besoin pour ses fonds. »

Ah ! qu'il aimait donc tripoter tout son attirail et, lorsque ses amis allaient lui rendre visite, broser incontinent leur portrait ! J'ai le mien, à la plume, sur une enveloppe de papier bulle. Mais Maclet, nous demandera-t-on, après Picasso, est-ce possible ? Max n'y regardait pas de si près. Pour Pablo Picasso, qu'il avait répandu et imposé au prix de mille démarches chez les marchands, il s'était dévoué comme il le faisait pour tout le monde et, plus tard, pour Maclet. Le bon Maclet peignait la nuit à la chandelle, quand Max avait rangé la table sur laquelle il peinait le jour et composait le Terrain Bouchaballe. Entre le peintre et le poète, une grande fraternité régnait. Ils partageaient leurs gains et cela ne surprendra aucun des vieux amis de Max qui lui doivent d'avoir dîné plus d'une fois, dans un bistrot de la rue Cavalotti, à ses frais.

J'ai profité pareillement de cet aimable restaurateur chez qui Max jouissait du crédit. Je me rappelle même qu'un soir d'hiver, Max vint me prendre à la maison où je m'étais couché sans manger, me fit lever

et m'emmena. J'avais très faim et il ne nous restait pour toute fortune, à deux, qu'une pièce de vingt sous qui nous permit ensuite d'emprunter l'omnibus jusqu'à la gare Saint-Lazare où Max devait embrasser un de ses frères, l'explorateur, qui partait pour la Bretagne.

Nous dévorâmes ce que l'on nous servit. Mais le chien de l'établissement, assis sur son derrière, nous regardait de telle façon que, m'emparant, sans y songer, de l'ardoise sur laquelle on marquait les dépenses accumulées de Max, j'y fis couler un peu de sauce et la tendis au chien. Le chien lécha la sauce et effaça la dette de mon ami. Tant il y a qu'un bienfait n'est jamais perdu.



IV

Ce n'était point l'argent qui nous inquiétait beaucoup à l'époque, car nous avions toujours la ressource de trouver un morceau à manger chez Frédé, au Lapin, et un verre en échange d'une chanson que nous n'entamions pas sans qu'on eût fait, dans la salle, renouveler les consommations. Frédé n'était pas un sot ; il aimait les artistes. Aussi rencontrait-on chez lui des poètes, des peintres, des écrivains et ces aimables personnes qui, partageant nos destinées, se montraient alors peu exigeantes et répondaient, lorsqu'on leur demandait ce qu'elles désiraient prendre :

— Ce qu'il y a de moins cher !

Toutes connaissaient et admiraient Max, car elles nous suivaient chez lui et le consultaient sur des cas de conscience qu'il débrouillait adroitement. Parfois, consacrant des unions qui duraient ce qu'elles durent à Montmartre, Max Jacob accompagnait sa bénédiction du don de l'un de ses dessins qui, selon l'amitié qu'il portait à l'intéressée, était signé d'un très long ou d'un plus court ou quelquefois d'un tout petit J. A l'importance de ce J, se mesurait la sympathie de Max, mais nous n'étions que quelques-uns à le savoir et nous gardions le secret.

Seul, un acteur – qui avait du talent et se nommait Ollin – se permettait d'éclairer les aveugles sur ce point, et prenait un malin plaisir à tout brouiller. Cet Ollin était l'un des démons de Max. Il l'entraînait à boire, le tourmentait, parlait du Boulevard et, pour se singulariser, avait l'air de ne croire qu'au succès. Aucun de nous ne l'avait vu jouer, car nous ne quittions guère la Butte ; pourtant il était précédé dans les divers établissements où il nous rejoignait, la nuit, de la réputation d'avoir donné des représentations de La Houppelande, à Marseille, avec de Max. Cela suffisait à l'accréditer dans notre estime, mais Ollin était autre chose qu'un acteur et, quand sa fantaisie l'inspirait, on ne s'ennuyait pas.

Durant plusieurs semaines, à l'approche d'un certain hiver, ce grand et facétieux garçon passa tous ses après-midi dans les magasins de Paris sous prétexte de faire emplette d'un pardessus. Il dictait son adresse à la caisse et ceux d'entre nous qui, sans gîte, partageaient la soupente de l'acteur, étaient régulièrement réveillés le matin par des coups dans la porte et une voix qui disait :

— Le Louvre ! ou encore : La Samaritaine !... Le Bon Marché !...

Pygmalion !...

— Je ne peux pas ouvrir, répondait gravement Ollin. Laissez chez la concierge.

Et, quand il s'informait, en bas devant la loge, s'il n'y avait aucun paquet pour lui :

— Ah ! monsieur Ollin, répliquait la pipelette, pensez-vous... Ils ne sont pas si bêtes !

Mais Ollin ne se lassait point et, le jour même, il reprenait ses courses en nous expliquant de bonne foi :

— Il suffit de tomber sur un livreur un peu godiche, vois-tu, pour s'habiller pour rien. Attends... Je te f... mon billet qu'un jour ou l'autre ça se rencontrera.

Mais, cet hiver-là, Ollin manqua de pardessus.

Il avait d'ordinaire pour compagnon le chansonnier Gaston Couté qu'on voyait, au Lapin Agile, ivre mort et couché sur un banc. Couté, l'auteur des Chansons d'un gars qu'a mal tourné, qui devait finir à l'hôpital, se mêlait alors volontiers à notre petite troupe, et Ollin le soignait comme une mère car, si nous n'avions point d'argent pour régler la dépense, le « Beauceron » débitait de ses vers et le tour était joué.

Un matin, rue Lepic, dans un bar fréquenté par des filles et des rôdeurs, Couté ayant trop bu, Ollin voulut que Max le remplaçât. Or Max, tout à sa prochaine conversion, ne parlait que de la Sainte Vierge, et ces Messieurs-Dames en étaient ahuris. Nous nous demandions avec inquiétude ce qui allait advenir, lorsqu'une demoiselle, fatiguée de sa nuit, pénétra dans le bar. Max aussitôt tenta de la catéchiser. Il alla vers cette fille, lui parla, lui vanta les délices de la religion. Ollin se tordait. La fille écoutait bouche bée. Seulement, son protecteur – qui était un grand nègre – survint et, avant qu'aucun de nous eût eu le temps de s'interposer, il prit dans ses énormes mains les mains de Max Jacob et lui brisa les pouces. Cette aventure pénible qu'Ollin colporta, dans Montmartre, en en faisant des gorges chaudes, nous éclaira sur son compte, et nous cessâmes bientôt de fréquenter l'acteur qui partit en tournée.

Restait l'autre démon de Max, mais il était singulièrement fin ; c'était le mathématicien Princet.

Nous le respections, car il gagnait très largement sa vie dans une affaire de contentieux et, toujours bien vêtu, faisait à la table de Frédéric figure d'une sorte de gentleman légèrement flapi, persifleur et mélancolique. Sa conversation avait le don de mettre Max hors de ses gonds et de lui inspirer des mots souvent si drôles que rien ne leur résistait. Mais Princet ne se laissait pas démonter et, soudain, avec une logique insinuante, il en arrivait à convaincre Max lui-même et à lui ravir son succès.

Il y avait ainsi de tout dans notre groupe en ces années heureuses où Picasso, pour frapper un grand coup, déclarait : « Lorsque tu fais un paysage, il faut d'abord que ça ressemble à une assiette », quand un événement, gros de conséquences pour le cubisme, se produisit. Le frère de Max, que nous nommions l'explorateur, rentra des colonies et rapporta son portrait peint, je crois, à Dakar, par un nègre. La ressemblance, fort négligée sur cette toile au profit des volumes, frappa tout aussitôt les peintres, et ils firent la remarque que les boutons dorés de la tunique du frère de Max n'étaient point représentés à leur place ordinaire, mais disposés en auréole autour de son visage. Découverte surprenante ! La dissociation des objets était trouvée, admise, acquise, et cela dut inspirer Picasso dans ses toutes premières recherches, car il décréta peu après : « Si tu peins un portrait, tu mets les jambes à côté sur la toile. »

Et chacun applaudit.

« La carrière de M. Picasso, devait écrire Roger Allard, est un chef-d'œuvre, et même l'un des rares chefs-d'œuvre de notre temps. Tant de patience jointe à tant de décision, tant d'application minutieuse sous une nonchalante fantaisie, une audace calculée, une prudence aux airs évaporés, un art réglé dans l'outrance et libre dans l'artifice, voilà de quoi composer une personnalité singulièrement attachante. On connaît l'anecdote édifiante, racontée par les auteurs de traités scolaires de morale, et qui nous montre M. Laffitte ramassant une épingle dans l'antichambre d'un banquier, lequel, frappé de ce geste économe, lui accorde une place qu'il venait de lui refuser. M. Picasso a toujours su ramasser l'épingle au bon moment, même lorsqu'il s'agissait de la tirer du jeu, d'un jeu dangereux ou trop prolongé. »

Or, il existe une anecdote typique sur Picasso et qui mérite d'être rapportée. Vlaminck, le fauve, venait de découvrir, dans un bistrot de Bougival, une statue nègre et il en avait fait, contre une tournée de blanc, l'acquisition. Vlaminck était alors inséparable de Derain, avec lequel il fonda la fameuse école de Chatou. Vlaminck apporta donc à Derain sa statue, la plaça au milieu de l'atelier, la contempla et dit :

— Presque aussi beau que la Vénus de Milo, hein ? Tu ne crois pas ?

— C'est aussi beau, fit rondement Derain.

Les deux amis se regardèrent.

— Si on allait chez Picasso ? proposa Vlaminck.

Ils s'y rendirent, chargés de leur morceau de bois, et Vlaminck dit encore :

— Presque aussi beau que la Vénus de Milo ! Hein ? Oui... presque... et encore !...

— Aussi beau, répéta Derain.

Picasso réfléchit. Il prit un temps et, à la fin, ayant trouvé à

renchérir sur ces deux opinions, fort osées pour l'époque, il affirma :

— C'est pluss bô !

Que Picasso me pardonne, mais cette petite histoire est des plus instructives et celui qui me l'a contée ne se dédira pas, j'espère, à la trouver ici. Ainsi qu'Adolphe Basler le note dans son ouvrage sur la Peinture, religion nouvelle : « Picasso se mit (alors) en devoir de dépouiller le Nègre, comme il avait déjà dépouillé l'Egyptien, le Phénicien, et comme il dépouillera plus tard le décorateur pompéien, le tapissier copte et tous les peuples artistes de la terre ».

Pourtant il suffisait de voir l'inventeur du cubisme au Lapin, dont les murs étaient ornés d'une toile de la période bleue, pour se convaincre du singulier rayonnement dont il était nimbé. Il ne venait plus tous les soirs lorsque j'y débarquai. Cependant il n'était question que de lui et sa présence se pouvait aussitôt reconnaître à une certaine animation que ses paradoxes provoquaient. Les nègres, mis à la mode par lui, par Luc-Albert Moreau, par Vlaminck, déjà retiré dans les environs du lointain Montparnasse, prenaient peu à peu place dans le domaine classique, et c'est à eux sans doute que notre génération doit, pour une large part, de n'avoir point sombré dans une fantaisie inutile, le sarcasme et les facéties.

*

Il est vrai que, tranchant vivement par sa tenue et ses propos sur ceux des commensaux ordinaires de Frédé, un jeune garçon qui se nommait Pierre Mac Orlan fréquentait au Lapin. On l'écoutait. Il faisait fonction, à la table, de Captain et personne, quand il entonnait le refrain de la Légion ou celui des Bataillonnaires, ne se serait permis de l'interrompre. Près des siennes, mes chansons n'étaient que de banales ressucées de Caf' Conc', mais le Captain les ayant entendues, un soir que le hasard me mena au Lapin, les trouva à son goût et me fit place à son côté.

Ce souvenir reste gravé dans ma mémoire. En effet, je n'avais jamais mis les pieds dans ce cabaret de Montmartre et n'y connaissais âme qui vive. Tout ce que je savais d'un milieu si magnifique, je l'avais lu, en province, dans une petite revue, La Nouvelle Plume, qui en vantait les charmes et proposait, contre un abonnement, une consommation gratuite à y boire. Au dos de la revue, une photo du Lapin m'avait fort étonné. Je l'avais découpée avec le « bon pour une consommation » et, depuis plus de cinq années, je les portais sur moi dans un vieux calepin qui ne m'avait jamais quitté. Allais-je payer avec mon « bon » le verre qu'on me servit ? J'y étais résolu, mais le Captain en décida tout autrement et je grossis dès lors le nombre des clients de l'illustre cabaret sans que Frédé me demandât un sou.

Ainsi s'établissent dans la vie les liens de l'amitié quand la chance s'y emploie et vous met tout à coup en présence de l'homme le mieux fait pour les rendre durables et attachants. Pierre Mac Orlan vivait des besognes littéraires les plus décourageantes, composait des chansons qu'il vendait, faubourg Saint-Denis, au prix des paroliers, et dessinait dans de très vagues journaux. C'était bien peu d'argent, même à l'époque, mais, sous ce pseudonyme de Mac Orlan, le Captain découvrait sa voie et Le Journal publiait de ses contes.

Ces contes, pétris d'humour, répondaient comme il convient au nom tout écossais de leur auteur. Gageure ? plaisanterie ? Je crois, plutôt, qu'en adoptant le pseudonyme de Mac Orlan, ce sympathique garçon cédait à ses goûts naturels. Il aimait les sports, les pratiquait, puisqu'il appartenait, lorsque je le connus, à l'U.A.I. en qualité de trois-quarts aile, et tirait vanité d'un superbe maillot rouge et bleu aux couleurs de l'Union. Enfin il venait de passer deux ans dans une ville maritime, et les souvenirs qu'il en rapportait l'autorisaient à se vêtir en sportsman, quand ce n'était pas en cow-boy. Ajoutez à cela l'engouement que nous avions pour le hasard, notre seul maître, la bohème, l'aventure, les nègres, le cubisme, les récits de voyages et je ne sais quel sourd pressentiment des événements qui devaient bouleverser le monde, et vous comprendrez mieux Pierre Mac Orlan sous les dehors qu'il se prêtait.

Ils n'étaient pas chez lui déraisonnables, pour la bonne raison que les estaminets d'un grand port de commerce vous forment à la décence. Dans ces estaminets, Pierre Mac Orlan s'était souventes fois rencontré avec des équipages de toutes couleurs, leurs officiers et ces inquiétants spécimens des quatre races humaines qui ne vivent en ces lieux que des plus pittoresques expédients. Il avait pris modèle sur eux, empruntant leur morale pratique et s'efforçant, avec une énergie qu'on lisait sur ses traits, d'être à hauteur des circonstances. Parmi nous, il était un homme et l'existence l'avait instruit à l'image du soldat de Kipling qui, dans les fers, ne se lamente point mais déclare hardiment :

Ce que je sais, je l'ai payé son prix.

Comme le héros de la route de Mandalay, pour lequel il ne cacha jamais sa sympathie, Pierre Mac Orlan avait payé, mais à son expérience – si rude qu'elle fût – s'ajoutaient la gaîté de sa race et son insouciance qui équilibraient tout.

Il avait débuté vers 1900 dans la peinture et exposé à la Galerie Sagot des toiles qui, fort heureusement pour les admirateurs du puissant romancier qu'est devenu Pierre Mac Orlan, passèrent inaperçues. Or, la peinture, en ces années lointaines, ne nourrissait pas son homme et Pierre, qui ne possédait rien, dut chercher une autre

voie. Pour lui, Montmartre ne fut longtemps qu'un coin du vaste monde où, entre deux affaires ratées, il revenait et trouvait quelque argent. Il y demeurait une semaine puis, son humeur le poussant de nouveau à la recherche d'une aventure possible, il tentait la fortune à Florence, où il vécut plus de deux ans, à Bruges, à Anvers, à Sluis, à Amsterdam. Il fit bien des métiers, et de toute sorte, depuis celui de correcteur dans une imprimerie de Rouen jusqu'à celui de gardien de villa, l'hiver, à l'étranger, dans une bourgade à peu près morte. Il acceptait ce qu'on lui proposait, toujours très pauvre et s'ingéniant allègrement à ne le point rester. Hélas ! que le hasard est décevant à un tout jeune garçon qui, ne voyant pas le moyen de vivre de sa palette, le croyait découvrir en écrivant des vers ! Car Pierre Mac Orlan fut poète. Poète et sportsman, tiraillant sur les dunes de Belgique de pâles oiseaux de mer peu comestibles et se ressaisissant, luttant contre le sort, lui faisant front. De ces poèmes, rien ne demeure. Pourtant ils possédaient déjà cette cadence intérieure, ce jaillissement, cette intense vibration, que nous devons plus tard rencontrer dans l'Inflation sentimentale et dont on peut juger par cette évocation de Montparnasse :

On y voit venir d'Amérique,
Les yeux encore à peine ouverts
Sur la perversité publique,
Les blondes girls de Mortimer.
Sur leurs muqueuses trop neuves,
Elles attendent de l'amour
La très intime extase pour
En établir enfin la preuve,
Les yeux cernés au point du jour.

Le meilleur de Mac Orlan est là, peut-être, dans ce goût perversi des hommes de sa génération pour les plus suaves inquiétudes et leur amère jubilation. Mais d'autres filles alors que les blondes girls de Mortimer l'attiraient à Anvers dans le Shippers-Wartier, parmi les derniers vestiges du Rut-Dyk chanté par Georges Eekhoud. J'imagine fort bien Mac Orlan debout dans des bars à matelots et pressentant sa voie. S'il n'était encore – comme Salmon, en Russie, durant une certaine période – qu'un poète, et des moins réputés, nul doute que ne frémît en lui l'ardent et trouble désir de s'exprimer selon sa propre individualité et de transposer, dans un langage tout neuf, capable de les mieux faire entendre, ses joies et ses jeunes désespoirs. Tout le pressait, le tourmentait, le préparait à se chercher lui-même au milieu de sa rude existence quand, à bout de ressources, il gagnait Paris. Tout lui était motif à prendre ses responsabilités, et je me souviens à ce propos que, chez Max Jacob, rue Ravignan, nous étions quelques-uns à

nous dire qu'abandonné du monde entier et rebuté par les plus grossières et les plus tendres désillusions, un poète sait alors seulement pourquoi il est né et quel destin l'attend.

C'est de ce mal profond et sans remède que la jeunesse d'alors souffrait, mais elle avait, pour l'endurer, l'amitié qui nous unissait et une expérience peut-être prématurée ou incomplète, quoique achetée son prix. Si j'y reviens, qu'y puis-je ? Nous avons tous, à notre manière, payé de nos plus belles années la connaissance désolée de la vie, et les moins faibles seulement ont pu lui résister.

Pour s'en faire une idée et saisir la nuance par quoi les hommes de cette génération se défendaient cependant de se prendre au sérieux, il faut avoir entendu Mac Orlan, au retour de très longs voyages, raconter ses histoires, quand, certaines nuits d'hiver en Hollande, il se rendait à bord de bâtiments mouillés au large et allait voir tel capitaine qui l'en avait prié. Dans la cabine, une bouteille de whisky était placée entre les deux hommes et chacun à son tour en buvait de grands coups. A la seconde bouteille ou la troisième, l'hôte de Pierre, qui jusque-là n'avait pas soufflé mot, devenait loquace mais, comme il ignorait neuf fois sur dix notre langue, il se rabattait sur les noms propres, regardait Pierre avec un air de triomphe, attendait, hochait la tête, poussait un cri, jusqu'à ce que Mac Orlan lui donnant la réplique, ils se serrassent, avec grande effusion, les mains.

— Napoléon ! disait par exemple d'un air très suédois ou californien l'homme de mer... Napoléon ! ah !

— Ah ! oui !

— Oui ! oui !

Il y avait un moment de silence ou, pour être plus exact, d'incubation, puis les deux hommes se souriaient et Mac Orlan reprenait :

— Bien sûr, Napoléon... Mais Terre de Feu, hein, petit frère ?... Terre de Feu ?...

— Oh ! oui...

— Et Pondichéry ?

— Je connais, affirmait le navigateur. Oui... Pondichéry... Aho ! very well !

Ainsi de suite jusqu'au petit matin.

De ces fréquentations bizarres où les noms propres dont se servaient les deux buveurs, pour correspondre, alimentaient seuls la conversation, Mac Orlan a peut-être rapporté ce tour net du récit qu'on admire dans ses livres et leur intense évocation.

Point de bavardage superflu. Des mots, des faits, quelques exclamations sincères, n'est-ce point assez entre gens du même bord ? Mac Orlan ne se perdait jamais en discours. A la table de Frédéric, fumant sa pipe en terre, il écoutait plus qu'il ne palabrait, mais il lui

suffisait de jeter par instants une brève observation pour que, décousus l'instant d'avant, les propos qu'on tenait autour de lui prissent une soudaine et singulière signification.

V

Ses amis de la première heure avaient été Guillaume Apollinaire, Salmon, Max Jacob, puis Warnod (qu'on appelait le petit père Dédé) et Roland Dorgelès. Ces deux derniers (et Mac Orlan aussi) dessinaient : Warnod, les petites filles des rues et des brasseries, et Dorgelès, de vastes plans car il se proposait d'être un jour architecte. Cela n'explique-t-il pas en partie le sujet du Réveil des Morts ? On peut s'y reporter. Cependant Dorgelès portait les cheveux longs et se drapait dans une cape romantique du plus superbe effet. Warnod donnait également dans ce goût saugrenu. Il avait même si gentille mine que ses petits modèles le relançaient partout où il allait.

Dorgelès, qui préférait les journaux et les grands restaurants à nos histoires et nos maigres repas et ne montait au Lapin que pour se regimber contre les admirations toutes faites qu'on y entretenait, est certainement celui de nous qui a le moins changé. Bien qu'il ait répudié aujourd'hui sa garde-robe et taillé ses cheveux, son enthousiasme, sa générosité de cœur et d'esprit ont encore cet allant qu'il possédait alors et cette verve surprenante. Toujours prêt à partir en guerre contre les moulins, y compris ceux qui ornaient le sommet de la Butte et ne tournaient qu'au vent des paradoxes, il mettait sa bonne foi à convaincre les moins intéressés d'entre nous. Qui ne se souvient à Montmartre de l'aventure de l'âne du bon Frédé ? Dorgelès, par gageure, s'était juré de le rendre célèbre et, l'occasion se présentant, il tint un jour, contre les peintres que ses emballements agaçaient, le pari d'exposer aux Indépendants une toile plus originale et nettement révolutionnaire qu'aucune autre. Le pari accepté, Dorgelès se creusa la tête puis, flanqué du petit père Dédé, il arriva chez Frédéric, traînant un huissier à sa suite et le sommant d'avoir à rédiger sur-le-champ un constat. Le brave homme effaré – car Dorgelès pour lui imposer avait orné sa boutonnière d'une énorme rosette de l'instruction publique – ne comprenait goutte à la plaisanterie. Mais on amena l'âne. On lui attacha un pinceau à la queue et on lui donna à manger.

— Surtout n'y fais pas d'mal, à mon Lolo, disait Frédé. Hein ! C'est une bonne bête... Il n'a aucune malice...

— Laisse... répliquait Dorgelès... Tu vas voir !

Le pinceau chargé de couleur, le petit père Dédé approcha de Lolo

une grande toile et, à mesure que le brave animal manifestait son contentement et remuait la queue, le pinceau commençait son travail.

« Attendu, rédigeait pendant ce temps l'huissier fort étonné d'être mêlé à cette affaire, qu'ayant fixé un pinceau à l'extrémité caudale dudit baudet, MM. Dorgelès et Warnod, en présence de M. Frédéric, propriétaire, etc. »

— C'est épatant, observait celui-ci.

Or, le pinceau allait son train et, petit à petit, un barbouillage sans nom recouvrant la surface qu'il fallait présenter à l'admiration des snobs, le « tableau » prenait forme. A vrai dire, ce n'était point une œuvre longuement méditée, mais à force de vider des tubes, on pouvait par instants saisir des effets fort curieux, des valeurs singulières, des rapports, et comme toutes espèces d'intentions.

— Hein ! crois-tu ! s'exclamait Dorgelès. Ton bon Lolo a de la chance. On paiera très cher sa première croûte !

— Et on la boira, sois-en sûr, affirmait Warnod à Frédé qui se grattait la tête.

— Messieurs, interrompait l'huissier, que ce constat zoologique et pictural ahurissait, quelle dénomination assigner à cette œuvre ?...

— Ma foi... dit Dorgelès.

— Inscrivez : nature morte, proposa Frédéric.

— Non, non, se récria Roland. Attendez : nature morte ?

Il toucha du coude son complice et demanda :

— Qu'en penses-tu ?

Le petit père Dédé n'était guère convaincu.

— On pourrait, commença-t-il, appeler ça...

— Silence, l'arrêta Dorgelès qui, tout à sa mystification, se frappait le front et venait de trouver une idée. Huissier, écrivez.

Il dicta :

« Titre : Et le soleil se leva sur l'Adriatique », puis signa en grosses lettres : Joachim Raphaël Boronali.

Le succès de cette toile aux Indépendants passa ce qu'on eût espéré. Dans les salles, les curieux, les amateurs ne demandaient que le tableau de l'âne et se pressaient afin de le mieux regarder. Et tous riaient, se récriaient d'admiration au point que, cette année-là, les envois les plus remarquables furent négligés au bénéfice du bon Lolo et que Dorgelès gagna aisément son pari.

Cette fumisterie de rapin était dans les goûts de l'époque et Dorgelès avait de l'invention, de l'audace et un immense besoin de se dépenser. N'est-ce point lui qui installa au Louvre, dans la Galerie des Antiques, un buste qu'il avait pris chez un sculpteur de ses amis en lui jurant que tout Paris en parlerait ? L'histoire fit scandale, car ce buste demeura exposé parmi les purs chefs-d'œuvre de la Statuaire, jusqu'à ce que Dorgelès en personne et son auteur allassent le réclamer. A

chaque instant, il découvrait une occasion de stupéfier les sots : soit que, rendant compte, dans les feuilles, d'un Salon, il empruntât l'opinion des docteurs pour discuter de la peinture moderne, soit que, porté par son esprit frondeur, il disposât dans les rues de Paris des écriteaux, annonçant en grosses lettres : Voie barrée, des piquets, des lanternes, qu'il allait allumer, et troublât la circulation. Rien ne l'intimidait. Il faisait à lui seul la fortune de plusieurs photographes dont les clichés – quand un huissier se dérobait – illustraient ses articles et en attestaient par l'image la bouffonne authenticité.

Né en Artois – comme Mac Orlan –, Dorgelès poussait la blague à fond. De ses années passées à l'Ecole des Beaux-Arts, il observait les traditions qui, dans les ateliers de la rue Bonaparte, sont toujours en usage et courroucent le bourgeois. Mais Dorgelès avait, pour sa défense, qu'il se renouvelait à chaque plaisanterie et en tirait les plus sages conclusions. On était bien forcé alors de rire. Pourtant, il le raconte lui-même, ses efforts à l'Ecole, loin d'être récompensés, ne lui attiraient du patron que des blâmes.

— Ça, une jambe ? se récria Gérôme qui le regardait un jour s'échiner... Non, mon garçon... C'est tout ce qu'on voudra sauf une jambe. Ma parole. Vous dessinez comme un aveugle, mon petit.

— Ah ! fit poliment Dorgelès.

— Mais certainement.

Dorgelès ne protesta point. Il se contenta d'épanouir, dans le dos du patron, un sourire satisfait, et à dater de ce jour-là, ne remit plus les pieds à l'atelier.

Aveugle ! Je ne sais point des deux lequel l'était, de l'élève ou du maître, car la première qualité de l'auteur des Croix de Bois consiste précisément dans la vision aiguë qu'il a des objets et des gens. Dorgelès n'interprète jamais à faux le spectacle de la vie. Il voit d'abord ; avant d'écrire, avant même de choisir ses mots et quoi qu'il traite, sa netteté de perception a des traits si perçants qu'elle s'impose dès la première ligne et vous atteint directement. C'est un aveugle que l'on peut envier ! Mais à cette manière réaliste – joignant le bon sens à l'humour – Dorgelès préférait nettement la farce et la satire. Nous lui devons, à lui et à Gus Bofa, cette étonnante « Petite Semaine » qu'il rédigeait pour Le Sourire, et cent articles et reportages d'une suprême drôlerie. Sans ses conseils, peut-être, Pierre Mac Orlan qui cherchait alors sa voie et dessinait pour les journaux n'eût point pensé à développer ses légendes et à en faire des contes, car il était poète et entendait le rester. Ne le regrettons pas. Mac Orlan, humoriste, a enrichi ses moyens ; il en a fait un mélange qui a la saveur des cocktails et leur vigueur bien mesurée. Cependant Mac Orlan n'a point été le seul, par ce changement, à profiter des conseils d'un ami ; l'ami y a gagné, et je n'en veux pour preuve que ces huit petits vers rédigés

par Roland Dorgelès le jour qu'il s'embarqua pour l'Indo-Chine et m'adressa en guise de fraternel adieu :

Marseille, poison pénétrant...
Sur le vieux port passe, sans presse,
Le tram du boul'vard Vauban.
Les cagoles de ta jeunesse
Montent-elles toujours pour trois francs
Et ce Blan, chez qui l'on danse, est-ce
Au Prado qu'il a ses gonzesses
Ou au cimetière Saint-Vincent ?

Les allusions de ce charmant poème seront peut-être obscures à qui n'a jamais fréquenté le Lapin. Pour moi, elles me vont au cœur et me rappellent le bon temps où, malgré notre misère commune, je chantais chez Frédé cette chanson de Marseille :

De la rue des Saules
Au boul'vard Vauban,
Toutes les cagoles
Vont danser chez Blan !

et m'en tirais comme je pouvais.

Oui, j'écris bien : Dorgelès, poète. Il l'était, à sa manière. Impulsif, généreux, brouillon, agité, enthousiaste. S'il ne l'avouait à personne ou s'en défendait presque, sa vie, son caractère le dénonçaient. Il aimait les gilets rouges, les Boërs, les cabarets où nous vivions, le hasard, les grands hommes et, quoiqu'il fit alors une large consommation d'idées pour le moins saugrenues, sa véritable nature se découvrait toujours à de soudains éclairs. Qu'importe si sa « copie » n'était encore destinée qu'aux journaux ! Il devait la porter ailleurs après la guerre, et nous valoir ce livre sans précédent qui s'appelle Les Croix de Bois.

S'il me fallait mieux le montrer tel qu'il était, plein de jeunesse, ardent, trépidant, je l'évoquerais avec la chemise écarlate et le pantalon de grosse toile dont il s'affublait à la campagne. Il avait ainsi l'air d'un authentique bandit. On le désignait du doigt. Et, comme il gagnait fort largement sa vie dans les journaux, l'argent qu'il dépensait donnait à réfléchir. Un dimanche que nous l'allâmes voir près de Paris, avec Warnod et Marc Brésil, et revînmes tous les quatre à pied de Fourqueux à Saint-Germain prendre le train, l'un de nous proposa de boire le dernier verre dans un débit. Il était tard, nous n'avions pas le choix. Aussi entrâmes-nous dans un lieu peu recommandable où, le patron voulant fermer plutôt que de nous servir, une discussion assez vive s'éleva et attira les agents. Charmante soirée ! La chemise de Roland acheva de la rendre mémorable ; dix

minutes plus tard, en effet, nous étions tous au poste et y passions la nuit.

« N'est-ce pas, racontait-on en ville de tous côtés, les flics ont arrêté une bande et le type qui commandait et qui était tout en rouge avait encore sur lui la forte somme ; le temps lui avait manqué pour la partager avec ses complices... »

Or Warnod était fiancé et il rata le lendemain un déjeuner fort important car ces messieurs ne nous lâchèrent qu'à regret, après avoir pris leurs renseignements.

C'est à l'une de ses petites camarades qui se nommait mademoiselle Rara et qui avait le pied si minuscule qu'il tenait dans un bock, que je devais d'avoir rencontré l'aimable André Warnod, car nous nous ressemblions alors, paraît-il, si curieusement que, durant une période militaire qu'il accomplit, la jeune Rara ne me quitta pas d'une semelle. Ainsi, m'avoua-t-elle, on ne pourrait point dire qu'elle n'était pas sérieuse. Ma ressemblance avec le petit père Dédé sauva les apparences jusqu'au jour où Warnod revenant à Montmartre, Rara nous présenta l'un à l'autre et scella fortement notre profonde amitié.

Temps heureux où les jours s'écoulaient inutiles et nous réunissaient le soir chez l'excellent Frédéric !

La misère aussi faisait rage.

Nous la supportions allègrement, sans inquiétude du lendemain ni souci d'aucune sorte puisque chacun de nous, poussé par son destin, répondait à l'appel. Il y avait Asselin, Girieud, Mario Meunier, Alfred Lombard, Warnod, Brésil, Dorgelès, Mac Orlan, Gazanion, Max Jacob, Manolo, Princet, Durio, Chas Laborde, Utrillo, Couté, Picasso, Vaillant, Ollin, La Vaissière, Marie Laurencin, Falké, Julien Callé, Markous, Daragnès, Pichot, Jean Pellerin, Bannerot...

Nous ne pensions qu'à vivre, les plus pauvres logeant chez les autres et payant leur écot en chansons. Nous ne nous quitions pas. Nous étions au complet et c'est pour m'être remémoré les noms de ceux qui, jamais plus, ne reviendront s'asseoir à la longue table du Lapin, que j'écris ces vers pleins de leur chère présence :

Tout le jour je vous ai cherchés,
Comme au temps de notre jeunesse
Dans les cafés... Ce temps renaîsse
Et nos amours et nos péchés !...
Je vous ai cherchés en moi-même
Comme un disparu ceux qu'il aime,
Les appelle et se tient caché.

Jean Pellerin surtout, que j'avais amené à Montmartre et qui était

l'ami le plus sûr et le plus délicat. Je le revois avec son feutre sombre, sa longue silhouette, son chaud regard sincère. Chacun l'aimait. Il était le dernier venu dans la bande et ses poèmes, qui nous frappaient par leur cadence, lui valaient l'estime et l'amitié de tous. Nous les récitons entre nous, quelquefois, lorsqu'il n'était pas là, comme nous le faisons aujourd'hui, hélas ! avec cette différence que, si Jean Pellerin était alors absent pour une nuit ou deux, c'est désormais pour toutes les nuits et tous les jours qui nous restent à vivre qu'on ne le verra plus.

VI

Qu'il me soit à présent permis de parler d'un étrange personnage qu'on apercevait chez Frédé et que je soupçonne fort d'avoir, par pure malignité, aidé à la naissance du roman d'aventures tel que Mac Orlan l'a conçu.

C'était un garçon froid et polisson qu'Asselin connaissait et qui faisait de la peinture. On le disait capitaine au long cours. De fait, il n'apparaissait au Lapin qu'à intervalles irréguliers et, prétendant avoir couru le monde, se chargeait aussitôt d'éteindre nos enthousiasmes.

— A Tahiti, par exemple, affirmait-il, quand l'un de nous s'exaltait et parlait de Gauguin, il pleut toujours. Les femmes sont habillées de toile cirée.

Nous avions beau le quereller, il avançait ses arguments d'une voix si sûre que nous finissions par le croire. Ce qu'il disait, il le savait. Il y avait été et lorsque Max Jacob, pour le désarçonner, répliquait :

— En Suisse, au sommet de chaque montagne, il y a un réveil-matin.

— C'est possible, répondait cet homme tranquille et bien élevé.

— Et en Hollande, demandait Mac Orlan, savez-vous à quel point on pousse la propreté ? Dans certaines villes, je vous assure qu'il n'est pas rare de rencontrer des fumeurs sortir de chaque estaminet et aller, pour ne point salir, vider les cendres de leur pipe en dehors de l'octroi.

— Pourquoi pas ?

Ce « pourquoi pas » nous stupéfiait par son flegme, son indifférence désolante, et le ton de supériorité avec lequel il était prononcé.

Mais, au fait, pourquoi pas ? Cet homme avait raison. Du moment qu'à Tahiti les filles-fleurs de Gauguin n'étaient qu'un mythe, tout devenait possible. Il suffisait simplement de ne point passer une certaine mesure et laisser libre cours à l'imagination. Le cabaret du père Frédé, avec son plafond bas et la houle qui fréquemment nous faisait vaciller à force de boire et de conter des balivernes, se mua en une sorte de bateau-ivre sur lequel nous voguions sans boussole ni compas. Certaines nuits, l'illusion était complète.

Nous étions deux, nous étions trois,

Nous étions trois marins de Groix...

Il vente !

C'est le vent de la mer qui nous tourmente

chantait tout l'équipage.

Il ventait fort, en effet. Mais les gais compagnons, cramponnés à la table, n'étaient point de ces amis...

Que vent emporte !

Au contraire, et ils tenaient bon contre le gros temps, la folie et l'adversité.

Georges Delaw n'avait-il point découvert, à la porte du Lapin, dans le petit cimetière Saint-Vincent, la tombe de l'amiral de Bougainville ? La page mélancolique que cette tombe lui avait inspirée fortifiait notre conviction et quand Girieud le peintre frétait, en bas de la rue des Saules, une demi-douzaine de sapins où nous nous engouffrions pour tirer une bordée dans les mauvais lieux de Paris, nous eussions tous juré de bonne foi que nous faisons escale et descendions à terre.

Au retour, l'homme qui nous avait révélé les secrets de Tahiti et qui ne se frappait guère, nous invitait chez lui. Il logeait rue Lamarck dans un appartement vide où nous nous installions – révérence parler – sur le cul, en nous passant de main en main des bouteilles de tafia. Des malles plates de cabine, un sextant, une longue vue, un chevalet de peintre et des toiles empilées dans les coins formaient son mobilier. Il y avait encore un hamac dans une chambre, une boîte de pharmacie et, accrochées au mur, des défroques de marin. Aussitôt commençaient les récits merveilleux de cet homme qui nous bourrait le crâne et, debout entre nous, arpentait la pièce de long en large comme à son poste de commandement.

Plus ses révélations passaient les limites du bon sens, plus nous étions disposés à le croire mais, un beau jour, il disparut corps et biens et nous apprîmes que, s'il avait peut-être voyagé autrefois, il vivait depuis fort longtemps dans ses terres en Touraine, et n'était qu'un vulgaire et riche fermier dont l'innocente manie était de se prendre pour un navigateur véritable, tel qu'il nous était apparu.

Qu'importe ! L'impulsion était donnée. Un amour de la mer, combiné à celui que nous éprouvions tous pour l'inconnu, nous défendait de nous ressaisir et nous travaillait sourdement. La Bretagne, où certains passaient l'été à peindre, à Brigneau-en-Moëlan et Pont-Aven, nous semblait être la terre promise. Asselin, Vaillant, Mac Orlan en rapportaient des impressions si colorées que nous ne jurâmes plus que par elle, achetâmes des bateaux demi-coque dans des cadres, des bourgerons de grosse toile et, naturellement, ne nous passionnâmes bientôt que pour les aventures des pirates et des Frères de la Côte.

L'un de nous, Jacques Vaillant, qui était à coup sûr le plus décidé de

la bande, finit même par abandonner Montmartre pour s'offrir chez la mère Baron une ardoise fantastique, du bon temps et le reste sans s'occuper de rien. Ah ! le joyeux garçon, grand buveur, ami à toute épreuve... Il ne quitta le gîte et le couvert de Brigneau qu'en août 1914 pour s'engager et passer de la territoriale dans un vrai régiment d'activé où il gagna son galon de sous-lieutenant et de magnifiques citations.

Je me souviens, pendant la guerre, à Paris, où nous étions en permission, de l'avoir retrouvé sur la Butte. Nous dînâmes place du Tertre mais les nouvelles qui parvenaient du front étaient peu rassurantes. Vaillant, qu'un camarade en informait d'un air chagrin et alarmé, nous quitta brusquement. Il alla revêtir son uniforme, puis nous entraîna dans un hôtel où nous passâmes la nuit à boire et à danser, en dépit des règlements et des canons tonnants de la défense. Au matin, il nous serra la main sans forfanterie, chargea son barda sur un taxi, et, bien qu'il eût encore cinq jours à mener la bonne vie loin des lignes, rejoignit son régiment qui venait d'être décimé au Chemin des Dames, en nous criant :

— Je reviendrai !

L'aventure chez de pareils hommes n'était pas un vain mot et c'est dans de telles circonstances que l'on peut s'en apercevoir. Les héros de Pierre Mac Orlan leur ressemblent : ils ont cet air et ces façons enjouées, cette libre et rapide décision et, quoi qu'on en ait dit, cette vérité humaine qui, de tout temps, se reconnaît à leur virile détermination. Il y a chez Mac Orlan une énergie qui ne trompe pas et des côtés de caractère qui justifient son œuvre. A l'époque de sa grande misère, qu'il cachait à tout le monde, il ne gémissait pas. Tout un hiver, sans en rien dire, dans sa petite chambre, il coucha sur des piles de journaux, car il avait vendu jusqu'à ses derniers meubles et vécu courageusement. N'est-ce pas un trait qui mérite d'être signalé ? Je le rapporte avec simplicité, car si Pierre, aujourd'hui, dans son modeste appartement de la rue du Ranelagh, coule des jours confortables, c'est le connaître mal que de voir en lui un bourgeois.

A sa table, au milieu de ses livres, de ses tableaux, de ses instruments de musique, des invités parfois étourdissants se rencontrent avec les amis. C'est un soldat de la Légion, de passage à Paris, qui souvent ouvre la porte et sa présence dans ce décor studieux et pacifique éclaire tout aussitôt d'une vive lumière révélatrice. Au dessert Mac Orlan fait jouer son phono, ou encore, lorsque le goût profond que nous avons tous deux pour la crapule et ses obscurs attrait nous sollicite, il s'empare d'un accordéon et, les doigts sur son clavier de nacre, attaque un air preste et rythmé de java.

S'il possédait jadis un cor de chasse que ses voisins ne pouvaient supporter, il ne l'embouche plus à Paris. Qui désire se faire de Mac

Orlan et de son cor une opinion doit prendre le train pour Saint-Cyr-sur-Morin.

*

Ce village – que la bataille de la Marne devait tirer de sa torpeur – a pour nous son histoire. Il était devenu, en quelque sorte, dans l'esprit des clients du Lapin, synonyme de la réaction des terriens contre la Bretagne et le rendez-vous, chaque année, des littérateurs et des peintres qui, dégoûtés de ne point rencontrer à Brigneau de corsaires, préféraient y renoncer une bonne fois ou les chercher en d'autres lieux.

Frédé possédait à Saint-Cyr une maisonnette où il passait parfois une partie des mois chauds. A cheval sur son âne – ce fameux âne dont Dorgelès avait fait la célébrité –, on le découvrait dans les champs coiffé de son chapeau pointu, entouré de ses chiens et de ses moutons. Donna-t-il l'adresse à quelqu'un ? Je ne sais. Toujours est-il que vers 1911 on commença de parler de Saint-Cyr à Montmartre. Julien Callé – sur qui je reviendrai dans ce chapitre car il le mérite bien –, Georges Delaw, Marcoussis, Zyg Brunner, avaient, les premiers, révolutionné le pays et préparé les habitants à ne plus s'étonner de rien. Ils descendaient à coups de carabine les fruits dans les vergers, peuplaient surnoisement, la nuit, la rivière de harengs saurs dans lesquels un poisson vivant était cousu et faisait office de nageur, allaient au bain tout nus sur des vélos, et lorsqu'un théâtre forain donnait une représentation, se substituaient aux acteurs et compliquaient l'action. J'ai joué, avec Zyg Brunner et Georges Delaw, dans Roger la Honte un rôle intraduisible. J'ai même surpris le garde champêtre derrière les noisetiers contemplant la baignade des Parisiens et de leurs jeunes modèles. Et comme je demandais à cet excellent homme pourquoi il ne dressait pas de contravention :

— Ben, pensez-vous, répondit-il, si je leur f... un procès-verbal, ils viendraient plus.

Les indigènes de ce charmant pays n'étaient pas plus idiots que le garde champêtre. Ils laissaient faire les Parisiens afin de les mieux dépouiller, se gausser d'eux ensuite et avoir pour l'hiver des contes à la veillée. Nous habitions à quelques-uns l'hôtel, où j'ignore qui payait. Il y avait Gazanion, Girieud, Coccinelle à la jolie voix, Sauvayre. Les autres avaient loué des maisons au-delà de l'église ou, comme Pierre Mac Orlan, dans un village des environs.

Ce beau pays était aimable à vivre, frais, reposant, mais nous ne savions qu'inventer pour nous y dépenser et nous gâcher, comme on dit, la santé. Pourtant Mac Orlan s'y est, par la suite, établi, et on l'y voit chasser avec sa chienne Friquette et tuer des perdreaux.

Il lui arriva même un jour une aventure que les paysans narrent encore avec stupéfaction. Mac Orlan était dans les champs attentif à tirer, quand un oiseau bizarre passa. Pierre l'abattit du coup puis regardant la bête il se gratta le front. Qu'était-ce que cet oiseau ? Il n'en avait jamais rencontré de semblable. Un grand bec, l'air ridicule, les pattes palmées, un plumage gris fumeux. Pierre hésita longtemps, puis il le jeta dans son carnier et, le soir, consulta son voisin. Le voisin demeura perplexe. Il alla demander par le bourg si l'on avait idée de cet oiseau, mais personne ne se prononça.

— Drôle de bestiau ! disaient les gens.

On feuilleta des livres, des dictionnaires, sans succès, et Mac Orlan, justement intrigué, prit le train pour Paris. Or, à Paris on n'avait jamais vu non plus d'oiseau si mystérieux et force fut au chasseur – après de longues consultations chez des naturalistes – en regagnant Saint-Cyr, de déclarer pour calmer l'opinion générale qu'il avait tué par hasard un authentique, et des plus rares, chevalier bécassin.

Le nom de cet oiseau reste attaché à la réputation de Pierre Mac Orlan à Saint-Cyr, et peu s'en faut que les habitants du pays ne le soupçonnent de sorcellerie. Heureusement que, pour donner pâture à la médisance des bonnes gens de l'endroit, Julien Callé – qui fut greffier en Alsace et prenait tous les ans le train pour assister au bal des Quat' Z'arts – a fait mieux. Par ses soins, une auberge s'est ouverte qu'il a nommée l'Auberge de l'Œuf dur et du Commerce. On peut lire sur le prospectus :

Société des Grands Hôtels borgnes

English Spoken
Man spricht nicht deutsch

Se habla espanol
Si parla italiano

AUBERGE DE L'ŒUF DUR ET DU COMMERCE

Julien CALLE, Successeur général
à SAINT-CYR-SUR-MORIN (Seine-et-Marne)
(sur la ligne de la FERTE-SOUS-JOUARRE à MONTMIRAIL)

A 1 h. 1/2 de la Gare de l'Est

A 40 jours de chameau d'Alger

Etablissement fondé par Napoléon en 1814 - Reconnu d'utilité publique en 1918 - Honoré de souscriptions en 1919 par la Municipalité de Saint-Cyr-sur-Morin; les Sociétés locales; le Mercure de France; l'Orphéon Cyclocubiste de l'Ecole des Beaux-Arts; la Compagnie du Gaz en poudre; les Bateaux Parisiens, etc., etc.

PRIX TRES MODERES
RABAIS pour SEJOUR durant la SAISON DES BAINS

1 seule Table - 1 seul Cœur - 18 Marmites

Ce sont assurément des références, mais le plus étonnant est que cette Auberge de l'Œuf dur est aujourd'hui fort réputée et fréquentée par d'excellents clients dont Callé tire sa subsistance.

Ce curieux gentilhomme a toujours eu le goût de l'organisation. Autrefois, rue du Mont-Cenis, dans sa petite baraque, qui donnait sur

la cour de la maison connue de Jenny l'ouvrière, il traitait ses amis superbement et leur offrait des fêtes qui duraient plusieurs jours. Il fermait les volets, clouait des sacs devant chaque fenêtre, couchait l'armoire à glace qui devenait un bar et, toutes lampes allumées, versait à boire à tour de bras. C'est chez lui que je vis, une nuit entière, Pierre Mac Orlan assis sur un dossier de chaise, vider force bouteilles et se tenir d'aplomb. Ceux qui n'en pouvaient plus dormaient en haut dans une chambre commune ou bien on les glissait discrètement sous les meubles pour qu'ils n'empêchassent point les autres de s'amuser. Dunoyer de Segonzac prenait part quelquefois à ces réjouissances et le guilleret petit père Dédé, qui en contait ensuite dans *Comoedia* les fastes et la splendeur. J'y ai accompagné également à diverses reprises le poète Edouard Gazanion chez lequel je logeais, mais des drames s'ensuivirent : un matin que nous regagnions la maison, Edouard en se déshabillant eut l'imprudence d'attirer l'attention de sa femme qui dormait, par cette triste découverte :

— C'est tout de même ennuyeux. Figure-toi... J'ai perdu mes bretelles.

Que n'avait-il pensé à emprunter les miennes !

*

Or, Callé n'avait point, quand je le connus, d'idée très arrêtée sur la carrière qu'il voulait suivre ou, plutôt, il se préparait à celle où le hasard nous a poussés et nous lisons encore parfois des contes de lui dans les journaux. Eût-il réussi dans les lettres ? C'est possible, car à l'époque aucun de nous n'aurait su dire ce que l'avenir lui réservait. Pour ma part, sans le secours de Charles-Henry Hirsch, qui me pressait d'abandonner Montmartre pour une existence plus rangée, j'eusse aussi bien tenu un cabaret que tout autre commerce, et ne m'en trouverais pas aujourd'hui plus mal. La vie a ses desseins qui sont impénétrables. Elle vous mène à son gré et si je n'avais point, par exemple, suivi le bon conseil que Maeterlinck me donna un jour sur la façon de travailler, je n'aurais peut-être pas écrit d'autres vers que ces deux-ci :

Prends l'omnibus, crains le métro,
On ne se soigne jamais trop...

qui, grâce à Dieu, forment toute ma production montmartroise au cours de ces joyeuses années.

— Vous n'avez, m'affirmait Maeterlinck, qu'à vous enfermer trois heures par jour et, même si le travail vous fuit, rester dans votre chambre, le laps de temps que vous aurez fixé.

Excellente méthode. Mais alors si je tentais de la mettre en pratique, je m'endormais, car nous tombions littéralement de sommeil. Nos nuits, après la fermeture du Lapin, s'achevaient chez Manière, rue Caulaincourt, ou dans les bars mal fréquentés de la rue Lepic, en compagnie d'individus peu faits pour nous comprendre. C'est dans ces bars que j'ai rencontré Jésus-la-Caille et ses petits amis et, au pied de la rue Tholozé, découvert le fournil d'une certaine boulangerie qui m'a donné plus tard l'idée d'écrire L'Homme traqué.

Jusqu'à l'aube, que nous nous défendions de voir blanchir dans les carreaux – attendu qu'une tournée générale s'ensuivait aux frais de qui commettait l'imprudence de s'en apercevoir –, nous devisions, selon le cas, des poètes, du boulevard, du roman d'aventures, du cubisme... Tout nous était matière à discussions et nous avions tant d'ingénuité que, pour le cubisme par exemple, nous ne nous rendions pas encore compte qu'il était d'origine essentiellement israélite et destiné, par son développement, moins à nous enrichir plastiquement que cérébralement ou, si l'on veut, moins à aider au triomphe de l'art qu'à celui d'un certain échange d'idées et de théories où l'art passait au second plan.

— C'est un peu, déclara je ne sais plus qui un matin, comme un chèque par rapport à l'argent.

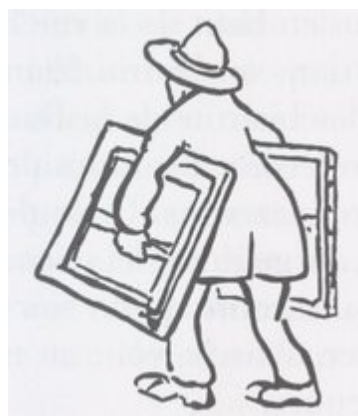
— Oui, lui répondit-on, mais comme un chèque sans provision.

Et le mot n'était pas si bête.

Comment aurions-nous pu ne point prendre en riant les formules saugrenues et parfois prétentieuses de cette nouvelle école quand Picasso, ayant fait une étude, sur un quai de la Seine, des caisses de toutes grandeurs qu'on y décharge, l'intitula : Portrait de mon père ? On lisait sur les caisses les inscriptions réglementaires : Haut. Bas. Craint l'humidité. Des numéros. Des étiquettes.

— Pourtant, si tu voyais un jour ton vieux arriver à Paris avec cette bobine-là, dit, je crois bien, Princet ou Max Jacob à Picasso... Hein ? Qu'en penserais-tu ?

Cela n'empêcha point, l'année suivante, qu'au Salon des Indépendants, des peintres – fort gravement – exposèrent d'innombrables Portrait de mon père avec des inscriptions de même nature, des numéros et, il faut bien l'écrire, un œil par-ci, un nez par-là, des dents et le quart d'une oreille.



VII

Cependant, tout en haut de la rue Ravignan, chez L'Ami Emile, dans un bistrot friand de peinture, comme tous les bistrots de la Butte, Markoussis avait commencé de décorer les murs de l'arrière-salle et l'on s'y donnait rendez-vous. Cette décoration, traitée avec beaucoup de goût et de science, nous parut fort heureuse, et l'on raconte qu'un soir Utrillo, qui en avait entendu parler, vint la voir, se tint silencieux, puis en compta les cubes.

Que la rue Ravignan fût vouée au cubisme, elle le méritait bien car, à deux pas de L'Ami Emile, place Emile-Goudeau, le cubisme était né. Picasso, Max Jacob, Salmon habitèrent cette place, au n° 13, dans une espèce de construction en bois qui ressemble à un bateau-lavoir, et qui d'ailleurs existe toujours. Des ateliers donnant sur la place ou sur d'humides jardins, de vagues apprentis s'y trouvent rangés à la suite et ouvrent sur un long corridor. On y respire une atmosphère de pauvreté, d'abandon, d'austère et noire misère mais c'est là, toutefois, que fut offert par des admirateurs au gentil douanier Rousseau, un grand repas qui, pour une cause encore inexpliquée, n'arriva que le lendemain.

La place Emile-Goudeau est un étroit triangle, en pente très inclinée qui, d'un côté, s'honore de cette bâtisse célèbre et, de l'autre, de l'hôtel du Poirier, où j'ai trouvé La Vaissière. Nous avons été répétiteurs ensemble au lycée d'Agen. Nous nous étions même fait renvoyer à force d'extravagances, et une grande affection nous liait. Le soir où je revis le vicomte Robert de la Vaissière, qui signait Claudien d'admirables poèmes en prose dans de petites revues, il administrait au propriétaire de l'hôtel une volée de coups de canne et poussait, à son habitude, de petits cris perçants. Je séparai ces messieurs, m'informai des raisons qui les divisaient et appris sans en être surpris, que le logeur reprochait au poète de recevoir toutes les nuits de jeunes personnes en nombre incalculable. L'affaire s'arrangea comme elle put, mais à dater de ce soir-là, je comptais un ami de plus dans Montmartre, et des plus précieux.

Qui ne connaît Claudien se fera une idée incomplète du personnage qu'il a toujours été. Sa barbe rousse, sa canne, ses vêtements ont un air particulier. Un très grand air. Impertinent, digne, imposant. Mais, à l'époque, sa misère – comme la nôtre – était grande et l'on demeurerait

ébaubi qu'elle n'eût, sur lui, rien de banal. Au contraire, Claudien se vêtait de costumes qu'un vieil ami lui procurait et qui, n'étant point, chaque fois, à sa taille, lui prêtaient, quand il les mettait, un aspect différent. Claudien s'en souciait peu, et il était le premier à rire de ces transformations qui nous divertissaient. Dieu sait de quoi vivait alors l'auteur de Labyrinthes ! Il avait autant d'adresses, tous les ans, que de vêtements, et celles-ci étaient aussi peu préparées à le recevoir que les habits qu'il promenait. Tantôt dans une mansarde faite – eût-on dit – pour abriter l'idylle la plus touchante, il me recevait noblement. Tantôt dans un appartement vide, ou dans une chambre d'hôtel louche ou chez le père Gazanion qui m'avait lui aussi logé. Partout il était le même homme, curieux à écouter et à considérer, calme, olympien. Il ne demandait qu'à ne rien faire. Dans la rue, parmi les passants agités et pressés, il marchait à pas lents, fumant parfois un gros cigare, ou bien il s'asseyait dans un café et, tirant de sa poche une topette d'éther, en versait sans émoi le contenu dans sa consommation. Le kirsch à l'éther était sa boisson favorite. Il m'en avait révélé les délices à Agen dans de petits cafés où les habitués nous cédaient aussitôt la place en se bouchant le nez. Ses goûts rares et choisis, ses connaissances fort étendues, sa conversation toujours pleine d'aperçus originaux le rendaient attrayant. En outre, sous ses dehors d'une insolence parfaite, il était l'ami le plus sûr et le plus délicat. Que de nuits avons-nous passées ensemble, errant dans les bas quartiers de Paris ! Il entrait délibérément dans les bouges les plus inquiétants, s'avavançait parmi les ivrognes et les filles et, s'accoudant au zinc, commandait :

— Un vieux marc !

Sous le canal Saint-Martin, où nous fûmes attaqués tous deux et peu surpris de l'être, il n'avait point admis que son agresseur le fouillât :

— Voici, dit-il, comme l'on fait l'aumône, une pièce de quarante sous.

Et il sortit plus tard dans un bar un portefeuille où j'aperçus trois billets de cent francs.

Quoi qu'il tentât il était, au premier aspect, desservi par ses façons hautaines et pondérées et l'on ne comptait plus, dans son entourage, ses pittoresques mésaventures.

Au Bon Bock, un soir qu'il buvait et bavardait, une réflexion désagréable, faite à voix haute par un client de ce calme restaurant, lui vint jusqu'aux oreilles. La Vaissière se leva, il assujettit son monocle puis, avec nonchalance, se dirigea vers la table où, croyait-il, quelqu'un s'était permis de se moquer de lui. Mais La Vaissière étant très myope, se trompa, et il administra une paire de gifles à un monsieur qui les reçut avec surprise : c'était un maître d'armes. Un duel était inévitable. La Vaissière s'y prépara et il fallut l'astuce et

l'empressement de Marc Brésil pour l'empêcher.

Un autre soir, place Saint-Georges, La Vaissière, qui rentrait se coucher, fut désagréablement attiré par les hautes lettres dorées d'une réclame d'antiquaire. Il s'arrêta, lut lentement le nom de cet israélite connu puis, n'écoutant que son mauvais démon, grimpa contre une grille, détacha un énorme W de l'enseigne et le mit sous son bras.

Il eut bientôt chez lui plusieurs de ces gros W, car chaque fois l'antiquaire remplaçait la lettre qui manquait et La Vaissière la dérobait. A la fin, l'antiquaire porta plainte et les agents surprirent le secret de cette troublante affaire. Ils se saisirent alors du délinquant, le conduisirent au poste où La Vaissière dut s'expliquer.

Sa fantaisie ne se manifestait jamais sans lui attirer les histoires les plus étranges, mais il leur faisait front et conservait un calme imperturbable.

Quand il était pion (pour le plus grand désespoir du proviseur d'Agen), le lycée ne nous fournissait que fort peu d'éclairage. La Vaissière ne se gêna point. On le vit, dans les faubourgs, descendre des réverbères les lampes allumées pour la nuit et rentrer, gravement, sa lumière à la main. Il vivait nu, l'été, assis sur la cheminée de sa chambre, sous prétexte que le marbre tient frais.

Il n'y avait personne pour l'égaliser dans les plaisanteries de toute nature qu'il se mettait en tête d'accomplir et quand il était pris, il s'exprimait dans un langage si pur et si correct que chacun s'inclinait.

Le spectacle de Paris, la nuit, le chassait au hasard, de Belleville à Vaugirard, de la Bastille aux bastions d'Auteuil, toujours à pied et me parlant intarissablement de calcul et de poésie. Son goût secret, sa passion pour les tares et l'abjection d'une grande ville, le conduisaient partout où s'agite, grouille, fermente, dans une affreuse détresse, l'homme rongé par ses vices, et c'est avec une parfaite connaissance des milieux les plus difficiles à forcer, qu'il composait ensuite ses courts poèmes d'un tournant si aigu.

Qu'il habitât ici ou là, qu'importe ! Il m'écrivait, ou bien, quand nous devions nous retrouver la nuit, si je ne venais pas, il brisait la vitre d'un avertisseur d'incendie, téléphonait à mon adresse, et les pompiers assiégeant l'immeuble où je logeais, me faisaient souvenir du rendez-vous donné. C'était là ses façons les plus simples de vivre. Il n'en tirait pas la moindre vanité. Toujours maître de lui. Toujours digne, impassible. Ses déménagements s'exécutaient à la faveur de l'ombre, et lorsqu'il m'indiquait un nouveau logement, je le notais spécialement sur une page de mon carnet réservée tout entière à ses déplacements.

Il n'y aura je crois, à Montmartre, que le vieillot hôtel du Tertre que nous avons tous habité, où il ne se sera pas fait inscrire. Peut-être était-il trop haut pour sa paresse, ou trop joyeusement hanté pour sa

secrète humeur, inquiète et renfermée. Le vicomte Robert de la Vaissière a toujours détesté Montmartre. S'il y vécut jadis, il suivait son étoile, mais on verra plus loin dans cet ouvrage qu'un autre cadre lui était plus plaisant.

Place du Tertre (Pierre Benoît, la première fois qu'il y monta, découvrit les raisons de cette désignation : il s'agit, d'après lui, du fameux capitaine Dutertre mort en Afrique, et dont la glorification sur cette place du bistrot, Au Clairon de Sidi Brahim, s'explique), à l'hôtel du Tertre, logeait autrefois Depaquit. Le bon Jules, comme on l'appelait, était très bien élevé, très discret, très habile et malin de nature au point qu'il arriva, quand nous y renoncions, à boire gratis dans ce fameux bistrot du Clairon de Sidi Brahim, tenu alors par le vieux père Spielmann. Il avait des malices d'enfant, une gaîté qui grinçait un peu et des réparties souvent si fines qu'elles démontaient les gens.

Un matin qu'à sa porte un créancier frappait et menaçait de tout casser, Depaquit répondit :

— Monsieur Depaquit est sorti.

— Je vous reconnais, cria le créancier. Je reconnais votre voix... Allons... Ouvrez !

Le bon Jules obéit.

— Eh bien ! lui dit le créancier. Vous voyez bien que vous mentez ?

— Je ne mens pas, affirma Depaquit, Monsieur est sorti... voilà près d'une grande heure...

— Ah ! oui ?

— Je vous le jure.

Le créancier parut à demi convaincu ; mais tout à coup, se ravisant et désignant, à la porte de la chambre, les chaussures de son débiteur :

— Monsieur Depaquit, grogna-t-il. Pourquoi vous obstiner ? Tenez... Regardez... Vos chaussures sont encore là. Vous ne les avez même pas prises !

— Moi ?

— Oui, vous, certainement.

Alors le bon Jules poussa le créancier dehors. Il referma la porte et dit :

— Le matin, je ne sors qu'en pantoufles.

VIII

On raconterait sur Depaquit cent histoires. C'était un homme rangé, chétif, presque effacé, sans fantaisie voyante sur sa personne, et toujours si distrait qu'il semblait vivre dans un perpétuel quiproquo. Son grand nez, dont il se moquait le premier en se portraiturant, ses yeux ronds et ahuris, lui prêtaient l'apparence d'un de ces vagues oiseaux de nuit que la lumière aveugle et rend impropres à la circulation. En effet, le bon Jules poussait si loin cette ressemblance qu'on ne le voyait jamais dans la rue que rasant craintivement les murs. S'il pénétrait dans un bistrot, c'était comme poussé du dehors par on ne sait quelle oblique trajectoire, l'air soupçonneux, effaré, inquiet.

Au Lapin, la place qu'il occupait de préférence n'était point dans la grande salle, mais tout au fond d'un étroit cagibi, près du feu où, pour le découvrir, il fallait déplacer des chaises, des tables, des meubles, du linge, le vestiaire, mille objets derrière lesquels il se sentait enfin à l'abri des curieux. Il aimait les coins sombres ; il s'y terrait avec délices et, par moments, lorsque chacun l'avait totalement oublié, on l'entendait parler tout seul ou réciter des vers. Ah ! cette voix de Depaquit ! Cette voix grinçante, au registre trop aigu et trop grave, elle m'est restée dans l'oreille pareille au cri blessé des girouettes l'hiver sur les toits, en province. Lui-même le savait bien car, s'il était poète, c'était pour ne chanter que les petits ennuis de l'existence, ses drames médiocres, ses désespoirs obscurs ou ridicules, ses inutiles élans. J'ai dit qu'on l'entendait parfois, au cours de nos nuits tapageuses. Le terme n'est point exact : on percevait – plutôt qu'on ne l'entendait – la voix de Jules et c'était comme un gémissement rouillé qui, tout à coup, s'élevait dans un angle, et débitait sur un ton saugrenu :

Ah ! quel triste sort
A le hareng saur !

Ou, à propos de l'orgue de Barbarie :

C'est la musique inconnue
Qui fait vomir et qui grise

Et qui tue...
A la fin, on s'y habitue.

Il le fallait bien. Avec lui, rien n'était possible autrement. On le prenait comme il venait, taciturne, endormi ou, quand il avait bu, ricaneur et désabusé. L'étrange garçon ! Il était aimé de tout le monde pour ses malices d'enfant, son gros bon sens, son humeur, son esprit des plus cocasses et des plus fins. N'avait-il point donné à ses poèmes le titre qui leur convenait entre tous ? Il suffisait de lui demander :

— Et comment appelles-tu tes poésies ?

— Les moments perdus ! répondait-il.

Et il ajoutait :

— Bien perdus, aucun éditeur n'en veut.

Pourtant ces vers, qu'il récitait pour un ou deux amis, commençaient d'être connus sur la Butte. On en avait retenu des bribes, mais Depaquit ne souffrait pas qu'en sa présence quelqu'un les débitât, ou il s'en fâchait aussitôt et s'en allait vexé. Sous ses dehors narquois, il était irritable, déconcertant. Il fallait le connaître, le bien prendre. Alors il n'y avait personne au monde de plus aimable que lui ni de plus enjoué.

Sans le vouloir, peut-être, il était, se répétait-on, l'auteur d'un alexandrin magnifique, riche, nombreux, plein d'effets, de nuances, d'intentions, de saveur, d'équilibre et quelquefois, à force de ruses, nous arrivions à décider Depaquit à le lire et pouvions l'admirer. Or ce vers prestigieux, noyé dans le fatras d'une absurde tragédie, de quel désir de l'entendre et de quels grands loisirs il nous était besoin, quand le bon Jules – après avoir toussé – se mettait à la tâche ! Il s'agissait d'un roi parti pour la croisade que la reine trompait avec Gontran, son neveu, sans souci du scandale. Et les scènes se succédaient. Et les rimes s'enchaînaient. Et toutes les catastrophes prévues s'amassaient. Jules poursuivait sans cesse. Enfin le roi revenait au troisième acte. Il accourait vers son épouse chérie. Il allait la presser sur son cœur quand, surgissant, il découvrait Gontran dans les bras de la reine et reculait découragé. L'auteur choisissait son moment. Il nous montrait le malheureux croisé, tirant sur sa barbiche et secouant la tête, puis, lentement, traversant la scène, et s'écriant d'un air digne :

Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! Tiens !
Tiens ! Tiens ! Tiens !

Et l'auditoire était ravi.

Ces plaisanteries ne sont pas bien méchantes mais elles nous suffisaient, car nous avions alors une telle jeunesse que tout nous amusait.

Avant elles, cependant, et plus que d'elles, c'était de Depaquit surtout que nous riions. Ses aventures avaient toujours quelque chose de stupéfiant dont il tirait parti pour nous mieux divertir.

Un jour, Alphonse Allais Payant prié à déjeuner, le bon Jules (il me l'a conté bien des fois) revêtit son habit des dimanches, prit son gros parapluie et se rendit chez l'humoriste. Depaquit n'était point, en ces temps-là, célèbre, et son affreuse timidité, loin de l'aider dans ses déplacements, lui valait régulièrement mille et une vexations.

— Qui demandez-vous ? lui cria le concierge.

— Monsieur Allais.

— Oui. C'est ici. Que lui voulez-vous ?

— Je dois le voir, affirma Depaquit.

— Eh bien, prenez l'escalier de service dans la cour, grogna le pipelet à qui l'air gauche du bon Jules avait aussitôt déplu. Vous comprenez ?

Depaquit s'empressa d'obéir. Il grimpa l'escalier, frappa très poliment à la porte d'un étage, attendit qu'on ouvrit et, déclinant ses nom et prénom, il entra :

— Mettez-vous là, lui dit la cuisinière. Je vais faire prévenir monsieur. Mais, entre nous, vous tombez mal, brave homme. Ce n'est pas le moment.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aujourd'hui le patron a un grand déjeuner ; il ne vous recevra pas.

— Ah !

— Ma foi, reprit la cuisinière, patientez. On verra bien.

Depaquit s'installa dans un coin et, durant plus d'une heure, se morfondit. Il n'osait point prier les domestiques de l'annoncer car, les voyant nerveux et agités, « à cause – prétendaient-ils – que l'invité de monsieur lui avait posé un lapin », une sourde terreur l'envahissait.

A la fin, on servit. Le bon Jules, immobile, regardant passer sous son nez des plats appétissants, faisait contre mauvaise fortune bon cœur. Il souriait. Il essayait d'avoir une contenance quand, se mettant à table, la cuisinière lui fit signe de s'asseoir. Depaquit, on le pense, accepta sans tarder. Il mangea de fort bon appétit, but, alluma sa pipe puis, comme madame Allais, survenant, lui demandait un peu brusquement qui il était et ce qu'il faisait là :

— J'attendais, répondit Depaquit avec délicatesse... N'est-ce pas ? Je ne voulais pas déranger...

Toute sa vie, il connut les pires mésaventures et, fait curieux – au lieu d'en être las –, il en prenait le goût et les collectionnait. Elles lui étaient par avance destinées, soit que :

Par un décret des puissances suprêmes

elles ne pussent échoir à d'autres, soit que les recherchant il les revendiquât de droit. Leur nombre ne se peut dire. Mais Depaquit n'y songeait guère. Au Lapin comme chez Marie la Bonne Hôtesse, il était le même être incertain, peu loquace, falot, insaisissable. Ses cheveux gris, ses vêtements trop larges et l'air qu'il avait constamment de se mouvoir en rêve, le désignaient à la malignité des gens. Près de lui, Utrillo tranchait par ses manières. On ne voyait plus Depaquit. Il disparaissait et, quand quelqu'un de nous se mettait par hasard à sa recherche, il ne le trouvait plus.

Durant ce temps par contre, M. Maurice, barbouillé de peinture, gesticulant, dépenaillé, menait grand tapage. S'il assistait à nos réunions, c'était chaque fois qu'il échappait à son logeur et alors tout changeait instantanément. On apercevait Utrillo, ces nuits-là, très pâle, le regard noir et vidant sur le zinc des litres de vin rouge avec une rapidité surprenante. Puis l'admirable peintre qu'est Utrillo commençait ses exploits. Il s'approchait des tables en louvoyant, nous dévisageait, happait un verre ou une bouteille, s'enfuyait. On courait après lui avec des cris. Trop tard. Utrillo se sauvait dans la rue et revenait, cognant les vitres jusqu'à ce qu'on ouvrît. Hélas ! c'était son vice. Autant notre ami Jules tâchait à se faire oublier, autant M. Maurice montrait d'entêtement à semer le désordre partout où il se présentait.

Les débitants – qui le connaissaient tous – n'avaient garde de manquer l'occasion. Certains même possédaient des tubes de couleurs, des crayons, des toiles, des pinceaux réservés à M. Maurice. Et ils l'encourageaient à boire car les vues de Montmartre, peintes par ce personnage, valaient déjà une cinquantaine de francs. Chez Marie, sur les murs, les plus beaux Utrillo que je sache se pouvaient voir encore au début de la guerre. Ils étaient accrochés côte à côte, sans cadre pour la plupart ou cloués tout à trac du haut en bas des parois de la salle ; personne n'y faisait attention. Il y avait aussi des toiles de Suzanne Valadon, la mère de Maurice Utrillo (qui signe toujours Utrillo V. par amour filial), des Thiret-Bognet, des Depaquit, à La Belle Gabrielle, car on payait ses ardoises en peinture dans cette aimable maison ou en histoires et en chansons, selon qu'on était peintre ou non. Marie n'avait pas d'âpreté. Elle tenait table ouverte à qui se présentait pourvu qu'il fût artiste, et ne songeait qu'ensuite à rentrer dans ses fonds.

Rue du Mont-Cenis, à l'angle des escaliers et de l'étroit couloir de la

rue Saint-Vincent, sa boutique – au rideau toujours clos depuis 1914 – était fort accueillante. On y mangeait excellemment, grâce à Marie elle-même qui faisait la cuisine et choisissait les vins. La bonne hôtesse méritait son surnom. Elle n’y mettait aucune coquetterie, mais je crois bien que, sous ses allures débonnaires, elle était fine comme l’ambre et possédait un sens critique très averti. Autrement quelles raisons l’auraient secrètement poussée à voir en son voisin, le logeur d’Utrillo, le père G. – qui habitait en bas des escaliers –, un rival dangereux ? Nul ne savait encore ce que vaudrait un jour une peinture d’Utrillo, et Utrillo logeant chez le père G., Marie pensait aux toiles et se sentait lésée. Dieu ! que de scènes épiques entre M. Maurice, le père G. et cette trop vive Marie, cela put provoquer ! Que d’attrapades ! Mais M.G. ayant la garde d’Utrillo par contrat, il était le plus fort et ne se frappait point.

Ce gros homme, tout sucré, n’était pas un naïf. S’il avait accepté d’empêcher son étrange locataire de mener à Montmartre une existence extravagante, il se payait avec sa production. J’ai acheté chez lui mes premières toiles de Maurice Utrillo ; M.G. les cédait pour cent francs et il offrait un verre par-dessus le marché car lui aussi était bistrot comme il convient, et conduisait de pair les deux fonctions. Sur la Butte tout marchand de vins est peu ou prou marchand de tableaux. Ces métiers se complètent et peut-être, après tout, n’aurions-nous jamais eu de peintres de la force et de la grandeur d’Utrillo, sans un obscur père C., son pinard et ses alcools de fantaisie.

*

Mais revenons à Depaquit. Il écoutait paisiblement les sornettes de chacun, buvait, hochait la tête et, ne prenant jamais parti, se tenait sur la défensive. Il avait d’autres chats à fouetter, car son insouciance lui valait chaque matin d’être dérangé par certains créanciers qui, ne comprenant guère la plaisanterie, réclamaient de l’argent et s’accrochaient à lui. La maison Dufayel, entre toutes, a bien ennuyé le bon Jules ; mais invariablement le bon Jules répondait qu’ayant fait un emprunt de meubles à M. Dufayel il entendait n’avoir affaire qu’à lui, et que si M. Dufayel en personne acceptait de se déranger, il le paierait rubis sur l’ongle. C’est peut-être la raison pour laquelle Depaquit changeait à chaque instant de domicile. Il habitait, il se terrait un peu partout, n’indiquait jamais son adresse et quand, chez Bouscara, il demeura plus d’une semaine au lit, cela parut si extraordinaire, que nous l’allâmes voir aussitôt.

— J’ai la fièvre, nous expliqua-t-il, d’un air gêné. Je tousse... Je ne suis pas en train.

— Allons donc !

Depaquit se gratta le nez puis, comme nous ne paraissions guère décidés à le croire, tant il avait excellente mine :

— Il y a huit jours, commença-t-il, j'ai touché mon argent au Journal et j'ai voulu faire le malin.

— Comment ça ?

— Mais oui.

— Toi ?

— Enfin, dit Depaquit, j'ai levé une poule. Nous avons dîné sur les boulevards, nous sommes rentrés ici.

— Et alors ?

— Alors... elle m'a quitté le matin... oui... et... et... depuis... pffft !... plus d'argent... J'ai cherché partout... rien... plus un sou... C'est ridicule à dire... Aussi, pour attendre, je reste au lit. Bouscara me monte à manger... je travaille.

— Et ton argent, fit l'un de nous, où l'avais-tu ?

— Dans mon porte-monnaie.

— Et ton porte-monnaie ?

— Dans ma poche, répondit Depaquit.

Force nous était d'admettre que le bon Jules avait été volé, et nous en convenions tristement avec lui quand, tout à coup, le camarade qui venait de l'interroger, poursuivit :

— Où est ton pantalon, voyons ? As-tu regardé au moins ?... L'as-tu fouillé ?

— Oh ! gémit Depaquit, mon pantalon...

Mais une idée lui traversa l'esprit. Il sauta du lit, releva son matelas et, soudain, tout joyeux :

— Le voilà, s'écria-t-il... le voilà... et... dans la poche... non, ce n'est pas possible !

— Le porte-monnaie ?

— Et l'argent, nous apprit Depaquit... Tenez... Vrai... c'est trop bête... c'est idiot... moi qui pensais qu'elle m'avait pris jusqu'à mes nippes ! Ah ! la ! la ! c'est une veine que vous soyez venus... autrement je serais resté couché jusqu'à la saint Glin-Glin !

Avec Georges Delaw, « Imagier de la reine », Depaquit avait fini par créer à Montmartre une sorte de réaction contre le goût de l'aventure et des corsaires chers à Pierre Mac Orlan. Delaw, terrien conscient et endurci, détestait l'aventure. Il possédait, rue du Mont-Cenis, une maisonnette que de vieux meubles des Ardennes, une pendule au sonore balancier et de petits rideaux à carreaux bleus ou roses, décoraient. Des pipes au ratelier, de grandes et claires peintures à la détrempe ornaient les murs. Près de son feu ou accoudé les soirs d'été à sa fenêtre et regardant passer les gens, Georges Delaw était un sage. Il avait beau fréquenter au Lapin, son groupe nous était sournoisement

hostile. Les poèmes en prose de ce charmant artiste, ses dessins, ses propos, tout l'opposait à nous et il n'était quelquefois jusqu'à son chien et ses souliers ferrés qui ne nous proposassent l'exemple d'une autre vie.

Déjà, sans nous prêcher le renoncement aux ambitions extravagantes qui nous échauffaient l'âme, un terrien – de même ordre que Delaw et que Jules Depaquit – venait, prétendait-il, de réaliser son rêve. Il se nommait Capy. Or, Capy, l'humoriste, plus épris de la banlieue que de la vraie campagne, s'était offert vers Saint-Ouen une bicoque et l'avait transformée en bistrot. Une enseigne peinte par lui désignait sa maison aux curieux. A l'Ancien Conscrit, lisait-on sur la porte. Et l'on voyait une salle meublée d'un comptoir, de petites tables, de tabourets, de glaces, de fioles de toute espèce, parmi lesquels Capy, une serviette sous le bras, attendait. Jamais dans le pays, où chacun connaissait l'humoriste, un seul des habitants ne se laissa tenter. On se méfiait. Pourtant il arriva qu'un jour un voyageur pressé de déjeuner passa le seuil de cette gargote bizarre, s'assit, appela le garçon :

— Voilà, grogna Capy.

Il servit lui-même ce client, lui apporta des vins de choix, un café, des cigares, de la fine puis, comme de fort bonne humeur l'autre réclamait l'addition :

— Permettez, dit Capy à voix basse. Il n'en est pas question. Ici, vous êtes chez moi, monsieur.

— Eh bien ?

— Et bien... rien... vous ne me devez rien... J'ai été trop heureux de vous avoir à déjeuner.

— Ah !... Vous... qu'est-ce que vous dites ?

— A bientôt, fit Capy.

Le client n'en revenait pas. Il considéra stupidement son hôte puis, saisi de terreur à l'idée qu'on lui avait peut-être joué un mauvais tour, gagna la porte et se sauva à toutes jambes.

Il y a loin de cette plaisante histoire à celles des boucaniers du grand Jack London et je soupçonne un peu Capy, qui nous la racontait, de l'avoir inventée pour se moquer de nous. N'importe ! Ces messieurs les terriens nous voulaient dégoûter des îles désertes et des vaisseaux fantômes, et tous moyens leur étaient bons. S'ils opposaient les vagabonds des routes aux chevaliers de fortune, ils ne poussaient point autrement la blague et ne dédaignaient pas de trinquer avec nous. Dans les deux camps, la pipe en terre mettait chacun d'accord sur la façon de prendre la vie joyeusement.

D'ailleurs il y avait place pour tous à Montmartre et l'on pouvait y mener librement l'existence de son choix. Pour les uns, ce joyeux pays, avec ses découvertes sur Saint-Ouen et Saint-Denis et leurs épaisses

fumées, ressemblait à n'en pas douter à quelque port tragique sous le vent du grand large. Pour d'autres, il ne formait qu'un tout petit village, aux rues étroites, aux boutiques endormies et silencieuses, et je dois dire que plus d'une fois, s'il m'eût fallu opter en faveur des terriens ou des maritimes, j'eusse été fort en peine, car tantôt je voyais la mer au loin, et tantôt ces espaces muets qu'on ne découvre qu'en pleine campagne et qui vous cernent de tous côtés.

IX

Hélas ! avec le temps, que d'illusions se sont dissipées à mes yeux ! Quand j'y songe et revois Montmartre, non plus comme autrefois mais tel qu'il est peut-être réellement, avec ses hautes bâtisses et ses guinguettes peuplées d'Américains, j'ai l'impression du rêve, je ne m'y retrouve plus.

Pourtant voici Frédéric sur sa porte, voici l'hôtel du Tertre, Le Coucou, La Belle Gabrielle, et la petite église dont la cloche tous les soirs tintait dévotement. Voici, derrière le mur de l'ancien cimetière du Calvaire, les grands arbres dont les feuilles, à l'automne, jonchaient les dalles illustres et tombaient dans nos verres. Voici les innombrables lumières de Paris et le même vent qui les fait – comme avant – tressaillir, quand nous les regardions. Rien n'a changé encore ni de place, ni d'aspect. Rien sinon nos vingt ans et nos amours qui, mortes, ressuscitent mais s'effacent aussitôt.

Mon beau navire

s'est écrié Guillaume Apollinaire,

— O ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir.

Que lui répondre ? N'est-il point toujours parmi nous, présent et invisible, dans ce décor de planches, de palissades, d'ateliers, de petits jardins où nous errions jadis de compagnie ? Au Lapin quand, malgré son gros rire et ses plaisanteries nous le sentions secrètement blessé, n'a-t-il point laissé à ses amis le soin de l'évoquer, tel qu'il était ? Ceux qui l'ont connu plus que moi pourraient le dire et le montrer avec Salmon, Picasso, Max Jacob, discourant sur la poésie pure, la boustifaille, l'art nègre, le cubisme, l'orphisme. Il aimait à enseigner les autres, à les troubler, à les stupéfier pour se moquer ensuite d'eux et de lui-même sans la moindre méchanceté. Sa gentillesse n'avait pas sa pareille à Montmartre où, quoi qu'il entreprît, elle attirait la

sympathie et provoquait l'enchantement. Elle était reine. Elle était fée et si j'y fais ici une timide allusion, j'y reviendrai bientôt au cours de cet ouvrage car, vers 1913, j'ai fréquenté Guillaume Apollinaire dans les cafés de la rive gauche où sa cour l'entourait.

Entre ces deux pays si dissemblables, la Butte et le Quartier, déjà, bien avant cette date, la lutte était ouverte. Derain, Salmon, Apollinaire, Picasso, Modigliani ne venaient plus que très rarement au Lapin. Ils s'ébattaient ailleurs et force m'est de reconnaître que, sans eux, nos soirées manquaient de fantaisie. Un autre esprit nous animait, plus quotidien, plus terre à terre ; d'autres soucis également et peut-être une obscure inquiétude qui quelquefois nous obligeait à nous compter comme si notre groupe eut dû craindre, à la première défaillance, de s'envoler à tous les vents.

Cependant, place du Tertre, à la terrasse de Bouscara, Chas Laborde, Daragnès, Asselin, Girieud, Deslignières, Warnod, Dorgelès formaient une joyeuse assemblée. Nous dînions à la même table, puis, l'ancre de Frédéric nous attirant, nous allions rejoindre Mac Orlan et l'équipage au grand complet. La nuit passait ainsi. De petites filles et des rôdeurs qui chérissaient la poésie fraternisaient chez Frédéric avec ses clients ordinaires, nous tutoyaient, offraient à boire. Ces rôdeurs avaient le cœur tendre, des « goûts artistes », et, quand une de leurs femmes les déposait pour quelqu'un de notre groupe, ces Messieurs ne se fâchaient pas ; ils nous quittaient durant un temps, allaient danser à la Galette et revenaient avec de nouvelles créatures. Toutes n'étaient pas, heureusement, de la même provenance, car l'endroit eût perdu de son charme, mais toutes aimaient la vie facile qu'on menait au Lapin et ses poisons très littéraires. En effet, sous les lampes voilées de foulards rouges, le plafond bas et culotté de la grande salle, où Frédéric chantait, qui ne se sentait pris soudain et envahi par un opium puissant ? Ni le rêve, ni les plaisirs n'approchaient de cette sensation. C'était bien autre chose. Une ivresse très spéciale, mêlée de songerie et de désolation, incertaine, sans écho. Elle s'emparait de nous comme, dans ces jours d'automne, la pluie qu'on voit tomber, s'arrête, pour tomber de nouveau, nous dorloter, nous engourdir. Il pleuvait réellement ces nuits-là, ou il neigeait, tandis que les plus ivres allongés sur un banc dormaient et que d'innocentes souris blanches, rusées et familières, trottaient sur la cheminée. Comment décrire, sans éprouver un sentiment baroque, voisin des plus inexprimables départs, l'atmosphère de nos longues veillées ? Elle empruntait au cadre d'un confus bric-à-brac, où des moulages obscènes, un immense Christ de plâtre, des toiles de Picasso, d'Utrillo et de Girieud se pouvaient voir, son premier élément. La lourde fumée des pipes y ajoutait. Et Frédéric armé de sa guitare, Mac Orlan vêtu en cow-boy, l'humidité des murs, les chiens qui aboyaient, le secret désespoir de chacun, notre misère

d'argent, notre jeunesse, le temps perdu, la complétaient. Sais-je bien ? Il y avait des soirs où nous étions tous ivres et quelques-uns d'une détresse, d'un abandon affreux, mais il n'y paraissait pas. Sans le pauvre Couté que l'on couchait par terre, sous les tables, tant il semblait incapable de se tenir, on ne se fût peut-être guère aperçu de rien. Mais il criait souvent et très fort, quand il se réveillait, ou se mettait debout en renversant les bouteilles et les verres, et pour arrêter le scandale, nous chantions aussitôt à tue-tête, et dans la salle on ne s'entendait pas.

Dieu ! que pareils spectacles furent fréquents à l'époque ! Nul n'y prêtait attention. C'était dans les coutumes et les mœurs de l'endroit et il arriva même, certaines nuits, que des coups de revolver tirés de l'extérieur à travers les carreaux, achevassent de porter ces aimables moments au comble de leur intensité. Si j'en parle, c'est pour montrer que ces Messieurs dont Frédéric n'aimait pas la présence chez lui, entendaient être de la fête. Ils y participaient donc à leur manière et leurs anciennes amies en avaient le frisson. C'était pour elles comme l'appel de la rue, de ses hasards, de ses amours furieuses et menaçantes et, pour nous, un suprême excitant. D'autres fois, pénétrant au Lapin par surprise, des hommes qui avaient décidé de corriger leurs femmes et brandissaient des rasoirs effilés semaient la terreur autour d'eux. Heures étonnantes ! Ces hommes qui m'entourèrent plus tard une nuit d'hiver, comme je rentrais chez moi, étaient d'énormes brutes. Leurs manteaux, on eût dit de ficelle, épais et rudes, avaient la forme de macfarlanes tels qu'en devaient porter au temps des diligences les détrousseurs de grands chemins et ils traînaient, attachées au poignet, des matraques à gros bout. D'où venaient-ils ? De quels lointains quartiers ? Un bal, mal fréquenté des hauteurs de la Butte, les devait attirer, puis ils rôdaient ici et là...

Salmon, dans Tendres canailles, les a fait vivre et ces vers qu'il leur dédia :

Partageant mon vin des filous
M'ont laissé caresser leurs armes

démontrent quelle sorte de louche camaraderie régnait alors, rue Saint-Vincent, entre les poètes et les mauvais garçons. Mais il y avait en plus, chez Frédéric, son fils, le jeune Victor pour qui les filles qui descendaient du bal du Moulin de la Galette, commettaient des bêtises. Ce Victor leur tournait la tête : elles étaient « chavirées » par lui, et tout cela se compliquant d'intrigues mystérieuses, des bandes inquiétantes surveillèrent les abords du Lapin. Durant l'été 1911, vers minuit, à l'heure où le Moulin et les guinches ferment leurs portes, on entendait appeler et menacer Victor. Or, Victor ne répondait pas. Il se tenait au comptoir, pacifiquement, l'œil fixe, le sourire aux lèvres.

Qu'arriva-t-il ? Je n'ai pas à y revenir. Cependant, peu après – les journaux annoncèrent l'événement – le malheureux fils de Frédé fut tué, à la caisse, par un individu qui, demandant la monnaie de dix francs, déchargea sur lui son browning, à bout portant.

Cette nouvelle me parvint en province et, du coup, je sentis qu'elle allait tout changer. Je pensais à Frédé, je l'imaginais, seul, dans sa maison fermée et une immense pitié me venait de le savoir ainsi éprouvé, vieilli, découragé au milieu d'un décor absurde, dans son accoutrement de bandit d'opérette. La vie a de ces paradoxes. Nous en étions tous affligés pour lui d'abord et pour nous que cette aventure plongeait dans la stupéfaction quand, au retour, je revis le Lapin grand ouvert et sa clientèle attablée... Il y eut alors, sans doute, moins d'entrain et de gaîté dans le vieux cabaret mais, un soir, Frédéric chanta et nous chantâmes ensuite et l'existence reprit son cours baroque que rien ne pouvait contrarier.

— Voilà, n'est-ce pas ? dit un ami... On garde les mêmes et on recommence.

Or Mac Orlan s'était marié ; il avait quitté Montmartre et la plupart des camarades, profitant de l'accueil que leur faisait au Sourire GusBofa, fréquentaient moins la Butte que les boulevards et les salles de rédaction. On ne vit plus Roland Dorgelès qu'en taxi. Warnod, pris par Comœdia, Chas Laborde, qui courait Paris à la recherche du monde spécial dont il s'est fait l'illustrateur, désertèrent le Lapin. C'était la fin. Moi-même, me décidant un jour à travailler, j'abandonnai la rue Caulaincourt pour le Quartier Latin et, petit à petit, par la force des choses, nous ne nous rencontrâmes qu'à de rares intervalles chez Frédéric où de plus jeunes nous succédaient.

Seuls, Daragnès, Asselin, Girieud, Deslignières, Depaquit, Delaw, Falké et quelques autres, s'entêtant à rester fidèles à de vieilles habitudes, menaient la même vie et s'en trouvaient fort bien. Ils délaissaient pourtant un peu Frédé. On les rencontrait chez Adèle, dans sa baraque en planches, où la chère était fine, au Billard en bois, chez Manière qui a rassemblé aujourd'hui les derniers habitués du Lapin de ce temps, chez Bouscara, chez le vieux père Spielmann mais, quoique toujours en nombre, ce groupe perdait son unité. Elu par le dessinateur Gassier qu'une ancienne rivalité avec Poulbot obligeait à « tenir le coup », le Billard en bois nous parut un moment un lieu d'enchantement. Ses tonnelles, dans une cour ombragée, sa clientèle de petits commerçants, de jeunes gens, de fillettes de la Butte n'était point déplaisante, au contraire. Et, pour tout avouer, deux superbes tableaux de Renoir peints sur les murs et une charmante toile de Marie Laurencin achevèrent de nous retenir.

Qui a connu Marie Laurencin sans lui vouer un attachement durable est un monstre, car elle était certainement la plus vive et la plus

espiègle des amies. Sa gaîté, sa grâce, son talent eussent touché des cœurs de pierre. En outre, elle avait à nos yeux ce prestige d'avoir été douce et amère à notre ami Guillaume et de lui avoir inspiré son poème le plus beau. Quand elle apparaissait, avec ses cheveux blonds en auréole, ses yeux clairs, sa bouche rieuse et sa gentillesse naturelle, les vers de la Chanson du mal aimé nous venaient aussitôt sur les lèvres et nous les récitons en nous-mêmes, tandis que Marie, s'asseyant à la table, nous regardait et se demandait quelquefois ce à quoi nous pensions. Pouvait-on le lui dire ? Aucun ne l'eût osé. Et cependant...

Un soir de demi-brume à Londres

chantait une voix intérieure,

Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon
Qui sifflotait mains dans les poches
Nous semblions entre les maisons
Onde ouverte de la Mer Rouge
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques
Si tu ne fus pas bien aimée
Je suis le souverain d'Egypte
Sa sœur épouse son armée
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent
Où se lamentent les façades
Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu
Sortit saoule d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même

Chère Marie ! Elle le savait bien, elle le voyait bien, que nous ne lui gardions pas rancune d'avoir rendu Guillaume si malheureux. Parfois, elle s'informait de lui. Parfois, étonnée de notre silence, elle fredonnait un petit air et s'éloignait en chantonnant et, la suivant des yeux, il nous paraissait impossible qu'elle ne fût pas au moins aussi troublée que nous. Il y avait en elle, autour d'elle, tant de souvenirs tendres qui se mettaient à vivre que, malgré tout, elle demeurerait l'amie trop aimée du poète et notre sœur pour cette miraculeuse souffrance qu'elle avait fait jaillir. Comment ne pas le reconnaître ? Il semblait que sa présence par mille subtilités nous préparât, comme Guillaume, au désespoir, et nous pressât de le bien accueillir. Qu'étaient, en comparaison de celle-là, nos amours de Montmartre ? Rien ou bien peu de chose car, si nous y pensions, une griserie amère, née du dégoût et de la fatigue, un désenchantement muet nous accablaient. Tristes amours, en vérité, trop quotidiennes, trop machinales. Elles avaient beau, souvent, emprunter de nouveaux visages, c'étaient les mêmes et nos petites amies, qui croyaient nous combler, ne faisaient à la longue que nous irriter sourdement et nous détacher d'elles. Qu'y manquait-il ? Je n'ose l'écrire. Peut-être moins de facilité, d'enjouement, de complaisance, de niaiserie. Et cependant les jours passaient et les nuits, et, lorsqu'il arrivait qu'une de ces jolies filles nous quittât, nous en ressentions tant de peine qu'il le fallait cacher.

Que de fois, regagnant à l'aube ma chambre, j'ai souffert d'être seul et sans aucun courage. J'eusse donné la moitié de ma vie pour ne point éprouver ce vide qui m'habitait et m'obligeait, pour m'en accommoder, à commettre cent excès ! J'aurais été au bout du monde, quitte à revenir seul encore, comme toujours. Il y avait en moi, dans ces moments, un tel désir d'échapper à cette existence qu'il me semblait agir, penser, dormir en rêve. C'était un grand tourment. Je voyais clair dans mon désordre. Je me jugeais. Je me faisais pitié mais, en même temps, la jeunesse l'emportait et, loin de prendre une décision, j'étais chassé vers les plaisirs et ils m'éblouissaient.

Avec le soir — il m'en souvient — la rue, où les lumières des bars et des hôtels s'allumaient, m'attirait. Je rôdais à travers Montmartre où, m'égarant dans ces quartiers chers à Robert de la Vaissière, je me saoulais d'aller ainsi sous la pluie à la recherche des plus mornes aventures. A Grenelle, à la Bastille, dans des meublés ignobles, je logeais plusieurs jours, buvant, fumant et ne m'expliquant pas le goût pénible qui me poussait à fréquenter des filles publiques, leurs amis, des voleurs. En leur noble compagnie, je courais les bals-musettes. J'y dansais. Je m'oubliais jusqu'à la minute où, profondément écœuré par

cette vie stupide, il me semblait renaître aux plus purs sentiments. Alors, rien ne m'eût retenu. Je traversais Paris en hâte, rentrais chez moi et, comme on revient de voyage, me sentais attendri. Tout m'accueillait joyeusement, me flattait et quand, dans mon courrier, un pneumatique scandaleusement parfumé me rappelait à une liaison passagère, j'étais sincère en me réjouissant.

Qu'on me pardonne ici ces confidences, mais on comprendrait mal, sans elles,

L'heure amère des poètes
Qui se sentent tristement
Portés sur l'aile inquiète
Du désordre et du tourment

ni surtout que pareille heure, si trouble et désaxée, sonnât à mon réveille-matin plus fréquemment qu'il n'est d'usage, peut-être, ou de bon ton, de l'avouer à ses lecteurs.

Est-ce ma faute ? Je n'avais de repos qu'à ce prix et la médiocre opinion de moi-même que m'inspiraient ces fugues, m'emplissait de délices et de désolation. Pouvais-je lutter ? C'était au-dessus de mes forces et le plus curieux est que, me méprisant, je me persuadais que cela suffisait à m'absoudre. Dans cet état d'esprit, je n'avais guère de chances de m'amender. Un autre décidait de mes goûts à ma place, de mes erreurs et je riais du temps perdu lorsqu'une innocente créature cherchant à m'inspirer des sentiments durables, je lui jouais la comédie. Tout m'était bon pour la tromper ; si je me livrais, je me reprenais sur-le-champ, quitte à me lamenter ensuite et, sous des airs sensibles, à me voir comme j'étais. Certes, je ne regrette rien de ce temps, ni ce temps-là non plus, où tout ne me causait de réelle satisfaction qu'à faire le mal et me complaire en lui. Pourtant, si je souffrais, j'étais vite consolé. Et par un singulier besoin, dès que j'avais cessé de geindre, je m'ingéniais de nouveau à souffrir et ne m'en privais pas.

On a dit des poètes qu'ils sont toujours prêts à sacrifier leur bonheur pour le mieux célébrer et trouver des accents plus humains. C'est possible. Baudelaire et sa « volupté du regret » m'ont longtemps fasciné, mais chaque homme a d'abord sa nature et il doit compter avec elle. La mienne m'entraînait aux pires extravagances. Tantôt dans le chagrin et le manque d'argent. Tantôt dans les plus bas plaisirs. Que m'importait une théorie ? J'admirais la fausseté des femmes et je m'y laissais prendre. Soit que l'une, m'ayant dit qu'elle copiait mes lettres sur un cahier afin de les pouvoir relire auprès de son mari, me trahît avec lui, soit que l'autre, me voulant du bien, ne me cédât qu'en larmes et me décourageât. Elles m'instruisaient, me formaient à leurs jeux et, chaque fois, me fournissaient contre elles des raisons de les

fuir.

Ainsi s'écoula, dans une perpétuelle incertitude, la plupart de ces belles années où je découvrais chez mes amis le même désir de rompre, quand ils se sentaient amoureux. Pourquoi n'aurais-je pas fait comme eux ? Or, certains provoquaient des drames et s'en montraient ravis, tandis que, renouant avec des filles perdues des relations dont j'eusse peut-être rougi, je me débattais dans l'ivresse, le dégoût et un affreux tourment. Plus j'allais et plus ce tourment augmentant, je me sentais la proie de mes tristes habitudes. Toutefois ce n'était pas que ces filles que j'aimais, mais d'abord les rues noires, les hôtels, les débits, le froid, la pluie fine sur les toits, les bars, le hasard des rencontres et, dans les chambres, un air de navrant abandon qui me serrait le cœur. Ce décor si tragique par les nuits d'hiver, si sombre, si pathétique m'envoûtait et me procurait à la fin de telles sensations que, parfaitement insensible à d'autres attraits que les siens, je m'enivrais comme d'un vin âpre de ma propre infortune.

Est-ce que Utrillo n'a pas exprimé dans son œuvre cette secrète et cruelle obsession qui, durant une période de sa vie, le poursuivait plus que quiconque ? Elle a pesé dans la balance de nos vingt ans d'un poids si lourd et marqué les meilleurs des hommes de ma génération d'un signe si mystérieux, qu'il n'auraient peut-être pas autrement de moyen de se reconnaître. Chez Utrillo, cela se voit du premier coup car il a tant chéri son mal et l'a si minutieusement approfondi, qu'il ne saurait le renier. Rappelez-vous les perspectives, désertes pour la plupart, de ses rues de Paris et de la banlieue. Il y luit, sur les murs, les façades aux volets fermés, les devantures brunes des bistrotts, comme une lumière figée qui n'est de nulle part, sinon de ces régions du rêve que personne n'ose nommer. Et quelle anxiété circule, sans qu'on la puisse fixer, quelle présence ambiguë, flottante, insaisissable, quels appels déchirants ! Il semble qu'à la minute précise où il eût pu nous secourir, le seul être vivant au monde ait tourné l'angle de ces maisons de plâtre et disparu à tout jamais. Comment n'a-t-il pas entendu ? Et pourquoi ? J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, une des toiles d'Utrillo où ce qui fait sa grandeur et sa force s'affirme magiquement. Dans ce tableau, les blancs et les bleus, les roses se correspondent avec un tel bonheur qu'ils vous attirent et vous retiennent longtemps. Une cour étroite, des murs, une porte ouverte, quelques feuilles dépassant les toits. Un calme ! On pense à Verlaine qui soupirait :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille !

et, peu à peu, on est frappé par l'aspect de cette cour si propre dont l'entrée, surplombée d'un énorme écriteau, s'orne de l'inscription :

LAVOIR CHAMPEAU, en grosses lettres ; on l'examine, on s'en approche avec curiosité comme si, de derrière les volets, quelqu'un nous surveillant, on feindrait de ne point l'avoir vu. Mais est-on sûr de rien ? Ou n'est-ce pas plutôt cet autre soi-même, que chaque homme passe sa vie à refouler, qui – devant cette toile – s'éveille par enchantement ? Ces lieux lui sont si familiers ! Il les connaît. Je veux dire, il les reconnaît et l'émotion qui vous saisit – dans cette étrange confrontation – est de celles que certains êtres seulement sont capables d'éprouver s'ils ont été trop faibles, la première fois, pour l'écarter ou la fuir avec la peur de lui céder.

Me croira-t-on ? Je ressentais alors cette peur qu'on n'analyse point, cette inquiétude et, par les rues où je rôdais très tard, je me faisais l'effet de naître à l'existence confuse et tâtonnante de tout ce qui s'agite la nuit, en secret, se cherche désespérément, va, vient... et revient, emporté par le vent. Je ne saurais mieux m'expliquer : le lendemain, en rentrant au grand jour, il me fallait, pour reprendre mes esprits, un effort des plus longs et des plus méritoires. Je souffrais. Je luttais contre un personnage obscur que j'avais laissé m'envahir et, me retrouvant à la fin, j'en étais irrité. En effet, tout changeait et le poète, inspiré par la nuit, se transformait chez moi en un copiste sans fantaisie qui, griffonnant des vers, en aurait oublié le sens, sinon le rythme et l'ambiguë et nostalgique ferveur.

Tristes retours ! Montmartre n'était alors qu'un quartier de Paris, quelconque, sans caractère. Des créanciers sonnaient aux portes. La concierge, sa quittance de loyer à la main, réclamait de l'argent.

— Plutôt que vous mettre dans des états pareils, disait cette ridicule personne, vous feriez mieux...

— Mais oui !

Max Jacob s'en sortait avec un compliment. D'autres, assis tout nus à leur table de travail, criaient : « Entrez », et répondaient avec sang-froid : « Voyez. On m'a tout pris !... » D'ordinaire c'est dehors qu'éclataient les disputes et nous les évitions au trot, plutôt que d'insister. Le 15 de chaque trimestre, date fatidique, des couples, qui paraissaient unis, se séparaient, à cause du terme et le crémier, l'épicier, le boucher, en tiraient une morale dont ils nous assommaient. Cependant c'était une morale et la seule qui, peut-être, si nous l'avions suivie, risquât de nous dégoûter avant l'âge des hasards de la vie. Je me souviens, à ce sujet, du réveil qu'on me fit un matin, rue Lepic, à l'hôtel où je dormais profondément. Je dus laisser mes poèmes au logeur, mes vêtements, mes chaussures et, grelottant, je me trouvai bientôt place Pigalle, dans un bar, sans par-dessus – malgré l'hiver – et sans chapeau. Ah ! que ce matin-là, la place et son bassin et ses verts autobus me semblèrent laids à contempler. Debout, près du comptoir, tout engourdi de froid et de sommeil,

J'admirais comment va le monde

mais le cœur me manquait. « Quoi ! me disais-je. Payer ! Toujours payer ! »

Je pensais aux camarades qui devaient, comme moi, faire ces réflexions et qui, découragés, comprenant que Montmartre n'était, pas plus qu'un autre, le pays des artistes, ne savaient où aller. L'eau du bassin, les rues en pente qui menaient vers Paris, invitaient au voyage. Partir ?...

Je sens que les oiseaux sont ivres.

— Ah ! non, pas les oiseaux ! Assez ! me révoltai-je... Et je sortis du bar au moment où, trépidant, l'autobus « Place Pigalle-Halle-aux-Vins » démarrait... et je sautai dedans.

X

La première opposition entre Montmartre et le Quartier consiste, on la perçoit, sur le parcours du « bus » Pigalle-aux-Vins. On découvre soudain d'autres lieux que le Moulin Rouge, la Galette, le Lapin Agile, voire le Sacré-Cœur. On évoque de plus vastes souvenirs.

La flèche aiguë et dentelée de la Sainte-Chapelle, les tours de Notre-Dame, le parvis Saint-Julien-le-Pauvre, par ce matin d'hiver, m'apparurent dans une lumière bleuâtre et quoique ne jouissant, de ce côté de l'eau, d'aucune sorte de crédit, je me sentis rasséréiné. J'avais, à mon arrivée à Paris, habité l'île Saint-Louis où Charles-Louis Philippe m'écrivait, de sa petite chambre, que c'est le seul endroit du monde pour un poète. Mais Charles-Louis Philippe mourait quand je m'installai quai de Bourbon et je n'y fis pas long séjour. L'endroit était trop calme, trop retiré, avec ses arbres mélancoliques, le fleuve, ses vieilles maisons. Il me semblait être encore en-province. Je m'y ennuyais et, comme je ne rentrais que fort tard dans la nuit, ma conduite offensait la concierge et j'en étais gêné. Pourquoi mentir ? Je manquais alors d'assurance. Paris avec ses brasseries, ses cafés, ses voitures, son animation fiévreuse et perpétuelle, m'intimidait. Je n'y connaissais pas grand monde. Enfin, quand je m'asseyais dans les bars et regardais les femmes, elles m'inspiraient plus d'étonnement que de désir et je n'osais les approcher. L'une d'elles que je rencontraï à la taverne du Panthéon et que j'admirais en moi-même, s'amusait de mon embarras. C'était une fille brune, des plus faciles, qui fumait de luxueuses cigarettes à bout doré et qui, loin de « tenir ses prix », acceptait, à la fermeture de l'établissement, l'argent qu'on lui offrait. Or, l'idée de pouvoir profiter d'un pareil rabais ne me venait même pas et il fallut qu'un soir cette créature m'adressât la parole et, m'expliquant qu'elle avait mal aux pieds, me demandât trois francs pour s'offrir un sapin. Je les lui remis. Mais aussitôt, je vis, à ma stupéfaction, l'aimable quémandeuse oublier de boîter et se diriger à toutes jambes vers une boulangerie où des femmes du même genre festoyaient toute la nuit.

Cette leçon me fut profitable et m'instruisit plus sur les filles qu'une longue fréquentation, car ces trois francs me privèrent fort le lendemain. On mangeait tout un jour à l'époque pour cette faible somme. On pouvait même boire et fumer. Rue de la Montagne-Sainte-

Geneviève, avec Bernouard chez qui j'apprenais à composer et à imprimer des livres, nos repas nous coûtaient douze sous. Pain : dix centimes, portion de viande : trente centimes, légumes : quinze centimes et chocolat bouillant qui servait de boisson : un sou. Restait de quoi faire le jeune homme sur trois francs. Mais tout, me dis-je philosophiquement, s'apprend et je n'y pensai plus.

Une autre nuit, étant plus riche, je me revois traversant l'eau sur le Petit-Pont et faisant sauter dans ma main une piécette d'or qui m'assurait une semaine de bien-être. C'était vers l'aube. Une petite pluie d'hiver mouillait l'asphalte, les trottoirs, les fusains noirs luisants bordant le quai et, alignés sur le parvis, brûlaient les becs de gaz. Personne, à pareille heure, par ce temps, dans les rues, qu'un garde républicain qui, pour se réchauffer, tapait de la semelle dans sa guérite et sous son long manteau bougonnait. Il me salua comme je passai près de lui et moi, me retournant, la pièce que je tenais m'échappa et roula je ne sais où.

— Ah ! c'est trop bête.

— Quoi donc ? demanda le garde.

— J'avais dix francs...

— Dix francs !

— Oui, dis-je consterné... et voilà...

— Mais il faut les chercher, fit le garde qui s'arrêta de frapper de ses bottes le sol de sa guérite. Ils ne doivent pas être loin...

A cet instant, un pauvre qui se rendait aux Halles, et tenait relevé le col de son méchant veston s'approcha :

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'informa-t-il d'une voix rauque. J peux être utile à quelque chose ?

Nous lui expliquâmes l'aventure, puis je grattai une allumette.

— Attends, grogna cet homme. Viens par ici. S'balader quand on cherche, on n'trouve pas... Là, dans l'ruisseau, éclaire.

Il était à genoux, tâtant l'eau sale, fouillant par terre et promenant ses doigts lentement dans la boue.

— On partage, s'pas ? me proposa-t-il. C'est promis ?

— Bien sûr.

— Alors, vieux, aie patience !

Un grand moment, tandis qu'une après l'autre mes allumettes se consumaient, l'homme sans se lasser explora minutieusement le pavé, mais d'autres individus transis de froid comme lui et intrigués par notre manège, s'attroupèrent. Ils sortaient de dessous les fusains qui ornent le bas de la statue de Charlemagne et, apprenant de quoi il s'agissait, se mettaient à la tâche. Des femmes, mêlées à eux, sous la pluie qui tombait, cherchaient également. J'étais las, attristé par la vue de ces êtres misérables qui, pour cent sous, silencieusement priaient la chance de les favoriser et se surveillaient du coin de l'œil.

Soudain je n'y tins plus. Je renonçai à mon argent et rentrai sans gaîté chez moi.

— Quelle pitié ! me disais-je.

Mais comme je me déshabillais, la piécette d'or qui s'était providentiellement logée dans le revers de mon vieux pantalon, glissa de sa cachette et roula dans la chambre.

Il m'est, longtemps, resté de cette histoire un souvenir pénible car j'ai gardé pour vivre ces dix francs au lieu de les partager. Quand j'y pense, j'en suis encore honteux. J'eus beau questionner, le lendemain, les passants que j'attendis, à la même heure, au même endroit, aucun ne put me renseigner.

La nécessité me fit alors prendre sur moi de ne plus insister. Les jours et les ans s'écoulèrent et si, depuis, il m'arrive rarement d'évoquer cette nuit-là, il m'est bien difficile de franchir le Petit-Pont sans me sentir le cœur serré...

Partout, dans ce quartier humide, la même impression me poursuit car, où que j'aille, je me revois sans argent et tourmenté par une odeur de marrons chauds, l'hiver, qui excitait ma faim. Rue de Buci, quai Saini-Michel (à l'angle de la place), rue Saint-André-des-Arts, cette odeur m'enivrait, m'envahissait d'un sourd malaise mais, comme du plus loin que j'apercevais la poêle et le sac du marchand je m'observais, personne ne se doutait de rien. De quoi me serais-je plaint ? J'avais quitté Montmartre pour travailler et mener dans un coin la vie qui me plaisait. Tant pis pour moi ! Ou tant mieux ! J'étais libre. Je n'avais qu'à persévérer. Il le fallait. Seulement je n'avais pas chaque fois les douze sous dont les amis payaient leurs repas à la Montagne et je devais souvent me priver de manger.

Après trois jours de jeûne, où je restai couché, rue Visconti, dans le réduit bas de plafond qui m'abritait, je me rappelle être sorti – la nuit – sans savoir où j'allais. Le froid très vif brûlait. Je tremblais. J'avais dans les oreilles un douloureux bourdonnement et les gens que je croisais, s'arrêtaient et se retournaient. Par des rues noires, se succédant comme un long corridor, je me dirigeai vers la Seine, suivis les quais, pris un pont et traversai l'eau. Un instinct vague m'attirait vers les Halles. Or il n'était pas l'heure où, dans les détritits, les miséreux vont à la découverte et le spectacle des carreaux balayés et brillants acheva de me décourager. Attendre, debout, contre une porte ? je ne le pouvais pas. J'étais à bout de forces, vaincu, désespéré. Quelle nuit ! Titubant et rôdant, çà et là, stupide, la tête creuse, je m'échouai bientôt, boulevard de Sébastopol, sur un banc. Une petite bise, qui soulevait à ras du sol des tourbillons de poussière et me glaçait les jambes, soufflait. Je regardais sans voir, j'écoutais, sans entendre, les trams, les lourdes voitures de maraîchers rouler à gros fracas quand, mystérieusement, une vieille femme, qui depuis un

moment tournait dans les parages, s'approcha et s'assit près de moi.

C'était une sordide créature avec un vieux boa dont les plumes rebroussées par le vent s'agitaient, un chapeau ridicule, des mitaines, un cabas. Que voulait-elle ? Les mots qu'elle prononçait m'échappaient ou n'avaient pas de sens. Je me reculai lentement.

— Enfin, viens-tu ? me proposa-t-elle d'un air dur. Hein ? Voyons... Viens...

Elle me dévisagea, hocha la tête et demanda :

— T'as un genre propre, pourtant. Qu'est-ce qu'il y a ? Ça n'te fait pas plaisir ?...

— Non, non, lui dis-je... Va-t'en !

Et, comme elle hésitait :

— Tu ne vois pas, m'écriai-je tout à coup, que j'ai faim ?

— Quoi ?

— Oh ! laisse-moi tranquille !

La vieille s'approcha davantage puis, convaincue que je ne mentais pas, s'en alla en silence et revint, deux minutes plus tard, avec un gros quignon de pain, chaud et appétissant, qu'elle posa sans un mot sur le banc.

C'est pourtant vrai mais, à l'époque, j'étais un parfait imbécile et je croyais de bonne foi que, parce que j'écrivais des vers, tout m'était dû.

— Moi aussi, me dit un jour un camarade, je le croyais. Ah ! si je n'avais pas réussi, tu penses ! comme j'aurais fait un grand raté !

Le mot est juste. « Si je n'avais pas réussi ! » Cependant il vaut mieux réussir, quitte à le regretter. Et puis, quoi ? réussir !... Y songions-nous ? L'exemple de Moréas qui vivait à la brasserie (et que Max Jacob appelait Matamoréas) n'y incitait personne. Nous rêvions de la gloire et peu nous importait, au fond, d'arriver car la réplique de Forain : « Oui, mais dans quel état ! » mettait tout à sa place.

Dans les cafés du boulevard Saint-Michel, au d'Harcourt, à la Source, au Vachette qui cédait les lieux à une banque, au Panthéon, avec Bernouard et deux ou trois amis qu'il employait à l'imprimerie, le plaisir passait en premier. Le plaisir et la fantaisie... Rue Depuytren, où la Belle Edition tirait orgueil d'une presse à bras impraticable, nous gagnions notre vie, le composteur aux mains et le sourire aux lèvres. Jou, le graveur qui devait plus tard s'illustrer, m'enseignait et, passionnant travail pour un poète, j'alignais lettre à lettre dans les moments perdus, les vers de La Bohème et mon cœur qu'on devait publier. Hélas ! la composition faite, le papier nous manqua et une commande intempestive décidant de mon sort, je dus distribuer les caractères que j'avais assemblés et ma plaquette ne parut point.

— Viens prendre un glass, fit alors Bernouard pour adoucir ma déception.

Et, me montrant une poignée de louis qu'il venait de toucher pour

cette maudite commande il ajouta, joyeux :

— On a toujours le fric !

C'était un résultat.

En effet, pour le conquérir, ce « fric », que n'eussions-nous pas entrepris rue Depuytren, où il manquait ! Nous vendions tout, jusqu'aux habits que Poiret donnait à Bernouard sous prétexte qu'il les pouvait porter. Je chantais dans la cour. Jou courait les librairies avec d'immenses factures et Clarnet, un Roumain, s'efforçait noblement d'intéresser ses relations à nos stériles efforts. Pourtant rien ne réussissait. On me jetait, pour mes chansons, des sous anglais ou italiens. Jou revenait bredouille de ses tournées. Clarnet faisait la noce et Bernouard s'arrachait les cheveux.

Il les avait très longs. Des cheveux blonds, rejetés en arrière, qui lui donnaient l'air inspiré et lui valaient auprès de ces demoiselles du d'Harcourt des succès non d'éditeur mais d'artiste et des piles de soucoupes. Comment s'en tirait-il ? Mystère. Mais nul n'y pensait car Parigot et dressé de bonne heure, ce sympathique garçon connaissait, comme on dit, « la musique » et savait le prouver. Bien qu'il fût plus âgé que nous, il paraissait sans conteste le plus jeune, le plus innocent et peut-être, à ses heures, le plus sentimental. Un type : l'air d'un gamin, très pâle, très éveillé, des yeux bleus, fin, querelleur, toujours drôle, toujours maître de lui et insolent à souhait. Seul, l'huissier arrivait à l'intimider quand certaines échéances requéraient son emploi. Je roulais alors « le patron » dans une grande feuille de papier d'Arches et il assistait aux débats, sans bouger, puis riait comme un fou. Avons-nous ri, souvent, au lieu de nous désespérer ! Avons-nous, froidement, laissé les choses se rétablir d'elles-mêmes ! Il n'y avait pas mieux à faire. Par une sorte de miracle, au moment où nous en avions le plus pressant besoin, un auteur qui pouvait payer son édition, survenait et versait un acompte. Ou c'était un ami de passage à Paris qui nous menait au restaurant, un créancier ému par notre gêne, une copine du Quartier. Rien ne nous arrivait que providentiellement et cela, loin de nous étonner, nous fortifiait dans l'espoir que, tôt ou tard, dans la vie tout s'arrange lorsqu'on n'en doute pas.

Or, nos réjouissances n'étaient pas bien coûteuses. Un petit bar de la rue Monsieur-le-Prince leur suffisait. Elles consistaient en cafés-crème et en croissants puis en alcools de fantaisie. Cette rue, que Barrès a célébrée du temps des brasseries, n'avait pas grand aspect. Des bistrots, des échoppes obscures, des hôtels, de médiocres maisons de tolérance s'y échelonnaient, de gauche à droite, et ses pavés humides, ses carreaux encrassés, ses devantures malpropres, y composaient, dans leur ensemble, un spectacle peu plaisant.

C'est dans cette rue, qu'amis des filles et des mégères qui les exploitent, nous nous rencontrions la nuit. Nous passions pour

d'exécrables clients. On nous faisait cependant bon accueil. On nous offrait à boire et la mère Charles, assise devant un brasero, nous racontait sa vie. En échange de chansons et d'histoires, le vin blanc, que nous partagions avec des chauffeurs de taxi, coulait à flots en ces lieux désolés, puis ces dames, qui nous savaient poètes, nous demandaient d'écrire des acrostiches pour elles quand ce n'était point quelquefois de longues lettres à des messieurs très bien.

« Mon chéri, dictions-nous en vidant des litres qu'aucun de nous, et pour cause, ne payait, je ne fais que penser à toi. Depuis que tu m'as prise... »

— Mesdames ! appelait la mère Charles.

Il pleuvait dehors à torrents. Le vent soufflait et nous, près de ces femmes qui parlaient sans arrêt des lundis chez Convert, où elles dansent, nous nous sentions engourdis et las. Une atmosphère épaisse régnait, entre les murs de plâtre, sous le gaz, qui brûlait au plafond et éclairait la pièce d'une lumière crue. Mais qu'importait ! nous étions à l'abri. Nous écoutions l'eau ruisseler et les vers de François Villon :

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit

nous emplissaient d'une morose et délectable langueur.

Dois-je l'avouer ? Nul autre endroit ne nous eût convenu davantage. Il résumait, dans son banal décor d'éventails, de divans, de glaces rayées, de guirlandes, de photos, un monde fort équivoque, nous aidait à le bien connaître et déjà, quoi que l'on puisse penser, à le dépeindre sous son vrai jour. Où serions-nous allés ? Nous n'avions guère le choix. Ici ou là, je veux dire : dans les brasseries ou ces étranges boutiques du Quartier, c'était le même milieu que nous eussions trouvé, à peu de choses près ! Nous condamnera-t-on ? Je ne m'en soucie point. Ma vie est faite et je n'ai pas le temps, même avec quelque effort, de rien regretter.

D'ailleurs, si la mère Charles nous obligeait, peut-être étions-nous quittes envers elle de la dépense qu'elle prenait à ses frais car, vers l'époque du jour de l'an, nous la remboursions largement de ses bons procédés. En effet, j'envoyais pour les fêtes ma carte – et mes souhaits – à des aînés illustres et les petits cartons qu'ils ne manquaient pas, à de rares exceptions, de m'adresser « avec leurs bien sincères remerciements », j'en faisais don à la mère Charles. Cette femme alors était aux anges. Elle ornait toutes les glaces de la maison de ces bostols de choix et prétendait – quand un client l'interrogeait – qu'elle connaissait parfaitement ces messieurs des Goncourt, par exemple, puisqu'ils répondaient à ses vœux.

Rue de l'Echaudé-Saint-Germain, où nous fréquentions également et entraînaient Mario Meunier, qui confessait et consolait les filles publiques, l'amour de la littérature nous avait fait nommer telle

maison le Mercure de France et sa propriétaire, Rachilde. Chez Rachilde, nous étions chez nous. L'excellente femme m'avait même réservé une chambre pour rédiger « mes poésies » et, quelquefois, une jeune personne, sous des voiles transparents, m'apportait une coupe de champagne pour provoquer l'inspiration. Ah ! que n'ai-je su profiter, dans le calme et la réflexion, d'une pareille hospitalité ! Que n'ai-je su convaincre Rachilde qu'un travail de poète ne se compte pas aux lignes et que dormir vaut mieux souvent qu'un labeur appliqué ! Elle n'en crut pas un mot et, de poète, passant à ses yeux pour un mauvais sujet, je cessai de l'intéresser et perdis tout prestige.

Heureusement, Mario Meunier avec ses cheveux longs, sa canne à pomme bleue de lapis, ses mains d'évêque et la grosse améthyste qu'il portait au doigt, entretenait dans la maison un goût pour les artistes. Il écrivait alors ce livre très noble, de haute philosophie, qui s'intitule : Pour s'asseoir au Foyer de la Maison des Dieux et plein de son sujet échangeait avec la patronne des pensées élevées. On ne parla bientôt plus que de Dieu au Mercure et certain habitué qui, sous des vêtements civils, cachait mal son état, pensa, à la conversation, qu'on l'avait découvert et déserta les lieux.

— Bah ! fit Rachilde, un de perdu, dix de retrouvés !

Il venait bien assez de monde sans ce pauvre homme inquiet dont les femmes avaient peur ! Des commerçants, des étudiants, des Arabes, des bourgeois, des ouvriers, un sacristain. Ce dernier, chaque fois, nous amusait beaucoup. Il attendait que « ces dames » fussent rangées autour de lui pour les contempler une à une et demander :

— Combien ?

— Mais, cinq francs.

— Ah ! soupirait-il profondément. Cinq francs, c'est cher... je ne les ai pas...

— Allons...

— Non, non, affirmait-il et, couvant du regard ces chairs nues qui lui incendiaient les sens, il murmurait : « Les belles filles ! Ah !... les belles filles. Elles sont superbes, tu sais... »

— Ben, décide-toi.

— Fais-moi un prix, demandait à voix basse le sacristain. Veux-tu deux francs ?

— Non. Cinq.

— Trois. Tiens ! je vais jusqu'à trois francs... Acceptes-tu ?

Mais Rachilde, courroucée, ripostait :

— Va-t'en au diable ! Tu n'auras pas mes femmes à moins d'une thune, grigou !... Allez !... Va-t'en ! Disparaissez !

Et l'homme qui n'attendait que ce moment pour déguerpier, en emportant sa vision délirante, descendait l'escalier quatre à quatre et courait dans les rues.



XI

Voilà qui, certainement, nous changeait de Montmartre où nos petites amies étaient plutôt des modèles et des mannequins que d'humbles filles, sans esprit et sans fantaisie. Celles-ci nous reposaient des autres. Elles étaient moins gênantes, moins tyranniques et, séjournant à peine quinze ou vingt jours dans les mêmes lieux, ne prétendaient pas s'imposer. A les voir, régulièrement, céder la place à de nouvelles venues, nous n'avions guère le temps de les trop bien connaître. Elles conservaient tout leur mystère et la vie qu'elles menaient hors de l'endroit où nous les approchions, était parfois si difficile à définir qu'en dépit de nos airs blasés nous en éprouvions une singulière et décevante curiosité.

Comment rien pénétrer, en effet, de l'existence de ces fausses créatures ? Elles attendaient qu'il fût deux heures du matin, bâillaient, écoutaient si dehors le taxi qui les venait prendre arrivait, puis, d'un bond, se sauvaient jusqu'au lendemain. Rue Mazarine, dans un débit mal fréquenté, certaines qui habitaient les hôtels du Quartier rejoignaient des chevaliers en casquette et en chandail et, quand elles nous voyaient, ne nous connaissaient plus. Ces messieurs nous dévisageaient puis, ricanant sans nous chercher chicane, buvaient et discutaient « le coup ». Entre eux et nous, il y avait leurs femmes. Ils le savaient, n'en étaient pas surpris mais, opposant un inflexible dédain aux marques de sympathie que nous pouvions leur adresser, ne se livraient jamais. Pourtant, au Café-bar de l'Ancienne-Comédie, le matin, au moment de l'apéritif, nous nous rencontrions d'habitude et quelquefois, avec la mère Charles, choquions nos verres contre les leurs. Ces messieurs étaient entre eux, alors, sans leurs épouses et, quoique peu portés à nous bien accueillir, acceptaient néanmoins de jouer au zanzi la tournée générale.

Ah ! ce café ! On y coudoyait tout ce que la rue de Buci compte de mauvais garçons, de patrons en pantoufles et munis du filet à provisions, de marchands de miroirs et de bagues, de filous, de revendeurs, de commissionnaires. Une clientèle paisible et pittoresque l'envahissait dès le petit matin. Que d'histoires j'y ai notées, de traits, de détails ! Il m'a fourni le plus rare échantillonnage de types qui soit au monde pour le besoin que j'en avais. Selon l'heure, des poètes, des rôdeurs, des mouchards, des acteurs y sirotaient la mominette et,

s'isolant d'une table à l'autre, arrangeaient leurs « combines ».

Au tabac, au café Mauguin, au bar qui forme l'angle de la rue de Seine, le choix était moins varié. Ici, des étudiants, de vieux rapins ; plus loin, de petites gens ; ailleurs, d'absurdes ivrognes, des mégères, des mendiants, par bandes, se groupant et se disputant. Qu'allions-nous comparer ? On respirait dans ces débits une écoeurante humidité. Les murs malpropres, le comptoir gras, le sol visqueux et semé de mégots étaient loin de nous attirer, tandis qu'au Café-bar de l'Ancienne-Comédie, où ces messieurs commençaient à midi la journée et toléraient notre présence autour du guéridon qu'ils s'étaient réservé, tout reluisait de la plus belle façon.

Le cas de la rue de Buci mérite d'être signalé, non point à cause des déplorables fréquentations que nous y entretenions mais de son atmosphère exceptionnelle et de son cadre où les héros d'André Salmon étaient encore présents et vivaient au grand jour. Nous admirions André Salmon. Il était célèbre. Poète, écrivain, critique d'art, ses dons nous confondaient. Quant à ses vêtements taillés dans des étoffes à gros carreaux et son petit chapeau fiché sur le haut de la tête, nul ne les eût portés comme lui dans Paris. Ils formaient son bagage d'esthète, son programme, sa très notable particularité et, près de Paul Fort tout en noir, opposaient à la théorie du vers libre des rythmes plus inédits. Cela se voyait aussitôt. Le poème coloré de Salmon, Salmon le promenait dans les brasseries du Quartier sur sa maigre personne, et tout ce qu'il disait ou exposait sous ces dehors peu ordinaires, était immédiatement colporté.

Ne récitons-nous pas de mémoire ces vers du Calumet sur le même endroit du Pont-Neuf où l'auteur les avait composés ?

Nous rentrions très tard, mêlant
Des vers purs à des chants obscènes
Et l'on s'asseyait sur un banc
Pour regarder rêver la Seine...

N'évoquions-nous pas Moréas, qui conduisait aux Halles ses disciples préférés ? Salmon avait écrit en lui adressant ses Fêtes :

Plus tard je connaîtrai le sort des vieux poètes
Que l'espoir de la palme, hélas ! ne soutient plus.
Je serai las, brisé, doigts gourds, bouche muette
Et pourtant glorieux de vous avoir connu.

Et nous l'en aimions davantage.

En effet, malgré l'apparence, nous étions dévoués à la poésie et la placions avant tout autre chose, n'ayant qu'elle pour nous soutenir et le clamant bien haut. Qu'importaient nos soucis d'argent ! Ils ne

faisaient que renforcer le sentiment profond qui nous guidait d'instinct vers Moréas, par exemple, ou Paul Fort, et commandait l'admiration. Mais n'anticipons pas. Je reviendrai sur le Prince des Poètes et ses mardis de La Closerie. Pour l'instant, demeurons rue de Buci, dans son désordre étrange où, quelquefois, des ivrognes nous prenaient à témoin de leurs maux et des joueurs de bonneteau nous voulaient enseigner le métier. Une négresse, devant qui nous parlions, dans un bar, du théâtre du Vieux-Colombier, s'approcha et nous dit, un soir :

— Surtout n'y allez pas. C'est un théâtre de protestants qui ont le cafard.

Qui était cette négresse ? Elle s'enivrait en compagnie d'une jeune personne en chandail rouge qui s'appelait Pépé-la-Panthère et vivait dans les bals. Chez Bouscatel, chez l'ancien père Lunette, rue de la Montagne, nous la rencontrions puis, comme elle avait été certainement mêlée aux avatars de la nouvelle peinture, elle chantait assise devant un saladier de vin chaud ces couplets écrits par Salmon :

Quand elle est rev'nue aux Beaux-Arts
Fatiguée de fair' le lézard
Prendre des leçons d'aquarelle,
Comme ell' voulait peindre des fleurs
Et qu'il lui fallait des couleurs,
J'ai vendu mes tableaux pour elle !

La bizarre créature ! Pépé-la-Panthère riait aux hommes, affirmait qu'elle était libre, et sachant aussi la chanson, reprenait le second couplet :

Elle était si gentille à voir
Quand ell' peignait les arbr's en noir
Que je l'appelais Raphaël... le...
Elle m'a tant vanté Corot
Que j'suis dégoûté d'Picasso,
J'ai changé ma manière pour elle !

— Bravo ! Pépé !

La négresse poursuivait :

Mais les copains de l'atelier
Lui ont fait bien vite oublier
La fidélité conjugale.
C'est un massier de chez Cormon
Qui l'a emm'née à Barbizon
Après une vadrouille aux Halles.

Enfin, Pépé et la négresse, joignant leurs voix, achevaient cette chanson baroque :

Et me voici triste, indigent,
Sans tableau, sans femm', sans argent,
Plongé dans la débîne extrême.
Pourtant il me reste à manger
Une ou deux couleurs sans danger,
Oubliées par celle que j'aime !

Un tonnerre d'applaudissements éclatait dans la salle. Les deux femmes saluaient, consommaient leur vin chaud et, tutoyant ces messieurs en casquette, se jetaient dans leurs bras pour danser une java.

Jamais nous n'avons su le nom de la négresse. Quant à Pépé, elle fut tuée boulevard Beaumarchais, avant la guerre, par un de ses danseurs peut-être qui, la voulant remettre dans le droit chemin, avait perdu son temps à la convaincre, ses espoirs et ses plus secrètes illusions. Pauvre Pépé ! Je la revois avec ses jupes courtes, son chandail, ses bottines vernies, ses cheveux blonds et son joli visage. Mal lui en a pris de ne dépendre d'aucun de ces messieurs. Elle donnait le mauvais exemple. Elle était trop portée à rire, à s'amuser, trop facile, trop différente des autres et je me souviendrai longtemps de l'espèce de satisfaction qu'éprouvèrent dans un bar plusieurs femmes de maison qui, apprenant cette mort par les journaux, déclarèrent :

— Une de moins !

Pépé tuée, son absence ne fit aucun vide rue de Buci ni dans les bals et personne ne s'en aperçut que nous, qui lui avions voué une sincère camaraderie. Elle tranchait sur ces filles machinales de la rue Monsieur-le-Prince par des façons que ces filles n'avaient point. Puis nous apprîmes qu'affiliée à l'ancienne bande des faux-monnayeurs du Luxembourg, la malheureuse Pépé avait parlé plus qu'il n'eût convenu de ses amis et que c'était la seule raison qui expliquât sa mort.

A l'époque, cette fameuse bande était sous les verrous mais il nous arrivait encore, dans certains bars, d'être abordés la nuit par de mystérieux personnages qui proposaient cinq louis contre quatre-vingts francs.

— A soixante-dix, nous disaient-ils pour nous tenter. Ben, tu n'veux pas ?

— Penses-tu !

Ils avaient dans les poches des boîtes d'allumettes qui contenaient, chacune, les cinq louis et aussitôt que l'un de nous faisait mine d'allumer sa pipe, les boîtes d'allumettes surgissaient instantanément et nous étaient tendues.

Un prince que je ne nommerai pas – il est mort et fort bravement à

la guerre – , était en butte à ces offres quotidiennes. Où qu'il allât, sa couleur très foncée et ses cheveux crépus attiraient à sa table les marchands de fausse monnaie. Ils le demandaient à l'hôtel, le poursuivaient, le harcelaient et, à la fin, pour une somme dérisoire, concluaient les affaires. Or le prince jetait aux cabinets ce dangereux argent et personne n'y pouvait rien dire quand une nuit un pauvre l'aborda.

— Non, répondit le prince qui était ivre, passe ton chemin.

— Allons, dix ronds... donne-les ! gémit le mendigot.

— Mais non.

— Pourquoi ?

— Parce que... fit le prince, je suis fauché... Regarde...

Et, retournant ses poches, il en fit choir des miettes de pain et de tabac, son mouchoir, un trousseau de clefs et par malheur une de ces maudites boîtes d'allumettes qui, heurtant le trottoir, s'entrouvrit et laissa échapper des pièces d'or.

— Ah ! s'exclama le pauvre.

Le prince eut beau se précipiter sur la boîte, l'autre l'avait ramassée et se sauvait à toutes jambes.

— Rends-la, criait le prince. Arrête... Mais arrête...

Il prit le pas de course derrière le bougre quand les agents attirés par l'esclandre se mirent de la partie. Ils empoignèrent les délinquants, les conduisirent au poste où, fouillant brutalement le voleur, un louis tomba par terre, se brisa. Les faux louis étaient en verre. Et le prince fut bouclé.

Est-ce pour cette raison, rue de Buci, qu'à chaque pièce d'or, les patrons tiraient de leur tiroir un marteau gigantesque ? Il n'en faut pas douter. D'une pareille clientèle, on pouvait tout attendre. Des poètes comme des autres car nous avons coutume alors de nous tenir près de la porte sur une jambe, guettant l'instant propice pour nous sauver sans payer.

Le personnage le plus étrange de cette étrange rue était assurément notre ami Claudien dont j'ai déjà parlé. Il habitait l'hôtel Jeanne d'Arc. Or Claudien, par décence ou paresse, avait horreur de nos fuites éperdues pour un verre de trois sous. Il faisait marquer à son compte la dépense puis, toujours olympien, errait dans le quartier en quête d'une aventure. Familier du prince nègre que sa bonne foi avait fini par justifier aux yeux de la police, on le voyait se promener jusqu'au jour en sa noble compagnie. Le plus souvent pourtant c'est avec Mario Meunier et moi que Claudien passait les nuits. Son monocle étonnait les poisses des petits bars. Sa conversation les intriguait et il n'était pas quelquefois jusqu'au bon Mario qui ne le prît pour Satan en personne, après avoir trop bu. Pourquoi pas ? Ce pseudonyme de Claudien était déjà assez bien équivoque. Quoi, Claudien ? Lequel ?

Mario en demeurait béant se demandait avec angoisse s'il rêvait et tout à coup se penchant à mon bras, confiait :

— Oui, le diable... C'est le diable !

Mario n'avait pas tort. Ce calme, cette indolence chez Claudien et je ne sais quoi d'inconnu, de lointain, d'indéfinissable dans son regard jaune et luisant, lui prêtaient une allure singulière. Il se tenait très droit, un peu d'oblique, se dandinait légèrement en marchant et sa barbe dans l'obscurité, comme ses yeux, rayonnait d'une vague lueur phosphorescente du plus troublant effet... Claudien se mettait quelquefois dans des rages soudaines dont nous cherchions en vain la raison. S'il n'était pas le diable, il devait être, le soir, après minuit, de ses intimes, car alors rien ne lui arrivait que de rare et de stupéfiant. Les filles qu'il fréquentait, en connaisseur, éprouvaient près de lui d'inexprimables terreurs. Cependant c'était, au matin, dans sa chambre qu'elles se réfugiaient. Toutes les filles. Les plus abjectes. Les plus innocentes. Elles grimpaient ses étages, poussaient la porte et, sans un mot, se couchaient dans le lit ou par terre puis, pêle-mêle, s'endormaient.

Qui n'a pas vu Claudien, nu, dans son « tub », entouré de ces pâles créatures dont certaines sortaient de prison et se disaient traquées par leurs amis ou la police, n'a rien vu. Au contraire. On eût juré qu'il se repaissait froidement de leurs maux et prenait un cruel plaisir, par ses questions, à les tourmenter. Sa force d'attraction était égale à une force, plus obscure, de répulsion et d'inquiétude. Tantôt l'une, tantôt l'autre l'emportait. Jamais les deux ne se manifestaient ensemble. Le jour, c'était un effroi douloureux qu'il inspirait à ses chétives amies et, la nuit, un sentiment qui n'avait pas de nom. Je n'invente point. Très détaché, avec cela, des contingences, l'auteur de Labyrinthes se montrait d'ordinaire envers quelques amis l'homme le plus droit et le plus sûr. Mais d'où tirait-il cette voix perçante, ces cris, ces enthousiasmes mesurés ? Un spectacle, entre tous, l'obsédait : celui, boulevard de la Chapelle, derrière les grilles, du hall sombre et des rails de la gare du Nord où les épaisses fumées des trains, les fanaux, les feux bleus, blancs, verts et rouges se correspondent tragiquement. L'arche en fer du métro, sonore, retentissante, l'obligeant à élever le ton, Claudien criait alors, très haut, devant ce paysage mouvant et désolé, le goût amer qui l'inspirait. Et, immobiles, nous l'écoutions. Nous nous sentions poussés vers cet abîme aux rails brillants, aux vapeurs blêmes, aux lumières innombrables, jusqu'au vertige qui, petit à petit, nous gagnait.

Sur ce décor, Claudien a certainement écrit les pages les plus aiguës qui soient. Il y couve un feu sourd, sans ardeur ni colère, monotone comme l'enfer et plus aride au cœur et desséchant qu'on ne le peut imaginer. Avez-vous lu dans Labyrinthes cet autre poème qui débute

par ces mots :

Dans cette petite chambre que chauffe d'une ardeur sèche une grille de houille, presque tout le jour il rêve obscurément de supplices. Seul, il s'enfonce dans sa rêverie, remâche ses désirs, parents, croirait-il, de la flamme noirâtre et de l'horrible odeur du charbon qui brûle...

et contient cet aveu désespéré :

Un monde imaginaire et mal défini se constitue ainsi tout autour de lui, monde dont il est le centre et dont la racine est cet instinct mauvais qu'il porte en son âme, approuvé en silence par le feu obscur et fétide, son seul compagnon.

Le feu. Toujours le feu. Quelle hantise ! Elle le devait torturer en secret, dans cette chambre basse où je le vois, couché sur mon divan. C'était ma propre chambre, rue Visconti. Je la lui avais cédée, après que le goût du suicide m'y eût à ce point envahi que je dus la quitter.

Sise, au demi-étage, à droite, dans les communs d'une antique demeure humide aux dalles polies et usées par le temps, un corridor étroit menait à cette chambre. En face, sur le palier, deux agents dont les heures de service se succédaient, me servaient de voisins ainsi qu'à gauche une très ancienne domestique occupée à mourir. Il y avait toujours un agent qui ronflait près de moi et cette vieille femme dont j'entendais, le matin et le soir, les roulettes du fauteuil grincer sur le parquet. De la rue, resserrée entre ses maisons grises dont l'une était celle de Racine et l'autre l'imprimerie très connue de Balzac, aucune rumeur ne s'élevait. Ni bruit, ni mouvement. Les voitures ne s'y engageaient, au pas lent d'un cheval, qu'à intervalles lointains et, la nuit, l'allumeur de réverbères était le seul, avec le très joyeux baron Maxzen, qui donnât signe de vie.

Mais le baron, lui, fréquemment, faisait un tel vacarme qu'il ameutait la rue entière.



XII

Comprendra-t-on que, le milieu aidant et cette poisseuse humidité, sœur anonyme de la misère, nous vécûmes, de ce côté de l'eau, des jours extravagants ? Plus qu'à Montmartre, l'illusion d'une grande ville maritime, avec ses louches estaminets, ses bâtisses d'angle aux hautes proues, sa pègre, son brouillard, ses maisons closes, nous guettait, à chaque pas. C'était de véritables et stridents grognements de sirène que le vent quelquefois nous apportait et le grand souffle mou et plein d'une odeur fade qui montait de la Seine.

A Montmartre, les hurlements des trains des deux gares de l'Est et du Nord nous arrivaient et, éveillant je ne sais quel sourd pressentiment, nous empêchaient de nous amuser franchement.

La plupart des voyageurs attardés au Lapin Agile, qui était une salle d'attente de première classe, a écrit Mac Orlan, avaient fait leur service à Nancy. Montmartre et Nancy tenaient chacun un bout du fil téléphonique. C'est ce qui explique pourquoi peu d'hommes parmi nous furent surpris de se retrouver à Dongermain, près de Toul, en août 1914.

Rue de l'Hirondelle, chez Hubert, La Bolée – cette réplique du Lapin Agile – offrait plus d'inconnu. La clientèle, composée d'anarchistes, de rôdeurs, d'étudiants, de chansonniers, de drôles, de trottins et de pauvresses, y festoyait à bon marché, non point comme dans une salle d'attente de 1^{re} classe, mais de 3^e, parmi des papiers gras, de la charcuterie et des pichets de cidre. Entre d'énormes murs blanchis à la chaux, des tonneaux, des banquettes défoncées, des bancs, des tables boiteuses formaient tout le décor. A deux pas de la Seine, que l'on gagnait par l'étroit et puant couloir de la rue Gît-le-Cœur, le porche du brave Hubert s'ouvrait pareil à quelque asile de nuit où la canaille bâfrait et s'enivrait.

Il y avait toujours céans de blêmes individus, des filles errantes, des poètes et ce douteux petit vieillard qu'une femme de mauvaise vie avait hideusement mutilé dans l'intention de le punir par où il avait péché. Un agneau qui broutait des mégots épars sur le carreau, se nourrissant de sciure de bois et ne dédaignant pas le piccolo, était attaché à l'établissement, ainsi que plusieurs chiens de chasse

efflanqués et mélancoliques. Que ne rencontrait-on pas chez Hubert ! Il avait fait graver dans la pierre, sur un mur, la liste des habitants et les Américains qui fréquemment venaient, flanqués d'un guide, visiter son débit, lisaient sous l'inscription :

Icy se sont assis

des noms assemblés pour la gloire du patron parmi lesquels en compagnie des frères Tharaud, de Jacques Dyssord, je figurais entre François Villon et Jean Lorrain. N'est-ce point à l'honneur d'Hubert ? Il aimait les poètes, leur faisait place à table et, résolu à tout pour eux, leur avançait en cachette de l'argent. Grand, robuste, sympathique, encore jeune, toujours d'attaque, cet homme que nous nommions Hubert le Magnanime a dignement mérité des Lettres françaises contemporaines. Elles étaient son orgueil et la petite ardoise sur laquelle il marquait à la craie nos comptes, il la cachait dès qu'un client qu'il ne connaissait pas avait l'air de s'en approcher.

— Est-ce qu'on sait ? disait-il. Suffirait d'un critique dans les journaux pour détruire vos réputations...

Puis justement dégoûté des critiques, il effaçait les comptes inscrits sur cette ardoise et nous n'en parlions plus.

Jacques Dyssord, qui m'avait introduit chez ce surprenant cabaretier coiffé d'une vaste casquette à pont et vêtu d'une blouse de maraîcher, n'ignorait point l'homme qu'il était. Aussi lui dédia-t-il cette pièce de vers :

Pour célébrer l'honnête cabaret de la Bolée, sis rue de l'Hirondelle, jouxte la rue Gît-le-Cœur et dire le los de son bon maître :

Vous tous qu'oncques ne vit la marâtre Sorbonne
A la tête pelée et au téton désert,
Qui, rêvant de Thaïs, couchez avec sa bonne,
 Escholiers du courant d'air ;
Maîtres en l'art subtil mais combien illusoire,
De maquiller la brème et de piper les dés,
Prodiges inventeurs, encor qu'après Gringoire,
 Du breveté Système D.

Le grand cœur de Villon et celui de Verlaine
Gisent en cet endroit, jouxte où gisait le cœur.
Venez-y donc, vêtus de soie ou de futaine
 Laissés-pour-compte des tailleurs.

Et venez-y aussi costumés de drap Joffre,
O poilus de tout poil sauf du poil à la main

Car c'est votre tournée et c'est Hubert qui l'offre.
Vous l'offrirez demain...

Sur les tonneaux épars, lampez d'amples rasades
D'un cidre que, païen, il n'a point baptisé
Durant qu'un calvados qu'il estime moins fade,
Humecte son gosier blasé.

La ribaude aux seins durs et aux fesses grenues
N'y rencontre jamais cette « femme aux bijoux »
Don't le refrain prétend « qu'elle nous rendra fous »
Avec des mines ingénues.

Mimi Pinson y vient, la dernière Mimi
Que guette Millandy au coin d'une romance,
Elle y chante parfois des airs très vieille France
Au vieux Pépère son ami.

Pépère est le patron de ce lieu débonnaire.
Il se couche fort tard mais il se lève tôt.
Philosophe toujours, joyeux drille naguère,
Il met parfois la poule au pot.

Que Dieu l'ait en sa digne et sa benoîte garde
Ainsi que notre Sainte Dame de Montretout
Et qu'entre la salière et le pot à moutarde,
Il prospère longtemps pour nous !

Datés de septembre 1915, ces vers qui attendrirent Hubert au point qu'il les colla sur un panneau de bois et les accrocha bien en vue, sont un gage de notre amitié pour ce plaisant brave homme. Mais, hélas ! il ne s'enrichissait guère dans son commerce où l'on payait avec des rimes. Aussi, durant un temps, plutôt que de fermer ses portes et couper le crédit aux artistes qui en avaient besoin, Hubert, après minuit, quittait sournoisement son gîte et s'employait aux Halles comme débardeur. Il gagnait sa journée et la nôtre, sans le dire, et nous pouvions ensuite le retrouver, verre en main, qui offrait une tournée.

On n'a pas été juste envers Hubert ; on l'a trop pris pour un farceur quand il était d'abord un parfait philanthrope et un joyeux vivant. Il s'endettait pour nous, partageait sa soupe avec de pauvres bougres, les traitait comme des princes puis, étonné de leur obstination, leur donnait quarante sous pour aller s'égayer en face.

Là, dans une atmosphère de basse prostitution, sous un plafond d'où

l'eau suintait, une sorte de salle commune entrebâillait sa lourde porte. Une lanterne au feu rose, baroque, en fer forgé, la surmontait. Et des femmes qui toussaient et tenaient leurs peignoirs fermés, à cause du froid, y attendaient des mariniers, des égoutiers, de chétifs fonctionnaires qui payaient le vin blanc. Ah ! qu'il fallait prendre garde, la nuit, en quittant La Bolée, de ne point échouer dans cette affreuse maison ! Sur le seuil, une matrone nous appelait, nous tirait par la manche et, une fois dedans, la stupeur nous clouant sur place, nous assistions à des spectacles si lamentables qu'ils nous hallucinaient. Près du comptoir, un esthète à lunettes, transi, blême, d'une maigreur squelettique, bramait :

J'écoute au lupanar la mazurka fervente
S'explorer tendrement sur les civilisés
Que le rythme et le rêve ont dévirilisés
Et qui, devant la mort, pâlisent d'épouvante.

Il y avait également dans cet endroit maudit un chien Terre-Neuve à qui d'énigmatiques gentlemen faisaient porter une consommation. Le chien buvait et l'impression que nous ressentions parmi ces femmes inertes et maquillées, ce chien, les cloisons gondolées par une humidité gluante et les miroirs lépreux, rayés et sans éclats, nous glaçait jusqu'aux os.

S'il existe quelque part, au monde, dans les ports, des quartiers réservés à la perversité humaine, qui passent l'ignominie de ceux qui avoisinent la Seine et s'étendent autour de la rue Mazarine, où sont-ils ? Je voudrais les connaître et faire la différence car, rue de l'Hirondelle, je ne crois pas exagérer en disant qu'on n'eût ailleurs guère trouvé mieux. Les soirs d'hiver, surtout, quand le vent souffle et promène par les airs une pluie mêlée de neige et les cris durs des remorqueurs, point n'était besoin de croiser, par les rues, des marins en bordée pour chérir l'aventure. Elle était là, parée, dans des boutiques, vous attendant. Près du poste de police de la rue de la Huchette où, dans la perspective étroite d'une trouée, des mâts et des fumées se dressent et se balancent sur l'eau, plusieurs de ces débits étaient discrètement entrouverts. Qui les a fréquentés en conserve pour la vie une atroce sensation.

Ici, dans le faux luxe des guirlandes, des poupées et du gaz, derrière de hautes vitres dépolies où se profilaient les ombres, des filles vêtues de kimonos et les cheveux tirés à la chinoise, s'empressaient autour des buveurs. Là, c'était d'épaisses servantes ou une vague créature assise dans sa logette et nue sous des lainages. Plus loin, des mulâtresses, des fillettes de Belleville ou de Vaugirard, de vieilles femmes vous faisaient signe, qui des fenêtres aux rideaux de couleur,

qui des petites échoppes transformées en buvettes et leurs « Pssst ! » par les rues désertes se prolongeaient comme l'appel, dans les rêves, d'un impossible amour.

On pouvait, avant la guerre, compter une vingtaine de ces mauvais lieux, sans les hôtels et les chambres d'où les filles, le nez dans les carreaux, épiaient les passants et, au centre, près du commissariat au drapeau délavé par la pluie, un bal qui se prétendait de famille, où nous allions danser. Avec Claudien et Mario Meunier, M. Bouscatel, propriétaire du bal, me recevait en grande pompe et, pour nous mieux charmer, empoignait sa musette dont il jouait magistralement. Aux sons plaintifs de l'instrument, les couples s'unissaient et glissaient. Nous les suivions des yeux, saisis par un air nasillard de java et, peu à peu, grisés par une ivresse très spéciale, nous levions l'ancre après mille politesses. C'était un bal très calme, trop calme que celui de M. Bouscatel. Il donnait de plain-pied sur la rue et ses clients étaient pour la plupart de modestes ouvrières, de petits employés, des militaires et des commis. Qu'il nous changeait, par sa placidité, des boîtes voisines où d'autres couples très assortis s'étreignaient sauvagement comme des bêtes, et vous dévisageaient au passage d'un regard méprisant ! Ici, c'était les yeux baissés que les danseuses s'abandonnaient à leur plaisir. Elles n'avaient que de bonnes manières et pas une seule fois nous n'entendîmes quelqu'un se disputer à leur sujet.

Or ce bal, précisément à cause de son atmosphère si paisible, nous attirait médiocrement. Nous lui préférions, rue des Carmes, l'arrière-boutique enfumée d'un bistrot où, à tout bout de champ, pour de stupides rivalités, des querelles éclataient. Le vin rouge répandu sur les tables, l'éclairage sourd et parcimonieux, prêtaient à ce bastringue un caractère intense et quand, de sa voix résonnante, l'accordéon entamait les premières notes bien rythmées d'une valse, nous nous sentions portés et soulevés par lui.

Le plus célèbre pourtant de ces lieux où l'on danse était situé, rue de la Montagne-Sainte-Genève, en face de la petite crèmerie où j'avais pris autrefois mes repas. C'était le bal Vachier. On pénétrait d'abord dans une salle où, trônant au comptoir, le patron surveillait ces messieurs-dames et les autorisait ou non à poursuivre leur chemin. Il fallait être bien mis pour avoir droit d'entrer. Une pancarte accrochée près d'un étroit boyau par où l'on accédait au « guinche » l'affirmait. En grosses lettres moulées, d'une écriture de scribe, on lisait : La tenue est de rigueur et je dois dire que M. Vachier père se faisait respecter. Son fils, Milo, jouait alors chez lui dans la petite tribune des musiciens. C'était un as. Il tirait de l'accordéon une telle musique que les femmes se pâmaient et se sentaient mourir. Des tables fixées au sol, des bancs entouraient un parquet brillant et, entre deux colonnes de fonte, au bout d'un fil, une seconde pancarte était fixée

réglementant les us et coutumes de l'endroit. Il y avait des nuits, dans ce bastringue tenu comme pas un, où tout semblait réglé par quelque protocole et d'autres nuits où, sans qu'on y prît garde, les revolvers partaient tout seuls et nous obligeaient, hommes et femmes, à nous mettre à l'abri sous les tables. Qui donc avait tiré ? C'était là le secret de ce bal. Tout y était méticuleusement géré et brusquement des batailles acharnées s'y livraient et s'y déroulaient dans le sang.

*

Pourquoi ne puis-je, en écrivant ces lignes, m'interdire d'évoquer le souvenir de mon ami Jean Pellerin ? Il ne fréquentait pas ces guinches. Il les avait en horreur. Mais malgré moi, rue de la Montagne-Sainte-Genève, je me retrouvais à Grenoble où, dans la rue Saint-Jacques, les brasseries à femmes étaient mes lieux de prédilection. Jean Pellerin habitait, au-dessus du Criterion, cette même rue. Un morne corridor conduisait à d'obscurs escaliers. On les montait dans les ténèbres, la main tâtant les murs, puis, quand la porte de l'étage s'ouvrait, tout s'éclairait et Jean Pellerin, tenant très haut une lampe, m'accueillait joyeusement.

En ce temps-là, sous l'uniforme de secrétaire d'état-major, c'était un grand garçon que Jean Pellerin, étroit de tout le corps et qui ne s'asseyait jamais sans replier une de ses maigres jambes sous l'autre, comme par pudeur d'être si long. Et il vous regardait alors en face, il souriait, il allumait une cigarette et ne semblait avoir de coquetterie avouée que pour ses mains très fines et très soignées qui, jusque dans la paperasserie militaire, prolongeaient un souci d'élégance, de netteté, et de grâce naturelle. Dès qu'on connaissait l'homme, on le retrouvait dans son écriture. Elle vous parlait ; elle accusait la ressemblance, la soulignait profondément et quand je relis aujourd'hui *Le Bouquet inutile* qu'on publia après sa mort, c'est sa grande écriture fleurie et désinvolte que je trouve dans ces vers :

Le premier frisson du matin.

Une cloche qui tinte.

Le songe est mort. Le feu s'éteint.

La lampe s'est éteinte.

Hélas ! ces jeunes mains — qui ne rédigeaient point (même en 1909) que des bordereaux de service — ont pour toujours cessé de tracer, ligne à ligne, ces phrases claires et ces strophes qu'entre toutes leur auteur s'appliquait à nourrir d'une cadence qu'il portait à la perfection ! Déjà, de courts poèmes soigneusement recopiés sur un mince cahier d'écolier affirmaient quel amour et quelle singulière

connaissance de son art possédait Pellerin. Nous nous soumettions nos premières pages. Nous ébauchions d'immenses projets. Que sais-je ! Notre seule ambition était d'avoir chaque jour des vers nouveaux à nous communiquer, un livre que l'autre n'avait pas lu, une anecdote qu'il ignorait. Temps charmant, malgré la caserne où je jouais au militaire et les difficultés que nous trouvions à nous faire imprimer ! Cela nous décida à fonder une revue. Elle vit le jour. Je me souviens que Jean Pellerin m'en remit les épreuves dans les prisons du 2^e d'artillerie où je n'étais point mal.

Je l'y fus voir, a rapporté dans *Le Divan* la mystérieuse Eve Arrighi que Jean connaissait bien, et chaque jour, je revins à la caserne où Francis Carco purgeait sa peine. Il ne manquait pas de visiteurs et si le parloir des prisonniers au 2^e d'artillerie nous était un salon peu confortable, en retour que d'amis, que d'empressement ! Il y avait là, porteur de cigarettes et de livres, le bon poète Maurice Morel, la belle madame Paule L., Jean Pellerin, une demoiselle à la croupe audacieuse que l'on appelait Lily et tant d'autres, dévoués. Sous le treillis, notre garçon avait bonne mine. Il riait. Il récitait des vers. Jamais je ne le trouvais découragé ; pas une fois il ne regretta son escapade, ne laissa échapper une plainte. Chères causeries, limitées par les rigueurs de l'autorité ! Sorti de prison, Carco fut envoyé à Briançon en disgrâce.

Mais revenons à cette fameuse revue, *Les Petites Feuilles*. Elle n'eut qu'un seul, et aujourd'hui très rare, numéro.

Plus tard, quand Jean Pellerin vint à Paris et logea d'abord rue Réaumur avant d'occuper vers Montmartre un appartement qui ne fut de tout temps meublé que d'un lit, d'une table, de trois chaises, d'une berceuse et d'un nombre incalculable de caisses de livres, il demeura le même. Il écrivait des vers légers où il se montrait sans artifice, insoucieux de vains succès, prompt à se moquer de lui-même et pirouettant, pour son plaisir, au gré d'une aimable fantaisie.

Je ne me suis pas fait la tête de Musset

déclarait-il.

Je tartine des vers, je prépare un essai,
J'ai le quart d'un roman, à sécher, dans l'armoire.
Mais que sont vos baisers, ô filles de Mémoire !
Vous entendre dicter des mots après des mots !
Triste jeu...

Cette ironie devait bientôt prendre un ton moins enjoué. Au contact

de la vie, dans la nécessité où il était de gagner, comme les autres, son bifteck, le poète apprit vite qu'il n'est pas suffisant, au monde, d'avoir le culte des beaux vers. Jean Pellerin sut se prêter aux circonstances. Sa plume ne pêcha plus dans l'encrier ces rimes impertinentes qu'elle y trouvait toujours mais, inlassablement, des mots et des mots qui finissaient par faire les lignes d'un écho ou celles d'un article de journal et qui étaient payées. Jusqu'à la guerre, il signa, dans les feuilles des « soirées parisiennes », des contes, des notes, des interviews. Cela lui prenait tout son temps mais je savais qu'après minuit, le brillant chroniqueur renonçait à la gloire des salles de rédaction pour se livrer à son démon.

Qu'aurait-il fait de mieux ? Jean Pellerin était d'abord poète et ne vivait que pour la poésie. Que de fois l'ai-je surpris à relire Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Rimbaud, Lautréamont, Guérin, Apollinaire, Jean-Marc Bernard, Toulet, Allard, Tristan Derème ! Il envoyait ses vers à de petites revues, n'en parlait à personne et nourrissait secrètement l'intention de réunir en volume ces stances exquises et désabusées que je n'étais pas seul à admirer.

Hélas ! Jean Pellerin n'aura pas vu de son vivant paraître ce livre auquel il donnait tant de soins ! La Romance du Retour ne contient qu'un poème, qu'un beau, qu'un déchirant poème. Les autres, dispersés dans de modestes publications, attendaient qu'on les rassemblât.

Il a fallu sa mort pour que, réalisant enfin l'ambition de Jean Pellerin, j'entreprisse à sa place d'offrir au grand public l'œuvre qu'il nous a laissée. Puisse-t-elle conserver longtemps ses couleurs diaprées, son arôme, son arrangement fier et tendre. Ce n'est point un bouquet de fête, cueilli dans un parterre bourgeois, mais un de ces bouquets que, seuls, achètent les camarades près d'un cimetière pour en orner une tombe devant laquelle ils se découvrent. Humbles fleurs, quoique brillantes et délicatement choisies, les vers de Jean Pellerin sont de ceux que l'on n'oublie guère après qu'on les a lus. Ils ont l'accent de la jeunesse, de sa jeunesse blessée par bien des abandons, de sa jeunesse toujours vivante, même si elle se désole à compter ce qui reste, après de longues années, des amours et des trahisons.

Ce n'est pas moi, c'est lui qui a écrit :

Aujourd'hui je reviens et tel
Qu'hier. La cloche sonne.
La même cloche au même hôtel.
Je ne revois personne.

Ah ! pourtant s'il pouvait revenir, comme il serait ému d'entendre tant d'admirateurs l'appeler par son nom !



XIII

Si Montmartre avait ses cabarets et le Quartier les siens, les cafés littéraires étaient plus nombreux boulevard Saint-Michel que boulevard de Clichy. Ils sont d'ailleurs restés célèbres car, au lieu d'un Bruant qui demeure, quoi qu'on dise, une véritable figure, Verlaine et son génie, Rimbaud, Moréas, Paul Fort, Apollinaire ont laissé sur la rive gauche des souvenirs qui ne périront pas. Il ne manque au Quartier que des peintres à opposer à Lautrec, Degas, Picasso, Utrillo pour égaler Montmartre, mais Matisse habite encore quai Saint-Michel, Dunoyer de Segonzac et Derain, la même maison, rue Bonaparte, et Marquet, qui notait sur ses toiles l'eau et le ciel plombés du petit bras mort de la Seine, les fumées et les remorqueurs, est un artiste de qualité. Tenterons-nous un rapprochement ? Il n'est pas nécessaire. Toutefois si Montmartre l'emporte par son élément pittoresque, le Quartier peut se réclamer d'un caractère plus accusé, quoique au début il n'y paraisse point.

Je suis arrivé au Vachette juste à temps pour connaître Moréas et l'entendre siffloter sans répondre lorsqu'un maladroit lui parlait de l'Académie. Malgré ses moustaches teintes, il avait fière allure et ses propos, pour insolents qu'ils fussent, étaient marqués d'un étonnant bon sens. Aux jeunes gens qui l'entouraient, dans la salle encombrée du Vachette, il déclarait :

« Appuyez-vous fortement sur les principes. »

Puis, lissant ses moustaches et assujettissant avec autorité son monocle, il ajoutait :

« Ils finiront bien par fléchir ! »

Nous le redoutions comme la peste tellement à de certains moments, son verbe dénonçait, avec verdeur, ses rancœurs et ses déceptions.

Quelle que fût l'heure, portant beau, parfois ivre, Jean Moréas traînait à sa suite les jeunes gens du quartier. Il aimait la jeunesse, les femmes, leur adressait des compliments charmants ou des vers qu'il improvisait comme ceux-ci, destinés à Marie Laurencin :

Qu'elle rie,
Et Marie
Laurencin
L'or enceint

Dans ses belles
Prunelles.

Grand Moréas ! Après lui, désertant le Vachette qui devint un établissement de crédit où j'ai touché plus tard, beaucoup plus tard, mon premier chèque et, remontant le fameux Boul'Mich, La Closerie des Lilas nous réunit aux côtés de Paul Fort, le mardi, dans un tohubohu indescriptible et les cris des poètes. Ce fut une belle époque. On buvait. On se disputait. On passait sournoisement ses soucoupes au voisin et sans vergogne aucune, bondissant à pieds joints au beau milieu d'une discussion, on prenait aussitôt parti...

Les longs cheveux de Paul Fort, son sombrero, sa cravate noire, sa petite veste boutonnée jusqu'en haut, tranchaient par leur simplicité sur les ornements de couleurs que des femmes de tout rang et des Suédois, des Russes, des Espagnols, racolés au hasard, étalaient sous nos yeux. Flanqué du bon géant Diriks et du poète Napoléon Roinard, Paul Fort racontait des histoires. Il riait, il chantait, il vidait son verre et, spontané comme un enfant, embrassait à la ronde ses amis. C'était plaisir de le trouver sans cesse de bonne humeur, vous accueillant à bras ouverts, vous faisant fête. Tour à tour bucolique, idyllique, familial, gaulois, plein d'invention, de verve, de fantaisie, Paul Fort, de sa petite voix qui blésait un peu, nous enchantait. Son regard, vous scrutant jusqu'à l'âme et vous communiquant le feu qui l'habitait, accompagnait toutes ses paroles d'une alerte griserie.

Il faut avoir entendu le Prince des Poètes improviser, vers minuit, dans son royaume de La Closerie des Lilas, des ballades qu'il ne notait point, comme font à l'ordinaire tant de poétailons inquiets de ne rien perdre, pour savoir quelle richesse il possédait et distribuait sans compter. Il n'était pas qu'un homme et « très curieux », mais l'inspiration faite homme et s'ébattant pour l'émerveillement des cœurs les plus fermés. Dans la rue, sous les becs de gaz ou la lune,

Comme un œuf dansant sur un jet d'eau

il ne cessait de dérouler ses chants puis nous poussait soudain dans des débits obscurs que sa présence illuminait.

L'escortant, les collaborateurs de la revue Vers et Prose, qu'il dirigeait, lui donnaient la réplique. C'était Salmon au profil anguleux, Guillaume Apollinaire, Guy Charles-Cros, Louis Mandin, Alexandre Mercereau, Fuss-Amoré qui s'égayait de tout, l'ami Tancrede de Visan, Bersaucourt, Max Jacob, Gazanion, et des peintres, des boxeurs, des critiques, des mendiants qui, pareils aux fauves de la légende, suivaient Orphée et trinquaient avec lui.

Je me souviens qu'à son troisième enfant, le bon poète et essayiste Tancrede de Visan m'étant venu faire part de cet heureux événement,

nous l'arrosâmes deux jours durant jusqu'au mardi où, délirants, nous rencontrâmes Paul Fort sur le boulevard Montparnasse. Visan voulait rentrer. Mais il eut l'imprudence de laisser voir les quelques derniers louis qu'il avait encore dans la poche et Paul Fort s'en saisit.

— On va les boire, dit joyeusement le Prince... Tous... Tous.

Il était tard. Un bistrot – il en est toujours, même aux heures les plus insolites – nous accueillit pêle-mêle et la fête continua. Ce bistrot, long couloir entre des glaces, des banquettes et des tables de marbre, qui se nommait je crois A la Ville de Dreux, nous contint à grand'peine tant nous étions surexcités. N'importe. Les libations commencèrent et un affreux concert de voix fort éloquentes s'éleva cependant que, pour ajouter au tumulte, les plus ivres de la bande brisaient les verres et montaient sur les chaises.

Qu'arriva-t-il alors ? Je ne sais, mais j'étais certainement au nombre de ces bruyants ivrognes, car il me semble me rappeler, au moment où la beuverie passait les bornes, avoir fait un scandale parce que quelqu'un venait de « débiner » Rimbaud. Toucher à ce poète, je ne l'eusse pas permis. Aussi s'ensuivit-il une bagarre magnifique au cours de laquelle un boxeur de la suite du Prince m'assomma littéralement et me jeta dehors. Triste aventure ! Couché sur le trottoir, les yeux pochés, la cheville droite démise, je repris peu à peu mes sens pour crier encore :

— Vive Rimbaud ! et voir Paul Fort, les mains posées fraternellement sur mon front, rire et se lamenter.

— Rimbaud ?

— Oui, vive Rimbaud !

Cette fois, c'était un agent qui, ne comprenant goutte à mon enthousiasme, me pria de vouloir circuler.

— Allons, fit-il, plus vite que ça.

Et, comme je n'obtempérais pas à son ordre, il héla un second gardien et me traîna, hurlant, au poste. Du poste, toujours hurlant, on me mena à l'hôpital où un interne dut me soigner, puis le lendemain, mes chaussures à la main, je me retrouvai dans un fiacre qui, cahin-caha, m'emporta.

— Arrête ! criais-je tous les trente mètres au collignon. Il n'y a pas un bar par là !

L'homme sautait de son siège, allait quérir deux pernods que nous buvions à la portière paisiblement, et fouette cocher ! jusqu'au suivant. On pense dans quel état nous fûmes bientôt, le cocher gagné à la cause de Rimbaud puisqu'il buvait gratis et moi, ravi de l'avoir convaincu sans qu'il m'eût brisé l'autre jambe. Cet homme était bien né. Arrêtant son cheval à ma porte, il refusa d'accepter un centime pour la course et, me hissant sur ses épaules, me monta jusque dans ma chambre à l'amusement des badauds.

Neuf fois sur dix s'achevaient de la sorte, à l'époque, la plupart des agapes littéraires. C'était notre façon de témoigner notre admiration à des poètes qui avaient fait de leur temps beaucoup mieux et de nous attirer le lendemain, dans le quartier, la considération et l'estime générales. Mais je mis, cette fois-là, plus d'un mois à pouvoir me servir de mon pied.

Je me revois, une autre nuit, dans un taxi avec Rachilde qui, désolée de mon état, paya le chauffeur pour qu'il me conduisît chez moi.

— Non. Au Pascal, indiquai-je, dès que Rachilde fut descendue.

Là encore, ma tenue manqua probablement de dignité puisque, pris de dégoût, le patron me coucha dans une petite salle et me fit, au matin, accompagner par le chasseur. Je dormis deux jours et deux nuits comme une brute et, m'éveillant enfin, je me sentis l'oreille si douloureuse qu'y portant aussitôt la main, je ramenai un morceau de papier soigneusement plié en quatre et enfoncé jusqu'au tympan.

Il y avait sur ce papier :

Francis, t'était noir aussi j'ai pris l'argent que tu avé sur toi soit la somme de quatorze francs et que tu n'auras qu'à venir au d'Harcourt la chercher.

Signé : Gisèle.

et un post-scriptum :

J'ai pris cette argent rapport que les autres femmes l'auraient gardé pour elle.

*

Qu'on me tienne quitte d'insister davantage. Pareilles extravagances ne sont guère de bon ton, mais qu'y faire ? Si j'ai rapporté la seconde c'est afin de montrer quelle maternelle sollicitude avaient pour les poètes, même ivres-morts, ces jeunes personnes de la rive gauche. Près d'elles nous étions en sécurité. Elles avaient fondé une ligue pour la défense des camarades français contre les mètèques et nous portaient secours dans les moments critiques. En effet, ayant trouvé une place de secrétaire, fort honnêtement rétribuée chez Louis Vauxcelles, j'étais si fier un soir que m'étant enivré je pris stupidement à partie un robuste gentleman qui m'envoya rouler. Aussitôt toutes ces demoiselles accoururent et m'aidèrent à venger mon honneur. Nous fûmes ensemble au poste, mais le lendemain, Vauxcelles, qui devait m'employer, parut fort étonné de ma mine et me demanda combien de jours par semaine je pouvais être sérieux.

— Tous les deux jours, lui répondis-je.

— Eh bien, fit-il. Va pour un jour de fête et un jour de travail !

Et comme c'est l'homme le meilleur du monde, il me régla un mois d'avance et dit :

— A après-demain !

Qui donc a prétendu que la bonté de Dieu s'arrête à la littérature ! Ce n'est point un poète à coup sûr et il ment.

— Monsieur, me questionna tout récemment un reporter américain désireux, comme les autres, d'avoir de la « copie » pour rien, quelle chose au monde vous a le plus surpris ?

— Je ne sais.

— Mais encore.

Le bougre m'embarrassait. Il ne me quittait pas de l'œil et, son bloc à la main, attendait.

— Allons, fit-il... Cherchez...

— La chose, au monde ?... Ma foi, lui déclarai-je, écrivez : c'est peut-être de gagner aujourd'hui ma vie en contant des histoires que mes parents, à table, n'auraient point tolérées.

Comment mieux lui répondre ? A vingt ans, on est convaincu qu'un roman doit assembler des faits exceptionnels et c'est pourquoi nous avons tous, dans nos tiroirs, des œuvres bien ridicules. Pauvres petits ! Nous ne savions pas grand'chose de la vie et nous n'osions pas nous en prévaloir, alors qu'il n'y a que d'elle véritablement dont un écrivain puisse se réclamer. Autrement quelle raison aurait-on d'écrire ? Les jeunes gens peuvent me croire. S'ils passent l'heure où tout s'apprend sans professeurs et ne commettent pas mille folies, ils vieilliront trop vite et n'auront pas plus tard pour alimenter leur âge mûr cette expérience qu'on ne trouve point dans les livres, même en s'y appliquant.

Il faut vivre d'abord, quitte à ne laisser derrière soi, comme l'a confessé Dorgelès dans La Boutique de Socrate que « des jours gâchés, des efforts stériles, des amours manquées, pas d'autre famille que des cafetiers malhonnêtes, pas d'autre toit qu'une maison humide » car, ajouta-t-il, « quand nous sourions aujourd'hui, c'est de nos ennuis d'autrefois ».

Guillaume Apollinaire le savait bien lorsqu'au mariage de son ami Salmon, il se leva et lut :

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit

Au temps de notre jeunesse

Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube

Epris, épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens

Trompés, trompés, pauvres petits et ne sachant pas encore rire.

On n'apprend, en effet, à rire qu'en vivant, qu'en se débattant, au prix des plus dures privations, peut-être dans la misère, dans l'abandon. Rappelez-vous le héros de la route de Mandalay qui

chantait dans les fers, et tant d'autres et François Villon ! Il riait « en pleurs », l'infortuné, et ne le cachait pas. Pouvions-nous méconnaître sa leçon ? C'est elle, dans les rues étroites du Quartier, qui âprement nous soutenait. Elle encore. Elle toujours et, jusque dans ce « caveau maudit » qui devait être celui où Guillaume rencontra Salmon, nous lui devions de ne désespérer de rien.

Ce caveau, rue Grégoire-de-Tours, ne manquait pas de pittoresque. Il dépendait d'une sorte de bar où des fillettes qui répondaient aux prénoms de Yolande, d'Isabeau, de Guillemette, de Denise attendaient la pratique sous une voûte pesamment arrondie et blanchie à la chaux. Un sol de terre battue, des coffres, de lourds anneaux scellés dans la pierre et de grands cœurs percés d'une flèche prêtaient à cet enfer un caractère d'à-propos. On y buvait des gobelets de vin. On y fumait du tabac de soldat et ces messieurs dissimulés derrière des piliers étaient vêtus, en authentiques compaings de la Coquille, d'habits déchirés et souillés et de manteaux de cuir.

Que de fois, en leur compagnie, me suis-je doucement récité les vers du chétif escholier et l'ai-je cru voir, debout entre les tables, débraillé, les vêtements couverts de terre, comme un mort qui s'est levé d'un trou, les mains noires, les yeux creux !

Car ou soies porteur de bulles,
Pipeur ou hasardeur de dez
Tailleur de faulx coings, tu te brusles,
Comme ceulx qui sont eschaudez,
Traistres parjurs, de foy vuydez ;
Soies larron, ravis ou pillés :
Où en va l'acquest, que cuidez ?
Tout aux tavernes et aux filles.

Il était là, chantonnant sa « ballade de bonne doctrine à ceux de mauvaise vie » et ceux-ci, ne le voyant pas, entendaient cependant sa voix qui, tout au fond de leurs consciences engourdies, résonnait sourdement. Nous t'aimions tant, François Villon ! Nous te sentions si près de nous, à la même table, ton coude. contre le nôtre ou dehors dans les rues marchant à notre côté qu'au moment où le jour pâlit, des chiens errants s'arrêtaient, nous venaient craintivement flairer, en silence, puis s'éloignaient épouvantés. Oui, c'était toi... et tu disparaissais, tu nous quittais sans avertir, si bien que fréquemment un sentiment étrange nous faisait nous compter et nous retourner en disant :

— Tiens !... Mais où donc est-il ?



XIV

Les mauvais jours étaient passés. Grâce à Jean de Pierrefeu et à Maxence Legrand, mes parrains chez Baptiste, j'avais crédit à la pension Laveur et mangeais deux fois par jour. Ah ! cette pension ! Malgré l'odeur des chats dans l'escalier et son manque d'apparat, Baptiste y faisait bien les choses. Ses commensaux ordinaires, qui se serrèrent un peu pour m'accueillir, devinrent aussitôt mes amis : Giraudoux, Clouard, Le Cardonnel, Tardieu, Ramond, Blanc... j'en oublie... Tous enchantés de la maison, très à leur aise, très confortables. Et Baptiste, le plus rusé des hommes sous ses airs endormis ! Il n'offrait pas que la table aux clients, mais le café, l'alcool, les cigares et des vins de grand cru. C'était son point d'honneur. Renouant avec la tradition des lieux où Gambetta, Vallès, Courbet, pour n'en citer que trois, avaient toujours trouvé leur couvert mis, il préparait le nôtre et nous traitait fort convenablement.

Ensuite nous filions au Cluny où, tout au fond de ce café, dans son angle le plus obscur, M. Albalat nous voyait arriver sans plaisir. Nous prenions place à ses côtés, l'écoutions, l'observions.

On ne parlait à sa table que littérature et, je l'a-voue, je n'y comprenais rien. André Billy, René Gilloin, fort au courant, en raison de leur qualité de critiques dans les journaux, de la production littéraire, me faisaient honte de mon incompetence. Ils essayaient, là, leurs articles tandis que, derrière son lorgnon, Jean Giraudoux émettait des propos plaisants et que René Dalize et Jacques Dyssord, qui n'avaient point dormi, bâillaient.

Ce dernier, dans le groupe, était l'enfant terrible. Il tirait de ses regrettables fréquentations un orgueil magnifique. Il célébrait intarissablement les mérites de son copain Hubert et d'une certaine Betty chez qui il m'entraînait boire dans la société des femmes.

Jamais garçon ne montra dans sa mauvaise vie plus de naturel et d'entrain que Dyssord. Il semblait né pour scandaliser les honnêtes gens et ce vers de François de Maynard qu'il débitait avec chaleur :

Entre au bordel en plein midi !

il l'avait repris à son compte, quitte à me laisser lui citer cette strophe du même poète, si amère, si désabusée :

L'excès de chagrin a vaincu
Celui qui n'a jamais vécu
Que parmi les filles de joie

car il riait et répondait :

« Savoir. »

Près de lui, je faisais figure d'amateur ou, si l'on veut, de second, tant les singulières connaissances de mon bon ami Jacques étaient variées et étendues. Dans les tripots du quartier Saint-Georges, il m'enseignait comment l'on se nourrit à peu de frais vers l'aube et, loin d'en avoir honte, me fourrait dans les poches des sandwiches et des œufs durs dérobés au buffet. Pourquoi nous serions-nous gênés ? Jacques vivait librement un roman picaresque et quand je le voyais vêtu d'un pardessus trop large, d'un gilet vert et d'un pantalon noir, il soupirait et me confiait :

— Tu ne m'as pas connu dans ma splendeur. C'est dommage. Ah ! mon vieux... J'avais un diam' comme ça (il montrait un œuf dur), des souliers sur mesure, du linge de soie et des complets. Je te jure...

— Et alors ?

— Alors, voilà... J'ai tout vendu pour vivre... tout... le diam', les nippes.

Puis, envahi par une soudaine mélancolie, il murmurait :

Cet hiver fut des plus froids.

Nous n'aurons pas tiré les rois.

— Qui serait roi, qui serait reine
De ma peine ?

Mieux vaut ne point l'écrire : on ne me croirait pas.

Tous les soirs, ainsi qu'en a fait l'aveu Pierre Mac Orlan parlant de sa jeunesse, le drame de la clef avait pour interprètes un insensible propriétaire d'hôtel et mon ami Jacques le poète. « Cette clef était accrochée à un clou au-dessous d'un numéro, le long d'un tableau... » et, ajoute Mac Orlan : « Il est heureux pour moi, comme pour d'autres peut-être, que ce tableau ne fût pas capable d'enregistrer la voix humaine. »

Oui, très heureux, mais après tout la belle affaire ! Jacques n'y pensait plus le lendemain et retournait à sa mauvaise vie. Il avait pour délassement d'instruire une jeune fille bien élevée qui l'attendait au métro Saint-Germain. Jacques la promenait à son bras, la menait où ne vont point d'ordinaire les jeunes filles et, glorieux des étonnants progrès qu'accomplissait son élève, s'admirait en elle et me rapportait ses exploits.

Il y a dans la vie beaucoup d'artistes, d'écrivains et d'anciens

souteneurs convertis au commerce régulier (a dit encore Pierre Mac Orlan), une époque que les plus cyniques considèrent avec indulgence et les autres avec une amertume que les sourires de la fortune – quand la fortune veut bien sourire – ne parviennent pas à dissiper.

Hé ! nous le savons tous, mais c'est tant mieux puisque, formés à cette existence dissolue, nous sommes aujourd'hui quelques-uns à la montrer sous son jour véritable et à nous la faire pardonner. Où est le mal ? Nous n'y songions point. Nous étions occupés à vivre, et en dépit des plus saumâtres circonstances, à ne jamais nous désoler. Qu'on y pense. Vivre alors, quand nous n'écrivions que des vers, n'était point si commode. Il fallait employer tous les moyens, quels qu'ils fussent, et bien souvent nous contenter de sommes d'argent si ridicules qu'au moment de payer nous n'étions pas très fiers.

Je ne vaux pas plus qu'un autre
a proclamé Dyssord,

Et ce n'est pas beaucoup dire ;
Mais le mieux ou bien le pire,
C'est cet air de bon apôtre.

Seulement, Jacques Dyssord est l'auteur du Dernier Chant de l'Intermezzo et je donnerais en échange de ce livre bien des volumes célèbres car je suis sûr qu'ils ne l'égalent pas.

Un autre poète dont on a fait un saint – et qui le fut à sa façon, car il luttait contre un penchant obscur et nous a laissé le plus beau et le plus douloureux poème de la guerre –, Jean-Marc Bernard, fréquentait vers la même époque le paisible café de Cluny. Il ne s'asseyait point à la table des critiques mais dehors à la terrasse devant un petit guéridon où Clouard, Eon, Le Cardonnel, Marcel Drouet prenaient place et fêtaient la présence du poète à Paris. Jean-Marc Bernard (Dauphinois) habitait Saint-Rambert-d'Albon. Je l'avais connu à Orange, devant le Mur, puis je l'étais allé surprendre, un jour, dans sa maison studieuse de Saint-Rambert où il vivait avec sa mère, et une très sincère affection nous liait. Cher et infortuné Jean-Marc. Cette journée, commencée à Saint-Rambert d'Albon, s'acheva à Valence où le poète entretenait avec une curieuse créature des rapports assidus. Tenancière d'un débit à femmes, près du quartier de cavalerie, la muse du poète ne manquait point de séduction, mais elle était déjà marquée et s'entendait à son commerce autant qu'à ses propres amours lorsque Jean-Marc me présenta. Pour elle il écrivait des vers, qu'il datait de cette brasserie de La Cigale où je nous vois, tous deux, parmi des créatures outrageusement fardées, buvant et devisant.

J'aime tes tristes yeux...

murmurait Jean-Marc et, plus loin, dédiant à Berthe ce poème où il se traduit tout entier, il gémissait :

Tais-toi ! Pourquoi mentir encore ?
Je ne demande rien : je vois.
Sous la honte qui me dévore,
Je cache mon front dans mes doigts.

A Paris, fuyant cette pénible liaison, indigne d'un artiste de son rang, et s'efforçant à renouer avec une autre femme qui ne pouvait changer sa vie pour lui, Jean-Marc courait les cabarets des Halles et du Quartier et, plein d'un froid désenchantement, passait les nuits à réciter des vers sans s'occuper des gens. Les houseaux qu'il portait lui prêtaient l'allure de quelque gentilhomme campagnard ; son franc parler, ses yeux fiévreux, ses enthousiasmes lui valaient quelquefois des histoires mais Jean-Marc ne s'y dérobaient point et, grelottant dans le petit matin qui nous trouvait dehors, il soupirait :

Que l'aube est froide après une nuit d'insomnie !

Ainsi que Tristan Derème que nous avions laissé, Claudien et moi, terminer ses études au lycée d'Agen, Jean-Marc m'envoyait de province les poèmes qu'il venait d'écrire et c'était, dans l'atmosphère frelatée des parlores littéraires de l'époque, comme une bouffée d'air frais qui m'arrivait soudain et me réconfortait. Je n'avais point à m'y tromper. Ces poèmes de Jean-Marc et de Tristan Derème sont aujourd'hui sur toutes les lèvres et je n'avais alors, si c'en est un, que le mérite d'être des premiers à les connaître et les répandre autour de moi.

Je m'en vante, à bon droit comme, vers 1913, d'avoir prévu que Pierre Benoît serait le romancier qu'il a su devenir. Qui l'eût pu dire en ces années où, rue de Valois, Pierre Benoît n'était qu'un facétieux expéditionnaire au ministère des Beaux-Arts ? Charles Perrot nous avait rapprochés et Derennes, qui faisait avec Pierre d'interminables pokers dans une poussiéreuse brasserie de la rue de Médicis. Près d'un bocal à poissons rouges, sous l'œil endormi du patron, les brelans, les pleins, la couleur passaient avant tout autre chose. Derennes perdait. Benoît gagnait et, ensuite, l'étonnant garçon nous accompagnait et récitait de mémoire un acte entier de Polyeucte ou, sans omettre une stance, toute La Légende des siècles.

Il envoyait à des journaux des à la manière de... en vers, non signés, qui sont de petits chefs-d'œuvre et, rédigeant la Grande Anthologie où chacun « prenait son paquet », s'amusait comme un fol à jouer la

difficulté. Le Double Bouquet, dont il s'occupait pour le compte d'un directeur tatillon, économe et cosmopolite, nous valait de toucher, grâce à lui, quelque argent. Mais cet argent était vite dépensé à l'ombre des poissons rouges de la brasserie, et il fallait attendre, bien souvent, plusieurs mois avant d'en avoir de nouveau.

Or Pierre Benoît était autrefois tel qu'on le voit aujourd'hui, bondissant, sautillant, toujours de belle humeur et n'aimant guère le grave M. Souday dont il écrivait, pour s'amuser, le nom de la façon suivante :

DAY
PAUL

(Paul sous Day) et le voulait déjà mystifier.

Grand amateur d'un certain bitter, cher à Derennes, Pierre Benoît tenait le matin ses assises au buffet de la gare d'Orsay où nous nous retrouvions. Ce bitter Milon avait son histoire. Il servait d'enjeu dans les paris et Derennes s'était pris d'une si grande tendresse pour lui qu'il avait découvert le moyen d'en boire jusqu'à plus soif, alors même que l'heure de l'apéritif avait cessé partout dans Paris.

Munis d'un billet de métro, nous nous rendions à la station voisine et, chacun sur un quai, attendions l'arrivée des voitures. La rame entrant première en gare était celle du gagnant et, aussitôt, nous revenions au quai d'Orsay boire (le gagnant, gratis) une tournée générale de ce fameux bitter qui nous laissait malades au moins jusqu'au lendemain.

Seul Pierre Benoît, très digne, tenait le coup. Il n'était jamais ivre. Toutefois, au cinquième ou sixième gobelet de cette amère mixture, il élevait soudain si haut le ton de la conversation que nos voisins en avaient le vertige. Toujours exact à son bureau, qu'il gagnait par d'étroits corridors, semés d'archives et de plâtras, il me faisait penser – comme l'a si bien décrit Colette – à un rat fort aimable et rusé qui, connaissant mieux que personne les coins et les recoins du ministère, trottait allègrement, se montrait ou disparaissait. Pour le joindre, il eût fallu toute une meute d'huissiers... et encore ! Les huissiers l'aidaient chaque fois à échapper puis, tout penauds, répliquaient à qui leur reprochait leur maladresse : « Comment voulez-vous faire avec M. Benoît ? On le croit ici, il est là-bas ».

Et là-bas, c'était la buvette de la Chambre où, secrétaire de plusieurs députés, Pierre Benoît leur contait des blagues ; c'était le boudoir tiède et parfumé de Maurice Rostand, la brasserie de la rue de Médicis, le buffet de la gare d'Orsay ou, que sais-je !... l'appartement qu'occupait, à l'hôtel Brighton, le directeur du Double Bouquet quand il se trouvait à Paris.

Partout où l'on était le moins préparé à le voir, Pierre Benoît

surgissait, amusait l'assistance par ses prompts réparties et, rapidement, s'éclipsait. Aucun de ses intimes n'aurait pu dire à quoi il occupait son temps en dehors du café et du ministère, ni qui il fréquentait. Il rendait des visites mystérieuses à André Suarès qu'il admirait, à Barrès, à de jolies femmes et, ne calculant pas dans l'amitié la part qu'il apportait, perdait des journées entières dans des rencontres qui lui plaisaient. Quoi qu'on prétende, ce n'était point l'intrigue qui décidait de ses goûts. Il avait beau lui sacrifier une partie de son temps et machiner de laborieuses supercheries, il suffisait de citer devant Pierre un vers de Baudelaire ou de Racine pour que, négligeant sur-le-champ les plus vastes entreprises, il poursuivît la citation et débitât par cœur *Les Fleurs du mal* ou telle tragédie qu'on voulait.

Sa mémoire, qui est prodigieuse, ne lui faisait jamais défaut. Il l'exerçait sans cesse, puis, retournant à ses combinaisons, les ourdissait avec un très grand soin.

Un de ses bons amis qui aimait immodérément boire, ayant quitté Paris pendant la guerre, fut vite retrouvé. Les dictionnaires et le Bottin aidant, Pierre s'organisa. Il écrivit à cet ami d'aller voir de sa part un certain M.X., président de la Ligue antialcoolique du patelin, et confia qu'avec un peu d'adresse, sur sa recommandation, on pouvait tirer du Pernod du bonhomme, car il en buvait tant et plus. Histoire affreuse. L'ami crut Pierre. Il se rendit chez le président de la Ligue antialcoolique et l'ayant longuement ahuri par ses discours incohérents, fut renvoyé honteusement, car, n'y pouvant tenir, il lui tapa sur le ventre en murmurant d'un air convaincu :

— Allons, ne faites pas le méchant, à présent, et passez-moi la bleue... Je vous le jure, je n'en parlerai pas.

Tout était bon à Pierre pour s'amuser, mais il venait d'écrire Kœnigsmark et, fort embarrassé, se demandait où le placer. Son ours sous le bras, il tenta diverses démarches auprès de nos aînés qui, rebutés par l'écriture, se gardèrent de lire une ligne de ce tas de papier jusqu'au jour où, découragé, Pierre me remit son manuscrit. Je m'en souviens. C'était rue de Buci, chez Boileau, aux Trois Portes, où Louis Dumur déjeunait avec nous. Je passai la nuit à déchiffrer les hiéroglyphes de Pierre, mais le lendemain mon opinion était faite et Dumur, à qui je remis Kœnigsmark, s'empressa de le publier dans le *Mercure de France*. Nous avions gagné la première manche. Pierre, grâce à son talent, fit le reste et j'en eus, pour ma part, autant que ses lecteurs, une absolue satisfaction.

Qu'il faut peu de chose dans la vie pour décider du sort d'un homme ! J'en avais fait l'expérience avec mon premier livre, *Jésus-la-Caille*, et je me vois, gravissant le petit escalier du *Mercure* où un confrère, que je ne nommerai pas, m'arrêta et me demanda :

— Vous allez voir Vallette ?

— Oui, rectifiai-je, monsieur Vallette.

— Pourquoi ? Pour un bouquin ?

— Je vais lui soumettre celui-ci, déclarai-je timidement.

— Bah, fit l'autre... Il ne le lira pas. C'est le troisième, moi, mon pauvre ami, que je dépose sur son bureau. Abandonnez donc tout espoir...

A quelques jours de là, Paul Fort mariant sa fille au peintre Severini, il y avait de grandes réjouissances au café Voltaire et je fus invité. Les réjouissances, lorsque Paul Fort en est l'ordonnateur, prennent aussitôt des proportions immenses. En effet, le Prince des Poètes, debout sur le piano, chantait. Les invités buvaient, se congratulaient et Marinetti, dont la superbe auto blanche tranchait sur le pavé gris de la place de l'Odéon, s'abandonnait à des joies futuristes. Il brisait la vaisselle. C'était splendide. Chacun s'époumonait à célébrer, en cette union charmante, la grâce parisienne et l'art ultra-moderne de l'Italie nouvelle, quand Paul Fort réclama le silence et me pria de « pousser » une chanson. Je le fis volontiers. Apollinaire me surveillait de son petit œil. Je chantai. C'était une chanson des rues que j'avais apprise dans les bals et elle plut à ce point qu'il me fallut sortir mon répertoire à la grande joie d'une « dame » que je ne connaissais pas et qui me demanda mon nom.

C'était Rachilde.

— Eh bien, lui dis-je, le patron ne l'ignore pas.

— Quoi, le patron ?

— Il vous expliquera, poursuivis-je, enhardi par l'insistance de Rachilde. Je lui ai porté un roman...

— Non ?

— Mais si !

— Ah ! fripouille, me reprochait pendant ce temps Apollinaire qui me voyait jouer ma chance. Ça y est. Tu en seras bientôt, mon petit frère, toi aussi, de la boîte. C'est un coup bien amené.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis que Rachilde va relancer Vallette jusqu'à ce qu'elle ait ton manuscrit... et elle va le lire, sois tranquille, sans tarder. Il n'y a pas meilleur allié dans la maison que Rachilde... Attends... et tu verras...

Guillaume n'avait pas menti. Jésus-la-Caille plut à l'auteur de Monsieur Vénus qui le fit prendre par le Mercure et publier dans les trois mois.

C'est ainsi que se passèrent les choses. Sans Rachilde à qui je dois tout et qui n'a pas cessé depuis de me vouloir du bien, je ferais peut-être encore aujourd'hui figure de « jeune » dans les brasseries où la gloire est amère comme le fiel ou le fond d'un bock éventé.

La gloire éclôt, jaunit, se fripe
Et se fane de l'aube au soir,
Et j'aime mieux fumer ma pipe
Que renifler son encensoir...

m'écrivait Derème, de sa province... Je l'entendais parbleu ! ainsi ; je lui donnais raison. En véritable poète fantaisiste (car l'école dudit nom était fondée) je préférais ma pipe au vain tapage de la célébrité, ma petite existence et surtout mes amis...

Ces derniers n'ont jamais changé : La Vaissière, Tristan Derème, Jean Pellerin, Edouard Gazanion, Mac Orlan, Warnod, Dorgelès, Mario Meunier, Pierre Benoît. Je les voyais souvent. J'allais à Montmartre pour les uns. Je restais au Quartier pour les autres et rien au monde ne m'eût tenté qui n'était pas nos habitudes et leur fréquentation. Me levant tard et n'osant point, parfois, importuner Baptiste chez qui les heures étaient réglées, je me rendais dans un bistrot de la rue des Saints-Pères où je savais trouver Apollinaire encore à table et m'attendant. Le diable d'homme ! Il m'accueillait joyeusement, commandait un bouillon gras et, bien qu'il en fût au café, se mettait à manger de nouveau puis regagnait son pigeonier.

Il possédait ce robuste embonpoint si sympathique qui le faisait souffler au moindre effort et lui prêtait une grande autorité. Gourmand, énorme, appétissant à voir, il brisait entre ses mâchoires les os qu'on lui servait, les suçait, se barbouillait de graisse et, contant quelque histoire de peintre, faisait péter sous lui sa chaise sans s'occuper des frais. Qu'avait-il donc à craindre ? Il ressemblait à quelque dieu hilare, si solide sur sa base que la chaise pouvait se briser, il avait son gros pouf d'abord pour amortir la chute. Plus il mangeait, plus une gaîté physique resplendissait sur sa personne. Elle était débordante. Elle n'avait ni recul ni limite et le plus rare était qu'alourdi par les viandes, le pain, le vin, le bouillon et le reste dont il s'était nourri deux fois, Apollinaire pût ensuite travailler jusqu'au soir dans son appartement du boulevard Saint-Germain où ses secrétaires le guettaient.

Sous le toit, dans une vaste chambre, encombrée de bouquins, de statuettes, de toiles cubistes, de bois nègres, ces messieurs, attentifs à ses ordres, s'empressaient. Guillaume avait le sens d'une bouffonne tyrannie. Il entrait chez lui, l'air sévère, enlevait son faux col et sa veste, puis, bourrant une fragile pipe en terre, s'asseyait. Alors commençait ce qu'il nommait « l'empoisonnement », car il fournissait à divers éditeurs des besognes fort étranges dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles étaient faites de coupures collées sur des bordereaux de banque et de bouts de papier griffonnés, soit par lui, soit par d'autres et péniblement raccordés. A mesure que, dans des chemises,

les différents chapitres du livre gonflaient une panse replète, Guillaume se rassérénait. Il éclatait même parfois d'un gros rire satisfait et poursuivait son labeur à grands coups de ciseaux.

C'était sa force que ce rire, sa richesse, sa féconde et puissante expression. Qui ne l'a pas, comme un grondement, entendu retentir ne peut se faire de l'œuvre d'Apollinaire une opinion complète. Elle en demeure la clef de voûte soutenant un édifice composé de matériaux de prix et de débris, de fables, de racontars, d'idées neuves et sublimes, de poésie, de lieux communs, le tout pétri dans un mortier que, seul, savait gâcher ce merveilleux gros homme, en y peinant de longues heures, en y suant et quelquefois – qu'on me permette l'image – en y pissant la bière qu'il avait absorbée à la terrasse des cafés littéraires de son temps.

Mais quelle vénération il inspirait et méritait réellement d'inspirer par le tour sans égal de sa fantaisie ! Louis de Gonzague Frick ne l'ignore pas. A l'époque, coiffé d'un chapeau haut de forme, un froid carreau dans l'œil et des gants frais aux mains, l'admiration, que dis-je... le culte qu'il vouait à Apollinaire le conduisait tous les matins chez lui. Louis de Gonzague Frick sonnait. Guillaume venait ouvrir et il apercevait son admirateur assidu qui s'inclinait et demandait :

— Monsieur Guillaume Apollinaire ?

— C'est moi, répondait le poète.

Alors Louis de Gonzague Frick présentait à Guillaume une pomme, qu'il lui tendait en symbole de son choix le plus pur, et Guillaume prenait la pomme et la croquait joyeusement.

A nul autre que l'auteur d'Alcools pareilles aventures ne pouvaient arriver, car – quoi qu'on dise de lui – s'il était un homme et très gros, les apparences ne prouvaient point qu'il ne fût pas également un de ces vieux génies des ballades allemandes qui, cherchant un corps où loger, se trouvait à l'aise dans le sien... N'est-ce pas lui qui, s'amusant à terrifier son premier collaborateur, l'obligeait à recopier des pages entières du dictionnaire et les lisait avec ravissement ? Il aimait le comique, les plaisanteries et les poussait souvent si loin qu'il répondit durant tout un hiver à une marchande de bric-à-brac de la rue du Vieux-Colombier dont la maligne humeur se traduisait par des poèmes qu'elle affichait dehors. Guillaume venait lire les poèmes puis il rentrait chez lui, troussait quelque billet à sa correspondante, le mettait à la poste et attendait la suite. Nous allions ensemble, vers le soir, prendre connaissance des dernières productions de la marchande et Guillaume, se tenant les côtes, épelait à haute voix des vers extravagants.

Voyez ce bon gros militaire
Glorieux de sa fourragère !

avait, un jour, écrit la dame. Guillaume lut en entier le morceau qui n'était pas très tendre, salua, m'entraîna brusquement au café.

— La garce ! dit-il.

Et je crois qu'il était vexé.

Va pour le poète : le critique d'art avait une autre humeur, car la fréquentation des peintres a ceci d'excellent qu'elle vous apprend à faire passer, bien avant la critique, le profit qu'on en peut tirer. Picasso avait enseigné Guillaume sur ce chapitre et, ma foi, l'avait convaincu. « Il est temps d'être les maîtres », écrivait en effet l'auteur de Calligrammes dans ses Méditations esthétiques et, plus loin, dans le même ouvrage, il ajoutait :

« On peut peindre avec ce qu'on voudra, avec des pipes, des timbres-poste, des cartes postales, ou à jouer, des candélabres, des morceaux de toile cirée, des faux-cols, des papiers peints, des journaux. »

Ne contrarions personne. Mais du moment qu'il s'agissait de peindre, pourquoi Guillaume négligeait-il, par principe, la couleur ?

— Le jour où les cubistes se serviront de la couleur, me confia-t-il sérieusement, ils sont foutus !

On voit le paradoxe. Guillaume le cultivait avec soin. Il l'aimait. Il lui devait ses succès de critique, alors qu'à la terrasse du doux Café de Flore, ces messieurs peintres l'entouraient et tâchaient de tirer parti de son enseignement.

Guillaume disait encore :

— C'est par la quantité de travail fournie par l'artiste que l'on mesure la valeur d'une œuvre d'art.

Et il couchait sur le papier les théories les plus contradictoires sans s'occuper du résultat.

Ces beaux discours, mêlés d'éclats de rire, portent aujourd'hui leurs fruits, mais Guillaume n'est, hélas ! plus là pour soutenir par sa verve et sa fantaisie, l'échafaudage d'humour et de sincérité qu'il avait édifié en fumant gentiment sa pipe. Salmon, qui est trop fin, s'est bien gardé de reprendre à son compte un héritage si lourd, si mal équilibré. Il a « passé la main », et peut-être s'amuse-t-il en lui-même de voir Jean Cocteau profiter de la succession.

Ah ! qu'il est bon de vivre pour admirer « comment va le monde » et constater qu'au fond la sottise de certains milieux suffit à les distraire ! Sans Jean Cocteau, qui aurait cru que le cubisme pût enchanter les snobs ! Il les « a eus » pourtant et ce poète, né de Rostand avec le Prince Frivole, fait aujourd'hui figure de couturier des arts, de précurseur, que sais-je ! de théoricien parfumé, d'homme habile entre tous, d'inventeur d'énigmes, de rébus. C'est la coqueluche des vieilles dames et des tout jeunes garçons et sa réputation – qui n'est pas rien – repose d'une part sur les bonnes grosses plaisanteries du cher

Apollinaire et, de l'autre, le jazz nègre et le décor mortuaire du très mondain Bœuf sur le Toit.

Voilà qui eût fort diverti Guillaume et ne l'eût guère troublé, lui qui portait sans fléchir des épaules la boule qui fait ployer Atlas et l'écrase à demi. Peut-être n'était-ce point la même boule ou celle-ci est creuse et plus facile à manier que ces balles en celluloïd que l'on voit aux enfants. Pourquoi pas ? Des grains de mil y font à l'intérieur presque un bruit de grelots et, selon que le vent varie, elle roule à faux pour la distraction des badauds et l'agilité folle du petit acrobate qui, ricanant sous son fardeau truqué, prend des mines contractées et tremble d'être confondu. Regardez-le. C'est miracle chaque fois et quand la boule tombe sur le sol au lieu de déclarer, comme son bon maître Guillaume :

A la fin les mensonges ne me font plus peur.

Il frappe du pied, se fâche et pleure des larmes, elles aussi creuses, qu'il avait préparées.

Je préfère Apollinaire, ses mensonges, ses erreurs à ces petits ratages sans modestie de l'élève qui, trop roué pour nous, n'éblouit que lui seul et n'entend point vieillir. Apollinaire, au moins, était un poète véritable, un écrivain digne de ce titre et, qui plus est, un esprit surprenant et curieux. Il s'est perdu, par amour de l'art, il n'en a pas profité. Je le vois, vers la fin de la guerre, peinant à des travaux ingrats et mercenaires dont il tirait sa matérielle. Pauvre Guillaume Apollinaire ! Il restait sur la brèche, luttant jusqu'au dernier moment, se dépassant, se déchirant. Comme Moréas à son lit de mort, qui déclarait : « Classiques et romantiques, tout ça, c'est des bêtises ! », il a payé d'une existence employée à mieux faire, le droit d'être écouté et respecté. Si les uns ont trahi sa mémoire et l'ont méthodiquement exploitée, en croyant le servir, libre à eux ! Qu'ils se jugent ! Apollinaire ouvrait d'autres chemins : nous sommes encore nombreux à le savoir et c'est pourquoi, loin d'aller à la découverte de ce qui peut encore demeurer vivant de lui dans les bars chers à Jean Cocteau, c'est à Montparnasse que nous le rencontrons.

*

Montparnasse est né d'Apollinaire qui, le premier, nous entraînant chez Baty, se vit partout fêté. Sa présence en ces lieux où le mélange des races provoque un inquiétant remous créait comme une union sacrée des arts, la fixait, la cristallisait. Dès qu'il parlait, Guillaume prêtait un langage à la foule des poètes et des peintres qui, l'écoutant, pensaient s'entendre en lui et liaient à ses paroles leur destin. Avant

qu'on y prît garde, voisinant avec son cousin Paul Fort, dont le domaine comprend le long Boul'Mich, Bullier, le Luxembourg et La Closerie des Lilas, il traçait les limites de son fief et, du café des Deux-Magots où Jarry l'avait autrefois décoré de l'ordre de la Gidouille, l'étendait par la rue de Rennes et le boulevard Raspail jusqu'au croisement de ce boulevard avec celui du Montparnasse. N'avait-il point déjà poussé ses éclaireurs vers Plaisance où habitait le Douanier Rousseau, et fait durant un temps son quartier général de l'aimable rue de la Gaîté ? Moréas le reconnaissait, lui qui, régnant aux Halles et au Vachette, ne comprenait goutte à ce nouvel esprit. Force lui était d'en convenir. Guillaume touchait à tout. Peinture et poésie ornaient de deux fleurons très nobles sa couronne de carton et comme il pintait fort, peu s'en fallait qu'à n'importe quelle époque de l'année, sa troupe et les « poisses » d'alentour ne s'écriassent :

« Le Roi boit ! Le Roi boit ! »

en approchant leurs verres pour trinquer avec lui.

Les Iles-Marquises n'était point un bistrot ordinaire. Il touchait au commissariat de police où le poète Raynaud protégeait ses confrères et son habituelle « société » composée de rapins, de fillettes, de modèles et de souteneurs, se sentait pénétrée d'honneur et de respect à la vue de Guillaume et l'écoutait bouche bée.

C'est que le cher gros homme n'y allait pas, comme on dit, de main morte et que, célébrant le génie du Douanier, il surprenait ces messieurs-dames par ses propos étincelants. Rue de la Gaîté une loterie des œuvres du Douanier n'avait encore guère épaté personne. Elle était même passée inaperçue quand Guillaume, chevauchant son dada favori, apparut et bouleversa les habitudes.

Du temps d'Apollinaire, le marché de la peinture n'était point ce qu'il est devenu mais le maquignonnage se devinait déjà sous les paroles mielleuses et les niais s'y laissaient prendre. Pourtant, on rencontrait encore quelque sincérité. Guillaume ne mentait pas. Il était le premier victime de ses goûts et se montrait embarrassé lorsque Dunoyer de Segonzac, par exemple, prenant place à son guéridon, les boniments allaient leur train.

— Allons bon ! dit un jour Dunoyer qui sortait de l'Ecole et fréquentait le groupe d'Apollinaire, j'ai changé mon cheval borgne pour un cheval aveugle.

Il ne se trompait guère.

En effet, il me souvient du peu d'autorité que des artistes véritables, comme Dunoyer de Segonzac, Luc-Albert Moreau, Modigliani, avaient dans les parlotes du mardi au Café de Flore. Les deux premiers ont fait leur route depuis. Quant à Modigliani, il est mort et la grande place qu'il devait occuper dans sa génération, il l'a conquise avec le temps.



Qu'il m'est pénible ici d'évoquer la misère dans laquelle l'infortuné Modi s'est, jusqu'à la fin, débattu ! Il habita d'abord Montmartre, puis on le vit à La Rotonde, dessinant sans arrêt sur un calepin dont il froissait et déchirait les pages. Un marchand avait cru en lui, avait tenté de le lancer, s'était lassé et, finalement, avait résilié son contrat. Dieu lui pardonne ! Modi erra dans un Paris hostile, sans argent, sans espoir, un cache-nez rouge autour du cou, l'hiver, en guise de pardessus et riant du ciel et des hommes, comme un enfant maudit. Il lutta. Il accepta, pour peindre, d'être enfermé par un second marchand qui, lui ayant aménagé une cave pour atelier, le payait tous les soirs quelques francs et bien souvent le querellait. Il y avait sur ce garçon très noble comme une fatalité. Il était beau ; l'alcool et l'infortune le dégradèrent ; intelligent, des brutes en vinrent à bout ; fier et doux, aimant son art, le servant, s'y employant avec passion, la vie l'humilia et, par tous les moyens, lui fit comme à plaisir expier cette audace incroyable de prétendre n'exister que pour de secrètes destinées.

— Tu dois nourrir les artistes, disait-il, rue Campagne-Première, à une rude Italienne qui tenait une gargote où il venait manger.

— Et pourquoi les nourrir ?

— Parce que, répondait Modigliani, un artiste ne peut pas gagner sa vie. Il peint... Le reste ? Pffft ! Est-ce qu'on sait ? Vois.

Et, jetant sur le mur une esquisse étonnante, il demandait, pris de fou rire :

— Tu aimes ça ?... Vraiment...

— Allons, mets-toi ici et mange, acceptait finalement la bonne femme.

Les clients de la gargote, qui étaient des maçons, des manœuvres aux blouses blanches, s'écartaient silencieusement sur les bancs et, faisant place au peintre, le considéraient avec gêne et lui donnaient raison.

Durant de nombreuses années, la faim au ventre et buvant, car un ami vous offre toujours un verre, Modigliani mena l'existence la plus fausse. Les femmes, que sa très grande beauté frappait, se languissaient d'amour pour lui. Des étrangères, de très humbles filles. Mais Modi les quittait avant qu'elles eussent pu l'attacher. Son ivresse brisait tout dès qu'il sentait la chaîne et alors il traînait misérablement

dans les bars où je l'avais rencontré, bien des nuits, son crayon à la main. C'était un homme brun, qui conservait, peut-être de ses origines italiennes, un goût très prononcé pour les discussions sans fin, la politique, l'art, le vermouth. Ses vêtements de velours clair à côtes, son chapeau aux grands bords, son foulard, ses réparties très vives, comme foudroyantes, et son rire qui le faisait tousser dès les premières saccades, attiraient l'attention. Mais Modigliani s'en moquait ! Il n'avait pas d'orgueil. Pas la moindre suffisance et lorsque, émus par sa très grande misère, nous es-sayions de la vouloir timidement réduire, il refusait, lui-même, de la prendre au sérieux.

Une exposition chez Mlle Weill à qui les rapins chantent sur l'air de Mad'moisell' Rose... cette innocente rengaine en lui portant leurs œuvres :

Ah ! Mad'moisell' Weill-le,
J'ai un p'tit tableau, un p'tit tableau à vous offrir...
C'est pas un' merveille-le
Mais payez-le nous et j'vous jur' qu'ça nous f'ra plaisir,
Mad'moisell' Weill...

une exposition, dis-je, de Modi lui valut son premier succès. Mais quelle révolution dans la rue ! Les nus du peintre, qu'on voyait de dehors, attirèrent aussitôt les badauds. De petits pâtissiers, des télégraphistes, de vieux messieurs à guêtres blanches, des bourgeois, des trotins, amassés devant la boutique, s'écrasaient littéralement, et le commissaire, que cette foule surprenait, s'approcha lui aussi de la devanture et cria au scandale. Ce fut épique. Par ordre du commissaire, Mlle Weill dut suivre les flics au poste où elle tenta en vain de défendre Modigliani. Rien n'y fit. La circulation était troublée par le nombre des curieux et il fallut décrocher du mur les admirables toiles du malheureux Modi 1 qui n'en vendit pas une, même au prix le plus bas.

Or, à l'époque, par une soudaine clémence du ciel qui s'était par trop acharné contre un si grand artiste, Modigliani découvrit au Dôme un ami qui, partageant sa noire et douloureuse détresse, courut Paris et se jura de le rendre célèbre. Cet ami n'a jamais douté de Modigliani. Pour l'aider à vivre, il eût vendu ses vêtements, sa montre, ses chaussures, couché dehors en plein hiver et emprunté, à n'importe quel taux, un peu d'argent. Cet ami se nomme Zborowski. Il n'était point encore marchand, mais poète, et logeait, rue Joseph-Bara, dans un étroit logement où Modigliani souvent venait coucher et ameutait l'immeuble. Quel amour avait Zborowski pour son peintre ! Quelle grande et compréhensive admiration ! Il se privait de tout pour lui, de tabac, de nourriture, de charbon. Et, petit à petit, à force de multiplier les démarches, d'endurer les pires privations, il arrivait à fournir à

Modigliani des toiles, des couleurs, un affreux atelier et quelques rares centaines de francs par mois qui permettaient au peintre de manger chichement.

Dois-je l'écrire ? Quand on allait voir Zborowski, il courait acheter une bougie et, la plantant dans le goulot d'une bouteille, vous introduisait dans une étroite pièce sans meubles, nue, désolée où, dans un coin, les toiles du peintre formaient un très grand tas. A la lueur de la bougie, Zborowski vous montrait ses merveilles, les caressant avec passion de la main et des yeux puis, fasciné, parlait, s'agitait en maudissant le sort qui pesait sur Modi et crachait de dégoût. Plus il se démenait, plus les mots lui venaient naturellement à la bouche pour dire son grand et magnifique élan devant ces nus, ces figures, ces portraits peints sans souci d'école, très purs, éblouissants, où la manière du peintre et son art s'affirmaient.

— Quelle poésie ! s'extasiait Zborowski.

Il s'arrêtait, se remettait à marcher et, brusquement :

— Vraiment, s'écriait-il, j'ai porté quinze toiles l'autre matin à un marchand et je voulais un tout petit peu d'argent... Oh ! très peu... pour donner à Modigliani... et le marchand n'a pas voulu... Il m'a dit : « Rempportez... je n'achète pas... » Pourquoi ? J'aurais laissé les quinze toiles pour rien, si, au moins, il avait aimé cette peinture. Mais non... Et tous ils ne veulent pas... Aucun... Ah ! ils sont bêtes... Ils ne sont pas encore habitués... mais vous verrez... plus tard... pas même plus tard, bientôt... ils paieront très cher ces toiles qu'ils ne veulent pas maintenant... ils voudront tous Modigliani... et lui, pendant ce temps, il n'a pas d'argent et il souffre, il fait pitié.

— Eh bien, lui dis-je, vendez-moi ce nu-là, voulez-vous ?

— Vous l'aimez ?

— Il est très beau.

Zborowski poussa un cri de joie puis, approchant la toile de la bougie :

— Regardez, comme c'est magnifique de peinture, s'exclama-t-il... comme c'est juste... Atch !... Admirable... C'est admirable, n'est-ce pas ?

Je le voyais bien.

— Mais oui, Zborowski... admirable... je suis de votre avis. Un chef-d'œuvre.

Il se tourna vers moi et, désignant la toile qu'il avait mise à part :

— A vous, décida-t-il, je ne veux pas la vendre... je donne, tenez... je vous donne... parce que vous aimez.

— Et l'argent pour Modigliani ?

— Non... emportez, je suis content que ça vous plaise... Laissez l'argent... Ne vous occupez pas... Demain il vient ici un homme qui doit acheter des habits... Il donnera vingt francs. C'est assez...

Et il m'accompagna jusque chez moi, portant cette toile splendide et refusant jusqu'au dernier moment d'accepter même une somme infime que je voulais, n'étant pas riche, à toute force lui remettre.

C'était ma première toile, mais la concierge qui faisait mon ménage, quai aux Fleurs, manqua le lendemain de tomber morte à la vue de ce nu qu'elle découvrit dans la chambre, au-dessus de mon lit.

*

Infortuné Modi ! Il fallut près de cinq années pour décider, l'un après l'autre, les amateurs les plus fins et les plus éclairés à l'admettre dans leurs collections. Ils n'écoutaient point Zborowski. Ils lui riaient au nez ou bien ne le recevaient pas, offensés, semblait-il, qu'on pût si fort se moquer d'eux. Zborowski ne s'en souciait guère. Il laissait la toile, revenait, discutait, jusqu'au jour où, poussé par mon goût, j'écrivis à Genève, dans la revue L'Eventail, un article qui attira chez Zborowski deux ou trois collectionneurs suisses qui, profitant du change, achetèrent presque rien des nus de Modigliani.

Celui que j'avais dans ma petite chambre m'emplissait de délices et cependant, aucun de mes amis encore ne l'admirait. Tous me traitaient de fou, de crétin, d'imbécile... Je les laissais plaisanter à leur aise et, sans prendre leur avis, me mis à économiser sur mes faibles ressources quelques billets contre lesquels Zborowski me céda d'autres toiles du même peintre et le cria sur tous les toits.

Ah ! quelle ivresse, lorsque j'y pense, j'éprouvais, le matin, quai aux Fleurs, à m'éveiller parmi ces nus aux chairs laiteuses et orangées, sous leurs regards clignés, devant leurs formes ! Deux fenêtres, en angle, m'offraient dans la lumière le paysage frais et blond de la Seine. Les cris des remorqueurs, les fumées, le halètement des moteurs sur le fleuve m'entouraient comme en rêve. L'été, surtout, quand les fenêtres ouvertes laissaient entrer un chaud soleil et l'odeur des grands arbres, dorés et bruissants, de la pointe de l'île Saint-Louis, une griserie légère m'envahissait. Les yeux à demi clos, je voyais le ciel bleu, l'eau miroitante qui jetait au plafond mille cercles entremêlés et parfois – vol mouvant des pigeons – une tiède et molle caresse, nouant et dénouant des ailes dont l'ombre n'appuyait pas. Tout m'était doux. Tout me retenait tard au lit dans un serein engourdissement où la jeunesse de ce beau jour brûlant et la mienne se souriaient et ne pensaient à rien. Qu'aurais-je pu désirer au monde de plus charmant et de plus tendre ! J'avais ces nus dans ma maison, comme un amant des femmes qu'il chérit et sent vivre auprès de lui. Et elles vivaient ; elles me troublaient par leur présence à mesure que, montant plus haut, le soleil inondait la pièce d'un immobile embrasement.

Si j'ai goûté la pleine mesure de cette houle heureuse, qui est au

véritable amour ce qu'est au poème sa musique, je le dois à Modigliani ; car, en même temps, j'imaginai sa vie affreuse et sa passion de peindre et je fermais les yeux. Il était là, debout, me regardant et me demandant, comme par une nuit d'hiver, à moitié saoul :

— Toi ?... tu aimes ma peinture... Hein ?... Et pourquoi ?... tu la comprends ?... tu l'aimes ?... comme les femmes ?... Ah ! ah ! ah !... Oui... c'est ça...

Tous les matins le même plaisir m'attendait, ou bien, quand j'avais fait quelque nouvel achat, je m'éveillais dix fois la nuit pour allumer ma lampe et m'absorber dans une contemplation qui ne peut s'exprimer. C'était comme un enchantement, mais si particulier, si nuancé, si voluptueux qu'à m'en ressouvenir peu s'en faut que je ne regrette ces jours où, ne possédant rien, j'étais l'homme le plus riche qui fût, parmi ces toiles et les feuillets épars de mes premiers romans.

*

Max Jacob, autrefois, avait habité la maison où le hasard me fit loger deux ans avant la guerre et la concierge s'en souvenait fort bien. Quelle femme étrange que cette concierge ! Elle donnait son avis sur tout et lorsque, fréquemment, elle me trouvait couché dans un très grand désordre, je l'entendais me dire :

— Vous n'avez pas raison, monsieur, d'être toujours à changer. Ah ! mais non... et voulez-vous mon opinion ? Eh bien, la petite dame d'hier était mieux que celle d'aujourd'hui.

— Occupez-vous de ce qui vous regarde.

— Bien, monsieur... Quant à ces toiles, a-t-on idée !

— Oh ! assez...

— Non.

Et l'aimable créature de comparer mes Modigliani aux sous-bois qu'avait, dans son appartement, le monsieur du quatrième... des sous-bois où l'on reconnaissait au moins quelque chose, tandis que ces horribles bonnes femmes...

— Ça, des beautés ! s'exclamait-elle. Ah ! la ! la ! Elles ressemblent à des...

— Quoi ?

— Oui, monsieur !

Je devais me lever et chasser la concierge qui, dignement, passait la porte puis hurlait au secours.

— Allez au diable ! criais-je, et fichez-moi la paix !

— Bon, bon !

— Vous m'avez entendu ?

— Et votre courrier, qui le montera ?

— Va pour le courrier, répondis-je... mais que je ne vous voie plus ici. Vous le glisserez sous la porte.

— Compris ! affirmait la vieille femme.

Alors, très ponctuelle, au moment où j'essayais de travailler, Mme Delescallier grimpait doucement mes étages, poussait, comme je le lui avais recommandé, un papier sous la porte, et je ramassais ce papier, j'entrais dans une violente fureur, car il portait en lettres majuscules :

Premier courrier : NEANT !

D'autres fois, et j'en riais, le zèle de ma concierge la décidait à inscrire sur les pages de mes manuscrits des recommandations toutes maternelles.

Monsieur, lisais-je, prenez de la feuille d'oranger en infusion, bien chaude. La feuille d'oranger fait dormir.

On ne me croira pas, mais cette femme – sous prétexte de faire mon ménage – entrait chez moi sans avertir et, me voyant à ma table, murmurait, saisie d'admiration :

— Comment, vous travaillez ? Oh ! alors, laissez-moi vous regarder, monsieur... je ne vous dérangerai pas... Laissez-moi... C'est si rare...

J'avais beau me fâcher, elle ne s'en allait pas. Aussi, plein de colère, je m'habillais et sortais, tandis que, profitant de cette absence, la concierge attirait dans ma chambre les locataires de la maison et avec eux se gaussait à son aise de mes « affreux » tableaux.

Ce qu'elle racontait sur mon compte défie la plus fertile imagination. J'étais un monstre, je ne lui payais pas ses heures, je lui faisais la cour. Que sais-je ? Elle ne cessait de me dépeindre sous des couleurs si vives et si flatteuses que mes voisins d'étage s'enfuyaient à ma vue. Aucun n'eût répondu à mes coups de chapeau. On me montrait du doigt. Enfin s'il m'arrivait de ne rentrer qu'au jour et de joyeuse humeur, Mme Delescallier signalait cet exploit par des cris insensés et, s'enfermant dans son étroite loge, imitait pour m'humilier la démarche d'un ivrogne et me montrait le poing.

C'était pourtant une excellente personne, et touchante dès qu'elle cessait d'être odieuse, car elle prenait un si grand soin de moi qu'elle montait, le matin, me dire quand il avait gelé :

— Monsieur, mettez votre gros pardessus, il fait un froid terrible...

Mais si, par malchance, je toussais, elle filait chez le pharmacien pour revenir avec un grand bol de tisane, des cataplasmes, de l'huile goménolée, des cachets d'aspirine, des potions et vingt drogues qu'ensuite il me fallait payer.



XVI

Il y a treize lettres dans « quai aux Fleurs » et comme j’habitais au n° 13, Max Jacob m’apprit que c’était une chance et que j’y devais croire. Oui, peut-être, une grande chance... Mais je devins très vite superstitieux. A droite, sur le quai, la maison d’Héloïse et d’Abélard n’abritait pas qu’un bureau de police. Le poète Jean Dorsenne, le graveur Louis Jou y logeaient et j’attendais souvent de voir Jou au balcon pour décider de ma journée. S’il ne se montrait pas, je me rabattais sur quatre canards sauvages qui, l’hiver, d’un ciel pâle, se laissaient choir sur l’eau comme des gouttes d’encre... ou encore, je comptais les chalands que hélai à leur suite de petits remorqueurs essoufflés et trapus... Quatre chalands, quatre canards et Louis Jou... Je ne pouvais tout tenter... Sinon, je remplaçais les canards par les flics, ou par les boutons qui manquaient à mes habits et je partais tranquille.

Hélas ! que d’avatars, que de refus polis des éditeurs j’essayais cependant malgré tous ces calculs, et ce qu’il me fallait d’entêtement pour ne point me lasser ! Je ne me lassais point. J’allais dans les journaux offrir des contes qu’on me payait cent sous quand on les acceptait. J’écrivais des poèmes. J’étais heureux de vivre. Quel plaisir ! On avait beau m’éconduire presque partout où je me présentais, c’était sans importance. J’en prenais mon parti et, loin de me décourager, je me disais gaîment :

Un jour viendra !

et je n’y pensais plus.

Sans le terme qui me trouvait régulièrement à sec et m’obligeait à emprunter quelque argent à Hubert ou à mes relations de la rue de Buci, c’eût été trop de veine. Mais quoi ? Le terme ! J’en avais l’habitude et, au surplus, les dettes qu’on faisait chez Hubert se réglaient en chansons. Vais-je aujourd’hui m’en tourmenter ? Ce serait un peu tard. D’ailleurs, nous étions tous dans le même embarras aux mêmes dates et jamais une seule fois nous n’accusâmes le sort de ne point nous sourire car nous croyions en lui.

Rappelle-toi, Mario, cette nuit de réveillon que nous restâmes assis trois heures à la terrasse des Deux-Magots devant un bock froid

comme la mort, trempés et grelottants ! Il pleuvait. La belle nuit ! Et comme elle demeure gravée dans la mémoire. Tu couchais chez Rodin dont tu étais le secrétaire, à Meudon, parmi des marbres qui, quand tu t'éveillais, te faisaient peur. Rodin t'avait donné congé, et nous n'avions guère qu'un franc à nous deux. Oui. Belle nuit malgré tout ! Si désolée avec les lanternes des taxis et des fiacres, si amère, si mouillée ! Une odeur végétale l'imprégnait. L'odeur des marronniers ruisselants du boulevard et celle aussi des charcuteries que nous longeâmes, mains dans les poches, sans trop nous arrêter. Nous étions jeunes. Nous parlions de nos livres, de nos amis. Nous nous disions des vers. Et le vent chargé d'eau, les lumières, les rues noires du Quartier nous inspiraient de tels propos qu'au lieu de nous sentir très pauvres, c'était tout le contraire, car l'espoir nous portait.

Rappelle-toi... mais à quoi bon ! Nous avons passé tant de nuits de la sorte qu'une de plus ou une de moins, c'est la vie comme dit l'autre, et il a bien raison. Avec Claudien qui suivait son démon, s'il fallait faire le compte de ces moments perdus nous n'en finirions pas. Et cependant je n'ai rien oublié de nos enthousiasmes, de nos curiosités, de l'amitié sincère qui nous hait et qui nous lie toujours, de notre franchise, de nos élans. Que nous faisaient la pluie, la bise, les déceptions de chaque jour ? Elles n'avaient pas de prise sur nous. Elles ne nous rebutaient pas. Derain, un soir, m'a confié :

— Lorsque ça n'allait plus, j'enfourchais mon vélo et partais à Marseille, pour un mois, changer d'air.

— A Marseille ?

— Ou à Cassis.

Nous n'allions pas si loin, car nous ne possédions pas de vélo et force nous était, au lieu de changer d'air, de respirer toujours le même, rue de Buci, et d'en tirer profit.

C'est alors qu'un garçon très curieux se mêla à notre groupe et par ses airs narquois me plut tout aussitôt. Il signait de petits articles dans de petites revues du mystérieux prénom de Zavié que les typos s'acharnaient à imprimer Zavie : « Za la vie, Za la mort ! » devint par blague le cri de ralliement. Bernouard l'avait poussé d'instinct en gavroche et ce cri convenait si bien à notre nouvel ami qu'il y répondait de bonne grâce, quitte à prendre sa revanche, en m'appelant d'une voix sinistre « Francis Carcere Duro ! », et me faire des roseries.

C'était son faible. Il en faisait à tous, s'y appliquait et ne riait qu'ensuite, si elles avaient porté. La mèche qui lui barrait le front, sa froideur calculée, prêtaient à Emile Zavie une baroque ressemblance avec Napoléon, jeune homme. Il avait le coup d'œil rapide, la réserve, la timidité du petit lieutenant d'artillerie et, quand il se livrait, se reprenait très vite. Que savait-on de lui ? Rien ou très peu de chose. Il travaillait chez Bernouard, l'après-midi, corrigeait des épreuves,

parlait peu, nous quittait vers six heures puis, invisible jusqu'au lendemain, revenait à l'imprimerie et fumait le cigare. S'il écrivait des vers, quelquefois, en cachette, il ne les montrait pas. Des vers ? A peine prétendait-il savoir dicter des lettres, ou donner une tournure plus correcte à certaines phrases soumises par les typos à son net jugement, ou répondre quand Bernouard publia une petite plaquette : Les Regrets de Futile :

— Fût-il pas mieux que de se taire ?

Bernouard l'agaçait par ses façons brouillonnes et désinvoltes, l'ahurissait et je dois dire qu'entre ces deux étonnants gentlemen, l'opposition des caractères était si vive qu'on pouvait s'amuser.

Ainsi, tout fier d'avoir appris par cœur un quatrain sur Bernouard, Zavie le récita :

Le soir où Bernouard, dédaigneux et futile,
Dit à son secrétaire, effroyable nervi :
« Soignez mon orthographe et corrigez mon style »,
Fut le plus beau jour de Zavie.

— C'est de toi ? demanda froidement l'intéressé. Tu te connais très bien.

— Comment ?

— Oui... Un nervi... Un vrai !...

Et la ressemblance avec Napoléon disparut sur-le-champ car, par malheur, Emile Zavie portait ce jour-là une cravate violette, une chemise bleue et un gilet mastic qui donnèrent raison au « patron ». Un nervi – après Napoléon – m'était plus familier, on le pense, et fait pour m'attacher davantage à Zavie. Il ne protesta pas. Je crus même qu'il m'allait avouer un infernal secret mais il se ressaisit et, m'entraînant :

— Toi aussi, me questionna-t-il, tu préfères le nervi à Buonaparte ?

— Peut-être !

— Eh bien, tant pis... quoique Buonaparte... ah ! Buonaparte !... Napoléon !...

— Ne te frappe pas !

— Si, si... dit-il.

— Mais pourquoi donc ?... A cause de quoi ?

— A cause de Stendhal, répondit sourdement Zavie. Tu sais, il n'y a pas d'autre écrivain au monde. C'est le plus grand... Il était de Grenoble comme... comme ton ami Jean Pellerin... et alors, comprends bien, n'avoir rêvé que ça, n'avoir aimé que ça pour que cette girouette de Bernouard se permette...

Il parlait, il gesticulait à tel point, lui d'ordinaire si calme, si renfermé, que je ne pus pas m'empêcher de rire. Zavie me regarda, il hocha la tête, puis comme je l'invitais à prendre gaîment les choses :

— Viens boire un glass, grommela-t-il.

Et il me tira par la manche au moment où, devant un bouillon obscur du milieu de la rue de Seine, je cherchais des yeux un bistrot.

Dans ce bouillon régnait une quasi totale obscurité. Des tables de bois sans nappes, des bancs luisants, un comptoir encombré d'assiettes et de demi-setiers d'aramon, un casier à serviettes occupaient une espèce de grande salle qui avait l'air d'un réfectoire de séminaire. Sur le sol, de la sciure de bois. Sur les murs, le reflet blanchâtre d'un jour de cave qui, par un vasistas, pénétrait dans la pièce et vous envahissait de stupeur, de malaise.

— Monsieur Zavie, dit une voix endormie, vous, déjà !

— Je ne viens pas manger, il n'est pas l'heure, répondit mon camarade. Mais allumez le gaz, voulez-vous et donnez du vin...

On alluma.

— C'est amusant, fis-je pour dissimuler la pénible impression qui me serrait la gorge. C'est assez propre... je ne connaissais pas.

— Moi, je connais, dit âprement Zavie.

Il soupira et ajouta :

— Il y a cinq ans que j'y mange. Il faut avoir bon estomac.

— Bien sûr !

— Cinq ans !

Il se pencha et reprit à voix basse :

— Je n'appelle pas ça manger. J'appelle ça se nourrir et ensuite, je vais régulièrement à Havas, gagner pendant la nuit de quoi payer ma chambre, la blanchisseuse, ma portion. Hein ! Pourrais-tu ?

— C'est trop triste.

— Et c'est humide, surtout c'est répugnant. Les gens qui viennent ici sont presque tous des malheureux, des pauvres bougres qui boivent un pinard écoeurant. A ta santé !

— Ah ! oui, dis-je après avoir vidé mon verre. Comme pinard...

— La boustifaille aussi, répliqua Zavie et, me considérant d'un air maussade et glorieux : Voilà, fit-il, tu vois... le matin, j'écris pour moi, l'après-midi je gratte chez Bernouard et jusqu'à deux ou trois heures de la nuit, je turbine à l'Agence...

— Mais comment fais-tu donc ?

— Il le faut.

J'étais abasourdi et, soudain, comprenant de quel prix mon ami payait chaque jour opiniâtrement le droit de vivre hors des réalités, il me parut si différent des autres que je n'osai plus rire, et lui serrai la main.

Il était bien question de rire ! Une odeur fade, qui sentait la caverne, m'en ôtait l'envie, et je me disais que Zavie se trompait, qu'il avait tort de ne point tout risquer plutôt que de vivre cette existence médiocre qui le diminuait. A son âge, on se jette à l'eau. On ne pense pas à la

côtelette. Elle vient toute seule ou ne vient pas, c'est selon ; au moins on ne dépend pas d'elle et les hasards sont grands. Pourquoi ne point compter sur eux ? C'était renoncer avant l'heure.

— Ah ! tu crois ? railla-t-il.

— J'en suis certain.

— Toi, oui, fit amèrement Zavie...

— Essaye d'abord !

— Non.

— Non ? Ecoute, repris-je, j'ai crevé de faim comme les autres et cela ne me fait pas peur. Voyons... On n'en meurt pas.

— C'est possible ! me répondit-il.

Et du geste, appelant la servante, il régla le demi-setier puis, comme il était l'heure, ou à peu près, pour lui, de se mettre tristement à table, il saisit le menu et commanda :

— Un bœuf gros sel, des choux et un café.

Dieu, que cette découverte m'apprit en rien de temps à voir clair en Emile Zavie ! Ses mines, ses attitudes, ses façons romanesques d'échapper à toute explication, j'en connaissais désormais le secret et ce secret ne m'offrait rien de rare ni de réconfortant. Au contraire. Plus je sermonnais mon ami, plus il se déroba et quand un soir, dans le square Saint-Germain, il trouva vingt sous près d'un banc et les mit dans sa poche, le geste qu'il eut me révolta :

— Vingt sous ! exclama une pauvre, qui avait vu Zavie ramasser la petite pièce.

— Oui, dit Zavie... pourquoi ? Ça vous étonne ?

— Moi, fit la femme, je rencontre quelquefois des deux sous en cherchant... par hasard...

— Eh bien, ce n'est pas mal !

— Je pense !

Et, comme je m'attendais de surprendre chez cet étrange garçon un mouvement qui m'eût fait l'approuver, il sortit les vingt sous de sa poche, vérifia qu'ils étaient bons et, très maître de lui, affirma :

— Moi, c'est toujours au moins des vingt ronds que je trouve ou alors, je ne me dérange pas.

Puis, croyant que je n'observais pas son amusant petit manège, il jeta la piécette par terre, aux pieds de la pauvre et tourna les talons, d'un air très stendhalien.

Voilà comme nous étions. Ou Stendhal ou Villon et on nous eût hachés plutôt que de nous faire démordre de ces admirations auxquelles nous apportions vraiment une grande candeur à nous mieux adapter. Quelle que fût l'heure de la nuit ou du jour, c'était elles qui passaient en premier et je ne sais pas bien si nous en rougissons ou si – regrettant ce temps-là – nous n'avons pas plutôt une pointe de légitime orgueil à nous dire que c'était le bon temps et à

nous en moquer.

Pourquoi mentir ? Sans cet amour, l'existence ne nous eût offert qu'un morne et long cortège de difficultés de tout ordre, de privations, d'incohérences et le courage nous aurait fait plus d'une fois défaut. Le courage ? La raison de vivre et avec elle cette amère conviction que la carrière des lettres exige moins une tête solide qu'un estomac d'autruche et le cuir bien tanné.

Frédé, sur les volets du Lapin, nous l'avait enseigné par cette inscription loyale et d'un grand à-propos :

Le premier devoir d'un honnête homme est d'avoir un bon estomac.

Il est vrai que c'était à Montmartre, mais nous avons retenu la leçon et elle nous a servi.

Autrement, quand Roland Dorgelès, un soir que j'errais sans ressources dans Paris, m'amena à L'Homme libre et m'y fit appointer au titre de critique d'art, aurais-je accepté cette besogne pour cinquante francs par mois ? Le Tigre payait très mal. N'importe. C'était au moins cinquante francs assurés et je m'en réjouis. André Billy appartenait au même journal. Il y gagnait sans doute mieux sa vie et derrière ses lunettes d'écaille il était homme déjà à ne point s'émouvoir. Son élégance m'époustouflait. Son air froid, ses façons polies, sa gentillesse qu'il s'efforçait à ne point trop laisser paraître et les retours que nous faisions parfois à pied, des Boulevards à la Rive Gauche, m'instruisaient sur son compte. Mais comment échanger ma nature contre celle que je lui voyais ! Je n'eusse point réussi. Alors sagement, posément, Billy me mettait sur mes gardes et sa fréquentation m'aida à me moins dépenser.

Oh ! ces besognes de L'Homme libre ! Jean Pellerin y peinait, lui aussi. Il rédigeait un courrier littéraire, en deuxième page, près du mien qui concernait les peintres et, l'amitié aidant, ces cinquante francs par mois qui nous réglaient d'un article quotidien, nous paraissaient être somptueux car ils nous permettaient – pour les gagner – de nous rencontrer, Jean Pellerin et moi, une fois par jour dans les bureaux de Clemenceau.

Dorgelès, Billy, Pellerin... J'ajoutai bientôt au nombre de mes amis Adrien Bertrand qui « faisait » la Chambre au journal et, très artiste, écrivait pour lui des poèmes et les publiait dans d'obscures petites revues sans lecteurs ni tirage. C'était quelqu'un, Adrien Bertrand, et le plus loyal camarade qu'il m'ait été donné de rencontrer dans ces milieux où, sauf Gombault, secrétaire de la rédaction, personne ne me pouvait souffrir. Nous étions des poètes d'abord, nous nous étions reconnus, et le métier qui nous était durement imposé nous l'accomplissions sans y voir autre chose qu'un métier tandis que les autres rédacteurs, fort entraînés au journalisme, pensaient plus aux innombrables avantages qu'il comporte qu'à le quitter pour la

littérature.

Heureusement, j'avais alors publié au *Mercure*, dans la revue, Jésus-la-Caille, et cela me valait, aux yeux même du patron, d'être moins un scribouillard qu'un écrivain et encore moins un amateur. Mais mon roman n'était pas très côté dans la maison et Adrien Bertrand qui avait écrit sur lui un article ne le pouvait pas faire passer. Il dut se fâcher, déclarer au rédacteur en chef que si *L'Homme libre* refusait son papier, il quitterait la boîte pour avoir gain de cause et ma réputation grandit. En effet, de chroniqueur, je devins rédacteur. On m'envoya dans les faubourgs décrire des tableaux alléchants de crimes, d'accidents, de suicides. On me dépêcha chez de gros marchands de perles qui faisaient parler d'eux, chez des hommes politiques, chez des concierges, chez des escrocs, dans les cimetières, que sais-je ! J'interviewais des grévistes qui ne voulaient rien dire, des généraux qui m'envoyaient me faire f... et quand l'anniversaire du vol de la Joconde revint à l'actualité, chez M. Bonnat, en personne, qui ne me laissa pas placer un mot et me chassa honteusement.

Doux métier ! J'avais beau courir, mes reportages manquaient de caractère et je « prenais » chaque fois car, au lieu d'informer les lecteurs comme ils s'y attendaient, je leur livrais mes impressions qui étaient fort curieuses mais ne les touchaient point.

Il arriva qu'un soir après une longue campagne entreprise par le Président à propos des drapeaux mis en berne à Athènes par je ne sais quel amiral le jour du Vendredi Saint, on découvrit que le décret autorisant cette manifestation avait paru dans le journal *La Croix*. Quelle aubaine pour la maison ! Le patron exultait. Mandel, ombre allongée d'un Clemenceau trapu, se frottait les mains et cinq ou six anciens ministres présents dans la coulisse se préparaient à porter un grand coup. La presse entière, électrisée par des articles d'une virulence extrême, ne s'occupait que du lièvre levé par le patron. On en parlait partout. On en faisait des gorges chaudes et seul, peut-être, dans cette agitation, j'ignorais de bonne foi de quoi il s'agissait.

— Carco ! m'appela-t-on. Mettez vivement votre chapeau et votre pardessus. Filez à *La Croix* !

— Oui, dis-je... j'y vais...

— Et ramenez le numéro qui contient le décret.

Je regardai François-Albert qui nous dirigeait tous malgré sa taille chétive et ses airs de gamin et demandai le plus innocemment du monde :

— Quel décret ?

Ce fut un beau scandale. On m'injuria. On m'humilia.

— Un journaliste qui ne lit pas les canards ? Ah ! ça, par exemple !

— Il faudra vous y mettre, me dit François-Albert.

— Mais... certainement.

— A commencer par L'Homme Libre, n'est-ce pas, vous n'y fourrez jamais le nez ?

— Jamais.

— Ça ne vous intéresse pas ?

— C'est-à-dire, tentai-je d'expliquer poliment. Ça m'intéresse... oui... mais que voulez-vous ? Avaler la tartine du patron, chaque matin, ça me fiche un coup terrible. Il n'est jamais content de rien. Il grogne toujours. Alors, vous comprenez, quand je me lève, moi, d'habitude, je suis de bonne humeur... et perdre ma gaîté parce que le patron râle, c'est dur.

— A prendre ou à laisser ! fit d'une voix mielleuse Mandel qui s'était coulé dans la pièce sans que je l'eusse vu. Vous lirez Clemenceau, mon ami... ou alors...

Que pouvais-je riposter ? Force fut de me soumettre, mais au bout d'une semaine, dégoûté de moi-même et des autres, j'allai trouver François-Albert qui me demandait tous les soirs ce qu'il y avait dans l'article du patron, et lui déclarai tristement :

— C'est impossible... J'ai fait, je vous jure... de mon mieux... mais continuer dans ces conditions-là... merci... Je préfère renoncer.

Et je donnai ma démission.

Des deux, c'était moi l'homme libre et je m'en aperçus à voir de ma fenêtre le lendemain couler la Seine aux mille paillettes d'argent entre ses quais, ses arbres, sous un ciel lumineux. J'étais libre, je n'avais plus d'attaches ! Le matin, je grimpais le petit escalier de mon voisin Daragnès qui gravait humblement ses bois devant l'eau bleue du fleuve tandis que des trains de bateaux un à un défilaient.

Quelle délivrance ! De beaux livres, un labeur accompli dans la joie, dans le calme, loin de la politique et des besognes stupides... J'avais compris, j'avais trouvé ma voie et Daragnès, qui me donnait les exemplaires de ses premiers ouvrages, préparait pour Jésus-la-Caille une série de dessins. Je les ai. Ils sont rares. Ils sont très rares puisque l'édition n'en fut point faite mais avant le bibliophile c'est l'ami qui voudrait ici dire combien il doit à l'autre de soudaine et profonde stabilité dans la vie et s'en souvient toujours avec attendrissement.



XVII

Et voilà ! il me restait pour vivre des « papiers » sur les peintres, des échos, des comptes-rendus d'exposition que Vauxcelles accueillait dans ses pages du Gil Blas. Valette m'avancait, au Mercure, mes premiers droits d'auteur. J'étais aux anges quand juillet s'acheva dans la stupeur et la consternation. La guerre, l'horrible guerre éclata. Brusquement tout parut emporté, balayé. Au Gil Blas, avec Pellerin et André du Fresnois, une sorte d'ivresse nous saisit, nous jeta à la rue comme les autres et nous mêla ardemment à tant de jeunes hommes qui allaient, sans y croire, en chantant, à la mort. Des femmes qui la flairaient déjà, partout, autour d'elles, étaient graves et sur les Boulevards d'immenses cortèges, promenant des pancartes et des drapeaux, se succédaient, en poussant vers le ciel de grands cris. Précédant ces cortèges, des marmitons, des garnements à bicyclette, de vieux messieurs gagnés par un tragique délire s'agitaient et les énormes vagues humaines conduites par leur destin s'avançaient, déferlant contre les magasins fermés, les cafés noirs de monde, et scandaient à pleine gueule sur un rythme à trois temps :

« A Berlin ! A Berlin ! »

— Et ramenez nos pendules, les gars ! braillaient des gens du peuple.

A mesure que se succédaient sous nos yeux ces masses noires et gesticulantes de commis, d'employés, d'ouvriers, de bourgeois étroitement soudés les uns aux autres par un inexprimable enthousiasme, le jour baissait et dans une lumière grise, soulevant une épaisse poussière, d'autres cortèges débouchaient de toutes parts et emboîtaient le pas. « Les volontaires juifs » pouvait-on lire sur de vastes panneaux de bois hissés parmi des fanions des sociétés de gymnastique. On les saluait au passage.

— Vivent les juifs ! clamaient, sans distinction de classe ou de parti, les badauds.

Jean Pellerin et moi nous regardâmes.

— Oui, vivent les juifs !

— Et vive la France ! jeta debout sur une chaise André du Fresnois.

Il s'était découvert et très pâle, presque blême tant l'émotion lui étreignait le cœur, il suivait de ses yeux de myope ce défilé d'hommes de tout rang qui, répondant à l'approbation générale par de géantes

clameurs, entonnait à l'approche de la place de l'Opéra de ses mille voix enrouées et viriles :

La Victoire, en chantant, nous ouvre la barrière,
La Liberté gui-i-de nos pas.

— André ! appela Jean...

Du Fresnois ne l'entendit pas. Toujours debout sur sa chaise et tendu de tout l'être vers cette foule – lui d'habitude si dédaigneux du nombre et régnant par l'esprit –, il communiait avec elle, il consentait son propre sacrifice. Alors Jean Pellerin me saisit dans ses bras, me serra et, très bas, désignant notre ami :

— Regarde-le, dit-il. Regarde... Il ne reviendra pas !

— Mais si !

— Non, non, fit Jean que son pressentiment emplissait de détresse...

Et il grimpa près d'André du Fresnois, sur le même siège, l'attira contre lui et durant près d'une heure le tint pressé si fraternellement que du Fresnois comprit peut-être et cessa de crier.

A mes côtés, sourde aux applaudissements qui de la terrasse du Napolitain crépitaient comme le feu nourri d'une compagnie de mitrailleuses, l'amie de du Fresnois se tenait immobile et muette. Eprouvait-elle aussi, dans cet affreux moment, l'impression qu'André serait bientôt tué ? Je n'osai lui parler mais lorsque mes deux camarades descendirent de leur chaise et se jetèrent vers nous, cette impression devint une certitude et nous nous séparâmes.

Qu'on ne m'accuse pas d'écrire, hélas ! après la douloureuse disparition de du Fresnois, ces lignes. Il n'était déjà plus parmi nous ! Derrière son lorgnon aux verres troubles, le regard que je découvris me frappa si étrangement qu'il me poursuit encore et me rappelle l'heure à laquelle il le fixa sur moi.

La nuit venait. Par l'avenue de l'Opéra, je gagnai la rive gauche dans un tumulte toujours plus grand, plus chaotique. Les « bus » comme pliant sous leur charge, les taxis se rangeaient apeurés devant cette avalanche humaine et, des hauts lampadaires, la lumière qui ronflait et craquait sur ses charbons incandescents illuminait un Paris bouleversé. Puis, petit à petit, les rues se firent plus calmes, presque désertes et j'arrivai chez moi, vers neuf heures, quai aux Fleurs, où je pris dans un tiroir ma feuille de mobilisation, mon carnet militaire et une vingtaine de francs qui, avec la menue monnaie que j'avais dans les poches, constituaient mes seules ressources.

Dieu ! que cette nuit d'été, trop chaude, au ciel limpide, me fut atroce à respirer ! J'étais comme les autres, c'est-à-dire sans contrôle sur mes actes, habité par une sorte de folie et poussé au hasard devant moi par les rues qui recommençaient à s'animer et à charrier un flot

épais et noir, saisi d'une fureur sacrée. Place Blanche, à la brasserie Cyrano, des amis m'attendaient. Nous bûmes avec les femmes, avec leurs hommes, payant notre tournée après d'autres, trépidants, excités. Ces messieurs, eux, étaient plus réfléchis. Ils regardaient, yeux clignés, les passants et, les mains dans les poches, ne répondaient à aucune question. Ensuite, nous descendîmes la rue Blanche et assistâmes – trop tard pour intervenir – à une attaque rapide qu'opérèrent sur trois jeunes gens des voyous qui leur prirent leur argent. De louches individus nous cernèrent, un moment, puis s'enfuirent. Ils accostaient au coin des rues hommes et femmes, les dévalisaient en vitesse et, se sauvant à toutes jambes, recommençaient plus loin. Place de la Trinité, des cortèges se formaient. Nous les accompagnâmes, entre une double haie de curieux qui agitaient leurs chapeaux, leurs mouchoirs et nous escortaient en brailant. Mais toute une populace obscure leur faisant les poches sans vergogne, il y eut des batailles et l'enthousiasme, sur le parcours, décrut.

Je me rappelle très bien de quoi était formée la masse hurlante qui m'entourait. De tout jeunes gens, des filles en cheveux, des calicots, des types en cotte et en casquette, des mères avec leurs fils et une nuée de polissons heureux de brailler à tue-tête. Par instants, quand elles avaient épuisé leur plaisir à chanter La Marseillaise ou Le Chant du départ, des voix grêles attaquaient un autre air et tous, galvanisés, le gueulaient. On ne pouvait souvent plus avancer. On piétinait sur place. Des chansons, alors en vogue, s'élevaient par les rues à tout rompre, dans un remous fantastique où, nous tenant fiévreusement par le bras, nous sautions et dansions et nous marchions dessus. Jusqu'à minuit, chassés ici et là, sur les Boulevards, la Madeleine, la place de la Concorde, nous ne cessâmes d'aller et venir quand je me séparai du rang où j'étais pris et, par le boulevard Saint-Germain, arrivai au Quartier. Mais c'était la même foule, la même cohue qui, partout, se pressait. Des étudiants coiffés du béret de velours déployaient en tête des cortèges des drapeaux, promenaient des lanternes, des inscriptions, des mannequins coiffés d'un casque à pointe et criaient comme des fous :

— A Berlin ! A Berlin !

Un écho fait de milliers de souffles leur répondait. On n'entendait que cette énorme clameur, inlassable et, dans les bars, à l'approche de tous ces gens dont la démarche résonnait sur le pavé sonore et vous cognait le cœur, des filles empanachées se montraient aux carreaux et battaient frénétiquement des mains. Devant le d'Harcourt, devant la brasserie du Panthéon et du café qui est en face, la foule était si dense qu'elle embouteilla le boulevard. Les drapeaux agités au-dessus des têtes chaviraient, se relevaient plus haut, à larges plis vivants, gonflés d'une infernale palpitation. Ils étendaient – parfois quand un arbre

tamisait la lumière des paisibles becs de gaz – comme un suaire immense et, goguenards, se trémoussaient. Je crois les voir encore, au bout des hampes, dérouler leurs capricieux et sinistres frôlements. Ils flottaient, ils avaient des grâces balancées et nonchalantes, de brusques abandons et, sous leurs plis qu'ils étendaient, avec des mouvements de faux dans les blés mûrs, on eût dit que, déjà, tant de jeunes fronts, touchés par une main invisible, se courbaient.

Mais, aussitôt, ils se dressaient, ces fronts sans rides que la mort marquait avant l'heure. Ils se dressaient contre elle avec une féroce confiance qui fit faiblir mes forces et m'abandonner tout espoir. Ce n'était plus des drapeaux que je voyais, c'était un drap horrible et sa longue traîne rougie de sang. Pourquoi, de ce troupeau humain, aucune voix ne s'élevait pour dénoncer l'abominable et inutile massacre qui, demain, par les champs où l'odeur de la terre et des fruits ne fait qu'un, sous le brûlant soleil, allait se dérouler ? Il eût suffi d'une seule voix peut-être pour changer tout cela ou tout au moins donner, à l'immense don de ces vies dans leur fleur, un sens plus poignant et plus strict... Et rien, personne... Rien que des cris, des chants, des cris encore, des clameurs inouïes... Un homme de vingt-cinq ans, des godillots pendus par les lacets à son cou, devant moi, délirait. Il trépidait, saisi d'une ardeur folle, et les deux filles qui lui tenaient les bras riaient en l'entraînant. A leur suite, je fendis la foule, m'accrochant, me collant à eux comme s'ils eussent dû me conduire désormais toute mon existence et me sauver de mes affreuses pensées. Cet homme avait raison. Il était prêt à vivre une dernière nuit, non pas dans les larmes et le désespoir mais les plaisirs qui lui feraient défaut, avant que d'être rassasié. Oui. Raison. Et je descendis, sans m'interroger davantage, l'escalier fort étroit du bar du Panthéon, pénétrai dans ce bar, m'y installai et commandai à boire.

L'étrange décor ! Je ne m'y reconnus pas tout de suite, car les tables, rangées dans les coins, laissaient un espace plus grand que d'ordinaire aux couples. L'orchestre jouait un tango et les danseurs, pressant les femmes pâmees dans une muette extase, s'appliquaient à le bien tracer. Tous étaient jeunes et, porteurs de musettes de cuir fauve, ils regardaient sans voir, fixement, devant eux, tandis que, malgré moi, pris par cet air crispé qu'étiraient les violons, je chantonais :

C'est le dernier tango !

Mais il y eut un incident comique car une cliente du bar qui guettait son ami, le voyant arriver, s'écria :

— Ah ! le voilà, voilà mon Belge !

A ce mot, la musique s'arrêta comme par enchantement et, de toutes les poitrines, des cris jaillirent :

— Vive la Belgique ! Bravo ! Bravo !

Il fallait voir la tête du Belge. Il parut très ému, salua, remercia. Un vieux monsieur, très gros, très blond, offrit du Champagne et la fête continua.

Cependant, j'étais sorti du bar et la nuit bleue, les lourds feuillages du boulevard et du jardin du Luxembourg répandaient sur la foule cette sensuelle et forte odeur d'humus et de verdure qui met au cœur des citadins une sourde désolation. Plus haut que le tumulte, on la sentait pesant sur nous d'un poids inexprimable. Nuit tragique d'une étouffante douceur, elle n'était point une consolation à ces hommes et ces femmes que la guerre arrachait déjà les uns aux autres et déchirait cruellement. A mesure que la nuit s'achevait, un sentiment obscur se glissait dans les êtres. Une stupeur, d'abord vague, mais peu à peu plus forte pour eux, les accablait. Les cris cessèrent. Les derniers groupes se disloquèrent et, tandis que les voitures des maraîchers descendaient la chaussée et se rendaient aux Halles, l'aube apparut et, sans qu'on y prît garde, imprégna tout d'une pâle et surprenante présence qui était celle du jour. Brusquement, revenant à la réalité, comptant les heures, les plus courageux entre tous regardèrent face à face leur destin et je me rappelai qu'un mois auparavant une vieille femme qui lisait dans nos mains l'avenir, à la terrasse de La Closerie, s'était tenue debout, sans rien nous dire tellement la frayeur la gagnait à découvrir ce qu'elle seule pouvait voir.

— Eh bien, qu'as-tu, la petite mère ? avions-nous beau la questionner.

Elle se taisait.

— Parle ! voyons ! fit l'un de nous. Tu as perdu ta langue ?

Et la vieille femme, levant les bras au ciel, s'était mise à pleurer.

Qu'avait-elle lu, qui annonçait la mort, dans toutes ces mains ? Quel signe mystérieux qui ne la trompait pas ? J'aurais voulu revoir cette femme, lui demander... mais non. Malgré moi, serrant stupidement les poings pour ne point être tenté de surprendre peut-être ce que nul homme ne doit savoir, je les enfonçai dans mes poches et partis à grands pas. C'est alors que pensant à mes parents qui habitaient loin de Paris et qui, dans leur maison, devaient avoir passé la nuit à préparer les bagages de mes frères et à m'écrire, une détresse affreuse s'empara de mes nerfs. J'étais seul – terriblement seul – dans les rues, abandonné de tous et traînant ma fatigue. Je me sentais fourbu. Je n'avais plus aucun courage et, soudain, pénétrant dans un débit, je me vis dans une glace, blême et les yeux rougis.

— Prends un café, p'tit gars, pour chasser ça ! me dit le limonadier. Avec du rhum.

Le débit était plein. Appuyé au comptoir, un homme qui avait bu aussi un petit verre de schnick, s'essuyait sans arrêt les lèvres et, pâle, le dévisageant sombrement en silence, une humble femme, près de lui,

attendait. L'homme, dont la main tremblait, n'en finissait pas de s'essuyer la bouche et la malheureuse créature se raidissant pour ne point lui ôter l'énergie dont il avait besoin, l'épiait et attendait toujours. Tout à coup, l'empoignant à pleins bras, l'homme saisit sa compagne et l'embrassa sauvagement et elle lui rendit son baiser, elle l'étreignit sans prononcer un mot, jusqu'à ce que, se dégageant, l'homme allât à la porte, l'ouvrît et disparût.

— Ah ! mon Dieu ! fit la malheureuse.

Ses voisins se précipitèrent. Mais elle était tombée tout d'une pièce, lourdement, tuée net, la première, comme pour offrir au terrible Dieu qui voulait tout, qui exigeait tout, même des femmes, et demeurerait indifférent, une victime de plus.

Dans la lumière qui grandissait, dehors, des médecins aides-majors, habillés sur mesure d'uniformes élégants, descendaient le boulevard. Ils se hâtaient vers la gare de l'Est, à pied, car il n'y avait ni taxis ni tramways. Des enfants presque ou de tout jeunes gens et fiers de s'exhiber avec les leggings jaunes, un képi neuf, des cols de velours et de partir – par ce matin doré – pour la grande guerre, une valise à la main. Quelle tristesse à les voir passer de la sorte, nous éprouvâmes tous dans ce bar près de cette femme étendue sur le parquet tandis qu'accourait un agent ! Quel découragement ! Et les manifestants, qui rentraient par petits paquets de cinq ou six en traînant leurs drapeaux souillés dans les ruisseaux, défilèrent lentement. Ils étaient saouls pour la plupart. Ils zigzaguaient en avançant et quelques-uns, d'une voix cassée, rauque, détimbrée, s'obstinaient cependant, avec l'entêtement piteux des ivrognes, à crier quand ils s'apercevaient que nous les regardions :

— A Berlin... ! oui... oui... A Berlin ! nom de Dieu ! A Berlin ! A Berlin !

*

Tout ce jour, profitant du temps qui me restait, je le passai avec mes camarades et leur fis mes adieux. L'un d'eux, le poète Edouard Gazanion, ne me quitta pas. Il m'acheta une gourde et l'emplit de Pernod, me prêta de l'argent puis nous errâmes ensemble jusqu'à la nuit. Paris semblait une autre ville. On y rencontrait une incroyable quantité d'hommes, mais qui partaient, qui couraient dans la direction des gares et, chargés de paquets, avaient l'air exaltés. De-ci de-là, des patrouilles à cheval circulaient par les rues. Des compagnies, des fourgons chargés d'armes, de munitions, des batteries montées, des escadrons se frayaient dans la foule un chemin et la foule les acclamait. Boulevard du Palais, un espion fut arrêté comme je me rangeais devant un régiment d'artillerie qui, longuement,

interminablement, avec ses 75 et ses servants assis sur les caissons, traversa l'eau et s'éloigna. Jugulaire au menton, les cavaliers, dont les montures portaient dans les harnais des fleurs, étaient graves. Ils ne répondaient pas aux cris qui sur leur passage s'élevaient. Les roues grinçaient. Les canons tressautaient aux cahots, comme des jouets mystérieux, dont le nombre étonnait... et il y en avait toujours et toujours. Ces hommes jeunes dont les mousquetons arrivaient à hauteur du képi, par-dessus la capote roulée en bandoulière, me faisaient mal à suivre des yeux car l'expression de leurs visages imberbes n'était point de leur âge et durcissait leurs traits.

Hélas ! quand la nuit vint, les premières nouvelles de la guerre ajoutèrent au désordre. On s'arrachait La Patrie qui paraissait sur un format réduit au quart d'une feuille, on commentait les événements et l'annonce à Paris de scènes de pillage des maisons allemandes enfiévrerait des vieillards qui, parlant de leur temps, voyaient là une revanche, la leur, et se répandaient en discours. L'assassinat de Jaurès, peut-être, les touchait moins. Jaurès ? C'était tant pis... Ils n'avaient pas le temps de le pleurer dans ce moment critique et, haranguant un auditoire qui les écoutait sans comprendre, ces bavards lui contaient, au nom des statistiques, qu'il faut trois fois le poids d'un homme en balles pour le tuer.

— Ainsi, débitait un vieux beau en s'adressant à un obèse qui, planté devant lui, le laissait pérorer, vous, par exemple... C'est une tonne, mon garçon, que vous coûterez peut-être aux Pruscos... ils ne vont pas marchander.

— Ah ! oui...

Et, comme l'obèse pensait à autre chose :

— Allons, fit le vieux beau. Du cran ! ayez du cran !... Mourir n'est rien lorsque l'on sait pourquoi l'on meurt. Rien du tout... mon ami. Croyez-moi sur parole car, moi, si j'avais l'âge...

Ces singuliers individus formaient des attroupements et, fait inimaginable aujourd'hui, ils discouraient à perdre haleine en toute impunité. Personne ne les faisait taire. Au café, dans les autobus, dans les rues, près des gares, ils excitaient les gens à s'aller faire tuer comme s'il n'y eût rien là d'extraordinaire. Se doutaient-ils de ce qu'une guerre peut déchaîner d'horreurs et d'abjections pour parler de la sorte ? Ils ne savaient pas. Ils croyaient, comme tout le monde, que, cette fois, on en finirait vite puisque les Belges et les Anglais se liguaient avec nous contre les « casques à pointe » et qu'ensuite, la victoire récompensant nos sacrifices, une ère de joie et de prospérité serait offerte aux survivants. Dieu me pardonne, cette ère tant annoncée, nous l'avons à présent et si elle correspond en tout point à l'image qu'en brossaient les orateurs zélés des premiers jours de la mobilisation, le prix que nous l'avons payée, nul n'en aurait voulu.



XVIII

En effet, après du Fresnois, après Marcel Drouet, Charles Perrot, Louis Pergaud, Jean-Marc Bernard, la veille de l'armistice, Guillaume Apollinaire succombait et, plus tard, Jean Pellerin, des suites de cette horrible guerre d'où mon frère Charles, major de sa promotion à l'Ecole Polytechnique, non plus, ne revint pas. Quand j'y pense et revois le meilleur de notre famille, cet enfant dont j'ai compté les restes à Blercourt-sous-Verdun, sa mort m'est toujours fraîche et me déchire atrocement. Les fosses du cimetière répandaient une odeur d'évier. Des sidis les avaient ouvertes et, peinant, à grand effort de pioches, pour défoncer les cercueils que l'on voyait baigner dans l'eau, ils s'agitaient comme des damnés. Mais les couvercles cédaient et, dans leurs uniformes boueux, nos pauvres morts apparaissaient au jour tiède des vivants. Etendus sous de lourds manteaux réglementaires, il fallait par morceaux les arracher du trou et, dans un drap, déposer membre à membre leurs débris, les arranger, puzzle monstrueux, puis les coucher – en avalant ses larmes – dans de nouvelles bières, sur un matelas de sciure de bois où l'eau noirâtre, qui s'égouttait des draps, saignait une seconde fois. Abominable et cependant très noble et nécessaire épreuve. Nul ne s'y dérobaît. Ces masses grisâtres, pétrifiées par l'eau où elles avaient longtemps séjourné sous la terre, restituaient aux corps une apparence humaine mais dans nos mains elles étaient si pesantes que le cœur nous manquait. Jusqu'au bout, néanmoins – chacun s'y appliquant avec une espèce de démence – , nous assistâmes aux plus pénibles formalités et je vis, pour mon frère, que l'éclat qui l'avait atteint n'avait fait à la tempe qu'une très petite fissure, très nette, sans rien briser de son crâne mis à nu.

Malgré l'été, malgré la tendre lumière du jour, tout, alentour, semblait saisi d'une immobile tristesse. Des bois, couronnant les hauteurs, par où je savais que, la nuit du 21 juin 1916, celui que je pleurais avait été dirigé sur Blercourt, aucune rumeur ne s'élevait. On n'entendait que le silence de ces vertes collines, de cette vallée à mi-flanc de laquelle se trouve le cimetière et qui, paisible et peu profonde, présentait de toutes parts à la vue des perspectives bien mesurées. Les peupliers bordant la route, les chaumes, les prairies basses, molles, fraîches comme l'eau des sources, composaient un

heureux paysage qui, petit à petit, agissant sur nos nerfs torturés, les calmait. Et je pensais à mon frère Charles dont l'intelligence avait été si remarquée de tous ses amis de l'Ecole et de ses professeurs, je me disais qu'il n'était plus et que, grand par l'esprit, ce frère de vingt-deux ans, c'est à la tête que Dieu l'avait voulu frapper.

Qui n'eût pensé comme moi, durant qu'un après l'autre, des camions chargés de cercueils descendaient entre les buissons ? Ils roulaient en laissant échapper à leur suite une longue traînée de fumée bleue qui, à mesure, dans l'air léger se dissipait, se volatilisait. Puis les camions disparurent et l'impression que la vie et la mort s'effaçaient me parut presque douce car, en moi-même, des souvenirs, dont le témoin n'était plus là pour ranimer les cendres, s'éloignaient eux aussi sans espoir de retour. Tout me fuyait, comme à dessein de m'imposer cette émouvante leçon que j'avais entendue et qui, déjà, se rapportant à d'autres faits, les reculait de plus en plus dans ma mémoire et les faisait, lentement, chavirer vers ce gouffre que chacun porte en soi.

*

Des souvenirs ? Oui... Rien de plus. Gais ou tristes, légers comme ces fumées que j'avais vues se fondre dans l'atmosphère, du haut du petit cimetière de Blercourt, ils n'ont pas d'autre prétention que d'évoquer, pour les amis de ma jeunesse, des années qui, jamais, ne nous seront rendues. Puissent ces amis me bien comprendre et, peut-être, dans le recul du temps, se confondre à tel point avec les innocents portraits qui sont ici tracés, qu'ils ajoutent à la ressemblance. Quant à ceux qui sont disparus, corps et biens, c'est affaire entre eux seuls et ma conscience. J'ai voulu les montrer tels qu'ils étaient à l'âge où je les ai connus. Tous n'avaient pas le souverain mépris du malheureux Léon Deubel pour ses contemporains lorsque, avant de se suicider, il écrivait :

Et le poète qui s'éveille,
Fiévreux d'entendre ses chansons
Se prolonger par les buissons
Sur le point d'orgue d'une abeille,

Comme un vainqueur de sa victoire,
Comme un héros de sa cité,
Fait de la chose transitoire
Une sonore éternité.

Il s'en faut ! Ni Pellerin, ni Guillaume, ni Jean-Marc... Que leur importait l'avenir ? Ils vivaient. Ils aimaient la vie. Et Modigliani lui-

même, qui est certainement celui dont le nom n'attendait que la mort pour aborder

Aux époques lointaines

il n'y songeait que pour en rire.

Pourtant, nous devons le perdre, à son tour, en cet hiver de 1920 où, la guerre terminée, il s'éteignit à l'hôpital en soupirant : « Cara Italia ! » S'il n'était point Français, son art avait trouvé chez nous son épanouissement, sa grâce, son rythme, sa clarté, sa mesure. L'année qui précéda sa mort, Zborowski l'avait envoyé se soigner à Nice (qui n'est point un pays pour les artistes et encore moins pour les malades) et là, quoique Zborowski payât les frais, ce peintre incomparable travailla. Il logeait, rue de France, dans un hôtel de prostituées où « ces dames », le sachant phthisique et trop pauvre pour avoir un modèle, posaient le matin, dans sa chambre, quand les marlous étaient partis. Quelle existence ! Zborowski me l'a racontée. L'une de ces femmes, qui ne demandait rien pour ses séances au peintre, fut une fois surprise chez lui par l'homme qu'elle nourrissait et cet homme réclama de l'argent. Comment aurait pu faire Modigliani ? Il ne possédait rien, et Zborowski non plus, que des toiles dont personne ne voulait. Les vendre ! Mais à qui ? Divers écrivains fort connus refusèrent de donner un centime. D'autres, plus avisés, les marchandèrent. Ils achetèrent vingt francs qui un tableau, qui deux, et répondirent à Zborowski qui les suppliait de l'aider à sauver Modigliani :

— Hé ! c'est normal. Un peintre n'a pas besoin de mener la grande vie, s'il est pauvre. Qu'il s'arrange ! Pourquoi n'habite-t-il point Paris ?

— Mais il est très malade, leur disait Zborowski. Il crache le sang.

On le chassa. On l'envoya chez des amateurs du pays qui, plus qu'ailleurs, sont âpres et mirent Zborowski à la porte, sans s'émouvoir de sa misère. C'était partout le même accueil, froid, insolent. On eût juré que la bêtise et la vanité se liguant, jusqu'à la fin, contre cet homme qui croyait à son peintre, l'en voulussent déguster. Mais Zborowski en avait vu bien d'autres quand, habitant chez Soutine, dans un atelier de la cité Falguière, Modigliani devait arroser le plancher pour pouvoir s'isoler des punaises, des cafards, de la vermine qui, dans l'atelier, foisonnaient. Et Modigliani, qui devait devenir le héros du roman de Michel-Georges-Michel : Les Montparnos, couchait par terre près de son camarade. Il vécut ainsi de longs mois, stoïque, endurant tous les maux et buvant pour les oublier. Puis Zborowski lui loua rue Racine une mansarde à l'hôtel des Etrangers et Modigliani venait peindre dès le petit matin chez son ami, le poète, qui, pour le fournir des éléments indispensables, courait Paris de l'aube au soir et rentrait harassé.

— Eh bien, ça va ? s'informait Modigliani. Tu as vendu ?

Non. Il n'avait pas vendu. Il n'avait rien vendu mais, afin de cacher au peintre le résultat de ses démarches, il avait emprunté quarante sous dans le quartier et acheté du lard et des haricots rouges qu'il faisait cuire et partageait avec Modi. Tout un hiver, ils ne s'étaient nourris que de haricots rouges et le peintre, qui n'avait même pas de toile, peignait sur les murs ses figures, sur une porte qui existe toujours et, irrité de ne pouvoir mieux faire, s'asseyait dans un coin de la chambre et attendait que Zborowski revînt.

A Nice, ne connaissant personne digne de s'intéresser à eux, celui-ci ne cessait pas pourtant de remonter le courage abattu de Modi, de l'exalter, de le tenir, chaque jour, en haleine, quitte à se séparer de tout, en cachette, de sa malle, de son vieux pardessus, de ses chemises. Il partit presque nu à Marseille où il vendit cinq cents francs quinze toiles que Modi lui avait confiées et lui envoya la totalité de la somme, ne conservant que le prix du voyage. Il rentra. Il chercha. Il trouva, rue de la Grande-Chaumière, un atelier où le peintre put ensuite s'installer. Dieu, qu'il fallut à Zborowski de ténacité, pour lutter de la sorte ! Modigliani l'a-t-il su ? Je l'ignore. Toujours est-il que, dans cet atelier, qui n'était pas meublé, le peintre se crut un temps à l'abri du besoin. Ses tableaux, peu à peu, se vendaient. J'ai parlé des collectionneurs suisses. Il y en eut quelques autres dans Paris mais ils ne payaient pas très cher et Modigliani, qui avait eu de sa maîtresse une petite fille, se privait comme avant. Quoi qu'il fût, quoiqu'il parût enfin désarmer son destin, celui-ci, sans tarder, lui préparait de plus amers déboires et le traquait impitoyablement.

C'est alors, vers novembre 1919, que miné par le mal qui devait l'emporter, Modigliani sentit diminuer ses forces. Il travaillait au prix d'un effort épuisant et, comme il s'enivrait de plus en plus car il offrait à la boisson un organisme ruiné, cet effort le brisa. Zborowski lui proposa vingt fois de prendre quelque repos, soit dans le Midi, soit dans une maison de santé, où un docteur qui lui était acquis acceptait de soigner Modigliani pour rien. Modigliani refusa. Il ne voulait que se promener dans les rues et réparer ainsi sa faiblesse qui augmentait de jour en jour. Il toussait affreusement et, quand on insistait pour qu'il quittât son atelier :

— Non... non... répliquait-il... Laissez-moi !

On arriva vite à décembre. Modi, qui ne se croyait pas si gravement atteint, parlait de reprendre ses pinceaux puis au printemps d'aller en Italie avec sa jeune amie et son enfant.

— Là, disait-il, j'ai la mère...

Malgré tous les conseils, il travaillait sans feu chez lui, apportait à Zborowski ses toiles, le pressait de les vendre puis, déchiré par une toux qui le laissait des heures entières exténué, s'enfuyait et évitait les

gens. En janvier, Zborowski le trouva alité. Il avait la fièvre. Il tremblait sur son pauvre divan, s'agitait. Il ne voulait pas qu'on appelât le docteur qui, mandé par Zborowski, arriva néanmoins et ordonna de transporter d'urgence le peintre à l'hôpital.

— Italia ! Cara, cara Italia ! murmurait, durant qu'on l'emportait, Modigliani.

Il perdit, en route, connaissance. Mais rue Jacob, dans l'une des salles de l'hôpital de la Charité, il revint à lui et, la fièvre augmentant, se débattit, parla très haut, déclama des vers toute la nuit. Le lendemain soir, il était mort.

Je le demande à ceux qui l'ont connu, aimé et admiré, Modigliani mort, nous eûmes immédiatement la certitude que son règne commençait. Cela ne s'explique pas. En un instant, la nouvelle circula dans Paris. Kisling vint me l'apprendre. Il me conta combien la maîtresse du peintre, enceinte une seconde fois, avait eu de courage dans son désespoir et, s'étant jetée sur le corps de son amant, ne s'en voulait plus séparer. On avait dû l'arracher presque de force à son étreinte, la ramener chez ses parents, rue Amiot, en les suppliant de la reprendre, de veiller sur elle, plusieurs jours, tant la douce créature avait besoin de soins. Kisling était bouleversé. Il me demanda mon obole pour l'enterrement, la nota sur une feuille où déjà des dizaines de noms étaient inscrits, m'accompagna à l'hôpital. Gardée par ses amis, la dépouille de Modigliani était couverte de fleurs et, sous les fleurs, une boucle épaisse de cheveux blonds reposait sur la poitrine du mort.

— C'est elle, m'apprit-on, à voix basse. Sa maîtresse. Elle a coupé une boucle de ses cheveux quand on a dû l'obliger à partir.

De toutes parts des camarades, des marchands, d'humbles gens, des bistrots, des modèles arrivaient. Tous étaient atterrés.

Avec Modi, le dernier bohème d'une génération – qui n'avait point été ménagée par la vie – s'éteignait. Nous le sentions. Nous en éprouvions une grande peine et le lendemain, lorsque encore atterrés par ce qui venait d'arriver dans la nuit, Zborowski et Kisling nous rapportèrent que la maîtresse de Modigliani s'était précipitée de la fenêtre de ses parents et que ceux-ci n'avaient point voulu recevoir le cadavre, un sentiment inexprimable nous bouleversa.

Derrière le corbillard que, par une ironie suprême, des gerbes, des couronnes, des bouquets de grands prix chargeaient d'un poids énorme, une foule étonnante se rangea. Il y avait beaucoup de peintres, de femmes, d'écrivains, tout Montparnasse et tout Montmartre unis étroitement dans un hommage suprême à la mémoire de l'ami qui partait et qui, durant son existence de hasard et de désordre, avait manqué de tout plus que personne. On rappelait des anecdotes. On parlait de l'œuvre qu'il laissait et, suivant le cortège, je

voyais dans les rangs les amis du malheureux Modi. Ils avaient fait leur route depuis les anciens jours. Ils avaient vieilli, engraisé légèrement. Les uns célèbres, les autres qui allaient l'être : Picasso, Salmon, Max Jacob, Blaise Cendrars... Tous étaient là. Ils ne reniaient rien du passé. Au contraire. C'était avec Modi leur jeunesse qu'ils menaient en terre et les agents qui, sur le parcours, joignaient d'un coup sec les talons et saluaient, les mêmes peut-être qui, tant de fois, avaient conduit Modi au poste, ne se doutaient certainement pas que leur geste prenait à nos yeux une sorte de tardive mais publique réparation.

Ce fut Picasso, comme toujours, qui tira de ce spectacle le sens qu'il renfermait car, se tournant vers moi et désignant le corbillard où Modigliani reposait sous les fleurs, puis les agents au garde à vous, il me dit doucement :

— Tu vois... Il est vengé !

Paris, 6 décembre 1925.

Notes

1

L'une d'elles, un nu couché, fut vendue 22.000 francs en mars 1925 à la salle Drouot.

© Albin Michel, 1927
ISBN 2-85051-000-9

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été initialement fabriquée par la société FeniXX au format ePub (ISBN 9782402135887) le 14 juillet 2016.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

